

ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

ESTABLISHED

18

MONTAGNE



ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. COSTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME IX.



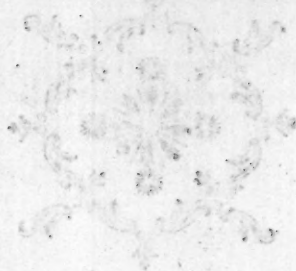
A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE & VAILLANT.

M. DCC. LXXI.

9

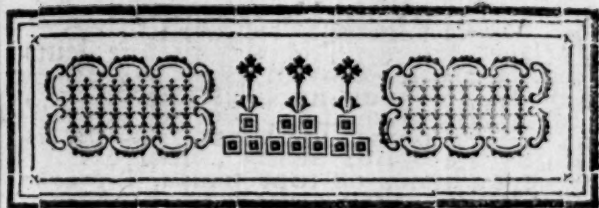
MUSEUM
BRITAN
NICVM



A. L. D. B. R. E. S.

Cher Jean Housier & Vaillant.

M. D. C. C. L. X. I.



ESSAIS
DE
MONTAIGNE.



SUITE
DU LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE XL.

Des Boiteux.

IL y a deux ou trois ans , qu'on accourcit l'an de dix jours en France. Combien de changements doivent suyvre cette reformation ! Ce fut proprement remuer le Ciel & la Terre à la fois. Ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place : Mes voisins trouvent l'heure de leurs semences,

Tome IX.

A

de leur recolte , l'opportunité de leurs négoces , les jours nuisibles & propices , au mesme poinct justement , où ils les avoient assignez de tout temps. Ny l'erreur ne se sentoit en nostre usage , ny l'amendement ne s'y sent. Tant il y a d'incertitude par-tout : tant nostre appercevance est grossiere , obscure & obtuse. On dit que ce reiglement se pouvoit conduire d'une façon moins incommode : soustrayant à l'exemple d'Auguste , pour quelques années , le jour du bissexte , qui ainsi comme ainsi , est un jour d'empeschement & de trouble : jusques à ce qu'on fust arrivé à satisfaire exactement ce debte : Ce que mesme on n'a pas faict , par cette correction : & demeurons encore en arrerages de quelques jours : Et si par mesme moyen , on pouvoit prouvoir à l'advenir , ordonnant qu'après la revolution de tel ou tel nombre d'années , ce jour extraordinaire seroit tousjours esclipsé : si que nostre mescompte ne pourroit doresnavant excéder vingt & quatre heures. Nous n'avons autre compte du temps , que les ans : Il y a tant de siecles que le Monde s'en sert : & si c'est une

mesure que nous n'avons encore achevé d'arreter. Et telle, que nous doubtons tous les jours, quelle forme les autres Nations luy ont diversement donné : & quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aucuns, que les Cieux se compriment vers nous en vieillissant, & nous jettent en incertitude des heures mesmes & des jours ? Et des Mois, ce que dit Plutarque (1) : qu'encore de son temps l'Astrologie n'avoit sceu borner le mouvement de la Lune ? Nous voilà bien accommodé, pour tenir registre des choses passées.

Je resvassois presentement, comme je fais souvent, sur ce combien l'humaine Raison est un instrument libre & vague. Je vois ordinairement, que les hommes, aux faiçts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité. Ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les consequences. Ils laissent les choses, & courent aux causes ; Plaisans causeurs ! La cognoissance des causes touche seulement celuy qui a la conduite des choses : non à nous, qui

(1) *Quæst. Rom. n. 24.*

4 ESSAIS DE MONTAIGNE ,

n'en avons que la souffrance ; & qui en avons l'usage parfaitement plein & accompli , selon nostre besoing , sans en penetrer l'origine & l'essence. Ny le vin n'en est plus plaisant à celuy qui en sçait les facultez premieres. Au contraire : & le corps & l'ame , interrompent & alterent le droit qu'ils ont de l'usage du monde , & de soy-mesme , y meslant l'opinion de Science. Les effects nous touchent , mais les moyens , nullement. Le determiner & le distribuer , appartient à la maistrise , & à la regence , comme à la subjection & apprentissage , l'accepter. Reprenons nostre coustume. Ils commencent ordinairement ainsi : *Comment est-ce que cela se fait ?* mais , *se fait-il ?* faudroit-il dire. Nostre discours est capable d'estouffer cent autres Mondes , & d'en trouver les principes & la texture. Il ne luy faut ny matiere ny baze. Laissez-le courre : il bastit aussi-bien sur le vuide que sur le plain , & de l'inanité que de matiere ,

(a) *Dare pondus idonea fumo.*

(a) *Prêt à donner du poids à choses du néant : Perse , Sat. V. vs. 20.*

Je trouve quasi par-tout , qu'il faudroit dire : *Il n'en est rien*. Et employerois souvent cette responce , mais je n'ose : car ils crient , que c'est une deffaicte produicte de foiblesse d'esprit & d'ignorance. Et me faut ordinairement (2) basteler par compagnie , à traicter des subjects , & contes frivoles , que je mescrois entierement. Joinct qu'à la verité , il est un peu rude & querelleux , de nier tout sec une proposition de faict : Et peu de gens faillent , notamment aux choses mal-aysées à persuader , d'affirmer qu'ils l'ont veu : ou d'alleguer des tesmoins , desquels l'autorité arreste nostre contradiction. Suivant cet usage , nous sçavons les fondements , & les moyens de mille choses , qui ne furent oncques. Et s'escarmouche le monde , en mille questions , desquelles & le pour & le contre , est faux. (b) *Ita*

(2) Faire le basteteur , l'impertinent. BASTE-
LER , *ineptè multa effutire* , dit Nicot , qui fait venir ce mot de *βαττολόγειν* , qui veut dire , *babiller , causer à perte de vue & sans jugement*. Cette étymologie n'est pas fort sûre , comme on peut voir par tout ce que dit Menage dans son *Dictionnaire Etymologique* sur le mot BASTELEUR.

(b) Le faux approche si fort du vrai , que le sage ne doit pas s'engager dans le précipice par

6. ESSAIS DE MONTAIGNE ,

*fnitima sunt falsa veris : ---- ut in precipi-
tem locum non debeat se sapiens committere.*

La Verité & le Mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goust, & les alleures pareilles : nous les regardons de mesme œil. Je trouve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous defendre de la pipperie : mais que nous cherchons, & convions à nous y enfermer. Nous aymons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre Estre.

J'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps. Encore qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de prevoir le train qu'ils eussent pris, s'ils eussent vescu leur aage. Car il n'est que de trouver le bout du fil, on en delvide tant qu'on veut : Et y a plus loing, de rien, à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle-là jusques à la plus grande. Or les premiers qui sont abreuvez de ce commencement d'estrangeté, venants à semer leur histoire, sentent par les oppositions qu'on leur fait, où loge

des décisions trop expresses. *Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. xxj.*

la difficulté de la persuasion , & vont calfeutrant cet endroict de quelque piece fausse. Outre ce que , (c) *insitâ hominibus libidine alendi de industriâ rumores* , nous faisons naturellement conscience , de rendre ce qu'on nous a presté , sans quelque usure , & accession de nostre cru. L'erreur particuliere fait premierement l'erreur publique : & à son tour après , l'erreur publique fait l'erreur particuliere. Ainsi va tout ce bastiment , s'estoffant , & formant , de main en main : de maniere que le plus eslongné tesmoing en est mieux instruit , que le plus voisin ; & le dernier informé , mieux persuadé que le premier. C'est un progres naturel. Car quiconque croit quelque chose , estime que c'est ouvrage de charité , de la persuader à un autre : Et pour ce faire , ne craint point d'adjouster de son invention , autant qu'il voit estre necessaire en son conte , pour suppléer à la resistance & au deffaut qu'il pense estre en la conception d'autrui. Moy-mesme ,

(c) Par la passion qui porte naturellement les hommes à donner cours à des bruits incertains. *Tite-Live* , L. XXVIII. c. xxiv.

qui fais singuliere conscience de mentir , & qui ne me soucie guere de donner creance & autorité à ce que je dis , m'aperçoy toutesfois , aux propos que j'ay en main , qu'estant e'schauffé ou par la resistance d'un autre , ou par la propre chaleur de ma narration , je grossis & enfle mon subject , par voix , mouvements , vigueur & force de parolles , & encore par extension & amplification : non sans interest de la verité naïfve : Mais je le fais en condition pourtant , qu'au premier qui me rameine , & qui me demande la verité nue & crue , je quitte soudain mon effort , & la luy donne , sans exageration , sans emphase , & remplissage. La parolle vive & bruyante , comme est la mienne ordinaire , s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus , qu'à donner voye à leurs opinions. Où le moyen ordinaire nous faut , nous y adjouſtons le commandement , la force , le fer , & le feu. Il y a du malheur d'en estre-là , que la meilleure touche de la verité , ce soit la multitude des croyans , en une presse où

les fols surpassent de tant les sages , en nombre. (d) *Quasi vero quidquam sit tam valde , quàm nihil sapere , vulgare.----- Sanitatis patrociniū est, insanientium turba.* C'est chose difficile de retoudre son jugement contre les opinions communes. La premiere persuasion prinse du subject mesme , saisit les simples : de-là elle s'espand aux habiles , sous l'autorité du nombre & ancienneté des tesmoignages. Pour moy , de ce que je n'en croirois pas un , je n'en croirois pas cent un : & ne juge pas les opinions par les ans. Il y a peu de temps , que l'un de nos Princes , en qui la goutte avoit perdu un beau naturel , & une alaigne composition , se laissa si fort persuader au rapport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un Prestre , qui par la voye des parolles & des gestes , guerissoit toutes maladies , qu'il fist un long voyage pour l'aller trouver : & par la force de son apprehension , persuada ,

(d) Comme s'il y avoit rien de si commun que de mal juger des choses. *Cic. de Divinat. L. II. c. xxxix.* Plaisante sagesse qui n'est autorisée que par une foule de fots , dit S. AUGUSTIN. *de Civitate Dei* , L. IV. c. xc

& endormit ses jambes pour quelques heures, si qu'il en tira du service, qu'elles avoient desappris luy faire, il y avoit longtemps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles aventures, elles estoient capables de mettre ce miracle en nature. On trouva depuis, tant de simplesse, & si peu d'art, en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le jugea indigne d'aucun chastiment: Comme si feroit-on, de la pluspart de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. (e) *Miramur ex intervallo fallentia*. Nostre veue represente ainsi souvent de loing, des images estranges, qui s'esvanouissent en s'approchant. (f) *Numquam ad liquidum fama perducitur*.

C'est merveille, de combien vains commencements, & frivoles causes, naissent ordinairement si fameuses impressions: cela mesme en empesche l'information:

(e) Nous admirons les choses qui nous imposent par leur éloignement. *Senec. Epist. cxviii.* où il y a, *Major pars miratur ex intervallo fallentia*.

(f) Jamais la Renommée ne rapporte exactement les choses comme elles sont. *Quinte-Curce. L. IX. c. ij.*

Car pendant qu'on cherche des causes, & des fins fortes, & poissantes & dignes d'un si grand nom, on perd les vrayes. Elles eschappent de nostre veue par leur petitesse. Et à la verité, il est requis un bien prudent, attentif, & subtil inquisiteur en telles recherches : indifferent, & non pre-occupé. Jusques à cette heure, tous ces miracles & evenemens estranges se cachent devant moy.

Je n'ay veu monstre & miracle au monde, plus exprès, que moy-mesme. On s'appri-voise à toute estrangeté par l'usage & le temps : mais plus je me hante & me con-гноis, plus ma difformité m'estonne, moins je m'entens en moy.

Le principal droict d'avancer & produire tels accidents, est reservé à la Fortune. Passant avant hier dans un village, à deux lieues de ma maison, je trouvay la place encore toute chaude, d'un miracle qui venoit d'y faillir : par lequel le voisiaage avoit esté amusé plusieurs mois ; & commengoient les Provinces voisines, de s'en esmouvoir, & y accourir à grosses troupes, de toutes qualitez. Un jeune homme du lieu s'estoit joué à contrefaire

une nuit en sa maison , la voix d'un Esprit , sans penser à autre finesse , qu'à jouïr d'un badinage present : cela luy ayant un peu mieux succédé qu'il n'espéroit , pour estendre sa farce à plus de ressorts , il y associa une fille de village , du tout stupide , & niaise : & furent trois enfin , de mesme aage & pareille suffisance : & de presches domestiques en firent des presches publics , se cachants sous l'autel de l'Eglise , ne parlants que de nuit , & deffendants d'y apporter aucune lumiere. De parolles qui tendoient à la conversion du monde , & menace du jour du jugement , (car ce sont subjects sous l'autorité & reverence desquels l'imposture se tapit plus aysément) ils vindrent à quelques visions & mouvements , si niais & si ridicules , qu'à peine y a-il rien si grossier au jeu des petits enfans. Si toutesfois la Fortune y eust voulu prester un peu de faveur , qui sçaitjusques où se fust accru ce bastelage ? Ces pauvres Diables sont à cette heure en prison ; & porteront volontiers la peine de la sottise commune : & ne sçay si quelque Juge se vengera sur eux , de la sienne. On voit clair en cette-

cy , qui est decouverte : mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognoissance, je suis d'avis, que nous (3) soutenions nostre jugement, aussi bien à rejeter , qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde ; ou pour dire plus hardiment , tous les abus du monde s'engendrent , de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance ; & sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons refuter. Nous parlons de toutes choses par preceptes & résolution. Le stile à Rome portoit que cela mesme qu'un tesmoing deposoit , pour l'avoir veu de ses yeux , & ce qu'un Juge ordonnoit de sa plus certaine Science, estoit conceu en cette forme de parler , *Il me semble*. On me fait haïr les choses vray-semblables , quand on me les plante pour infailibles. J'aime ces mots , qui amollissent & moderent la temerité de nos propositions : *à l'aventure , aucunement , * quelque , on dit , je*

(3) *Suspendions.*

* Quelqu'un. ----- *Quelque* — *ullus*: *Nicos*, qui ajoute : Il semble que *quelque* dans ce sens-là vient de *quisquam*, & qu'il faille par cette raison *escrire* *Quelque*, On voit par-là ce que *Montagne*

pense , & semblables : Et si j'eusse eu à dresser des enfans , je leur eusse tant mis en la bouche , cette façon de répondre , enquestante , non resolute : *Qu'est-ce à dire ? Je ne l'entens pas : Il pourroit estre : Est-il vray ?* qu'ils eussent plustot gardé la forme d'apprentis à soixante ans , que de représenter les Docteurs à dix ans , comme ils font. Qui veut guerir de l'ignorance , il faut la confesser.

Iris est fille de Thaumantis. L'admiration est fondement de toute Philosophie : l'inquisition , le progrez , l'ignorance , le but. Voire dea , il y a quelque ignorance forte & genereuse , qui ne doit rien en honneur & en courage à la Science : Ignorance pour laquelle concevoir , il n'y a pas moins de Science , qu'à concevoir la Science. Je vy en mon enfance , un procès que *Corras* Conseiller de Toulouse fit imprimer , d'un accident estrange ; de deux hommes , qui se presentoient l'un pour l'autre : il me souvient (& ne me souvient aussi d'autre chose) qu'il me a voulu dire. Mais *quesque* est aujourd'hui tout aussi barbare que *quelque* dans le sens que lui donne ici Montagne , & que je n'aurois jamais pû deviner sans le secours de Nicot.

sembloit avoir rendu l'imposture de celui qu'il jugea coupable , si merveilleuse & excédant de si loing nostre cognoissance , & la sienne , qui estoit Juge , que je trouvai beaucoup de hardiesse en l'arrest qui l'avoit condamné à estre pendu. Recevons quelque forme d'arrest qui die , *La Cour n'y entend rien* , plus librement & ingenuement , que ne firent les Areopagites (4) : lesquels se trouvant pressés d'une cause , qu'ils ne pouvoient développer , ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans.

Les Sorcieres de mon voisinage courent hazard de leur vie , sur l'advis de chascun nouvel Auteur , qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la Divine Parolle nous offre de telles choses , tres-certains & irrefragables exemples ; & les attacher à nos evenemens modernes : puisque nous n'en voyons , ny les causes , ny les moyens , il y faut autre engin que le nostre. Il appartient à l'aventure ; à ce seul tres-puissant tesmoignage , de nous dire : *Cettuy-cy en*

(4) Voyez *Valere Maxime* , L. VIII. c. j. *num.* , & *Aulugelle* , L. XII. c. vij.

est, & celle-là : & non cet autre. Dieu en doit estre creu : c'est vrayement bien raison : mais non pourtant un d'entre nous, qui s'estonne de sa propre narration (& necessairement il s'en estonne, s'il n'est hors du sens) soit qu'il l'employe au faict d'autrui, soit qu'il l'employe contre soy-mesme.

Je suis lourd, & me tiens un peu au massif, & au vray-semblable ; evitant les reproches anciens : (g) *Majorem fidem homines adhibent iis quæ non intelligunt. Cupidine humani ingenii libentius obscura creduntur.* Je vois bien qu'on se courrouce : & me deffend-on d'en doubter, sur peine d'injures execrables. Nouvelle façon de persuader. Pour Dieu mercy : ma creance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceux qui accusent de fausseté leur opinion : je ne l'accuse que de difficulté & de hardiesse. Et condamne l'affr-

(g) Les hommes ajoûtent plus de foi à ce qu'ils n'entendent point. L'esprit humain se porte naturellement à croire plus volontiers les choses obscures. *Tacit. Hist. L. I. c. xxij.*

(h) Que ces choses soient proposées comme apparentes, à la bonne heure : pourvû qu'on ne les donne point pour indubitables, *Cic. Acad. Quæst. L. IV, c. xxvij.*

mation opposée , également avec eux ,
sinon si imperieusement. Qui établit son
discours par braverie & commandement ,
montre que la raison y est foible. Pour
une altercation verbale & scolastique ,
qu'ils ayent autant d'apparence que leurs
contradicteurs : (b) *Videantur sanè , non
affirmentur modò*. Mais en la consequence
effectuelle qu'ils en tirent , ceux-cy ont
bien de l'avantage. A tuer les gens , il
faut une clarté lumineuse & nette : Et
est nostre vie trop réelle & essentielle ,
pour garantir ces accidents supernaturels
& fantastiques. Quant aux drogues & poi-
sons , je les mets hors de mon compte :
ce sont homicides , & de la pire espece.
Toutefois en cela mesme , on dit qu'il ne
faut pas tousjours s'arrester à la propre
confession de ces gens icy : car on leur a
veu par fois , s'accuser d'avoir tué des per-
sonnes , qu'on trouvoit saines & vivantes.
En ces autres accusations extravagantes ,
je dirois volontiers , que c'est bien assez ,
qu'un homme , quelque recommandation
qu'il aye , soit creu de ce qui est humain.
De ce qui est hors de sa conception , &
d'un effect supernaturel , il en doit estre

creu , lors seulement , qu'une approbation
supernaturelle l'a autorisé. Ce privilege
qu'il a pleu à Dieu , donner à aucuns de
nos tesmoignages , ne doit pas estre avily ,
& communiqué legerement. J'ay les oreil-
les battues de mille tels contes : *Trois le*
vivent un tel jour , en Levant : trois le vi-
rent lendemain , en Occident : à telle heure ,
tel lieu , ainsi vestu : certes je ne m'en croi-
rois pas moy-mesme. Combien trouvé-je
plus naturel , & plus vray-semblable , que
deux hommes mentent , que je ne fay ,
qu'un homme , en douze heures , passe *
quant & les vents , d'Orient en Occident ?
Combien plus naturel , que nostre enten-
dement soit emporté de sa place , par la
volubilité de nostre esprit detraqué , que
cela , qu'un de nous soit envolé sur un
balay , au long du tuyau de sa cheminée ,
en chair & en os , par un Esprit estran-
ger ? Ne cherchons pas des illusions du
dehors , & inconnues , nous qui sommes
perpetuellement agitez d'illusions domesti-
ques & nostres. Il me semble qu'on est
pardonnable , de mescroire une merveille ,
autant au moins qu'on peut en destourner

* *Aussi vite que le vent.*

& (5) elider la verification , par voye non merueilleuse. Et suis l'advis de S. Augustin , qu'il vaut mieux pancher vers le doute , que vers l'assurance , es choses de difficile preuve , & dangereuse creance. Il y a quelques années , que je passay par les terres d'un Prince Souverain, lequel en ma faveur , & pour rabattre mon incredulité , me fit cette grace , de me faire voir en sa presence , en lieu particulier , dix ou douze prisonniers de ce genre ; & une vieille entre autres , vrayement bien forcieri en laideur & deformité , tres-fameuse de longue main en cette profession. Je vis & preuves , & libres confessions , & je ne scay quelle marque insensible sur cette miserable vieille : & m'enquis , & parlay tout mon saoul , y apportant la plus saine attention que je peusse : & ne suis pas homme qui ne laisse guere garrotter le jugement par preoccupation. Enfin & en conscience , je leur eusse plustost ordonné de l'ellebore que de la ciguë. (i)

(5) *Elider* , escacher, NICOT. Et *Escacher* , veut dire , *écraser* , *détruire* , *anéantir*.

(i) Car le tout me parut plutôt un effet de folie que de malice. *Tite Live*. Lib. VIII. c. xvij.

*Captisque res magis mentibus, quàm consce-
leratis similis visa.* La Justice a ses propres
corrections pour telles maladies. Quant
aux oppositions & arguments, que les hon-
nestes hommes m'ont faict, & là, & sou-
vent ailleurs, je n'en ay point senty, qui
m'attachent, & qui ne souffrent resolu-
tion tousjours plus vray-semblable, que
leurs conclusions. Bien est vray que les
preuves & raisons qui se fondent sur
l'experiance & sur le fait, celles-là, je
ne les desnoue point, aussi n'ont-elles
point de bout : je les tranche souvent,
comme Alexandre son nœud. Après tout,
c'est mettre ses conjectures à bien haut
prix, que d'en faire cuire un homme tout
vif.

On recite par divers exemples ; & (6)

(6) Après avoir cherché inutilement où je
pourrois apprendre des nouvelles de *Præstantius*
& de son Pere, M. de la Monnoye, à qui rien
n'échappe, m'a appris que c'étoit dans le livre
de la Cité de Dieu, L. XVIII. c. xvij. Voicile
fait, tel que le rapporte S. Augustin : Un nom-
mé *Præstantius* disoit que son Pere ayant mangé
d'un fromage où il y avoit un charme, s'endor-
mit, & demeura plusieurs jours assoupi dans son
lit sans qu'il fût possible de l'éveiller, & qu'en-
fin cette léthargie ayant cessé il contoit les vi-
sions quil avoit eues, savoir qu'il étoit devenu

Præstantius de son pere , qu'assoupy & endormy bien plus lourdement , que d'un parfait sommeil , il fantasia estre jument , & servir de sommier à des Soldats : & ce qu'il fantasioit , il l'estoit. Si les Sorciers songent ainsi materiellement : si les Songes par fois se peuvent ainsi incorporer en effects : encore ne croy-je pas , que nostre volonté en fust tenue à la Justice. Ce que

cheval , & que sous cette forme il avoit servi de sommier à des soldats : *Quod ita , ut narravit , dit S. Augustin , factum fuisse compertum est* , & la chose se trouva être effectivement arrivée comme il la racontoit. Ce Saint Pere croit , » que » dans ces sortes de cas le Démon présente aux » Spectateurs un corps phantastique qui leur » paroît un véritable animal , un cheval , un » âne , &c. & que l'homme qui s'imagine être » cet âne ou ce cheval , pensel'être , & porte un » vrai fardeau , comme il pourroit se le figurer » en songe : de sorte que si cet animal phantastique porte de véritables corps , ce sont les » démons qui les portent , afin de faire illusion » aux hommes , lesquels voyent alors de vrais » corps sur le dos d'une bête de somme purement » phantastique. » Voici les propres paroles de SAINT AUGUSTIN : *Phantasticum illud veluti corporatum in alicujus animalis effigie apparet sensibus alienis ; talisque etiam sibi homo esse videtur , sicut talis sibi videri posset in somnis , & portare onera : quæ onera , si vera sunt corpora , portantur à demonibus , ut illudatur hominibus , partim vera onerum corpora , partim jumentorum falsa cernentibus.*

je dis , comme celui qui n'est pas Juge ny Conseiller des Roys , ny s'en estime de bien loing digne : ains homme du commun , nay & voué à l'obéissance de la raison publique , & en ses faicts , & en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte , au préjudice de la plus chetive Loy de son village , ou opinion , ou coutume , il se feroit grand tort , & encores autant à moy. Car en ce que je dy , je ne * pleuvis autre certitude , sinon que c'est ce que lors j'en avoy en la pensée : Pensée tumultuaire & vacillante. C'est par maniere de devis , que je parle de tout , & de rien par maniere d'avis. (k) *Nec me pudet , ut istos , fateri nescire , quod nesciam.* Je ne serois pas si hardy à parler , s'il m'appartenoit d'en estre creu : Et fut , ce que je respondis à un Grand , qui se plaignoit de l'aspreté & contention de mes

* *Garantis.*----Menage dans son Dictionnaire Etymologique , met *Plevir* : vieux mot , dit-il , inusité , qui signifie *cautionner , promettre*. Perceval : *Je le vos plevis & affie* : Je vous le garantis , & vous en assure.

(k) Je n'ai pas honte comme eux , d'advoüer que j'ignore ce que je ne sai point. *Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. xxv.*

† enhortemens. Vous sentant bandé & préparé d'une part , je vous propose l'autre , de tout le soing que je puis : pour esclaircir vostre jugement , non § pour l'obliger. Dieu tient vos courages , & vous fournira de choix. Je ne suis pas si presomptueux , de desirer seulement , que mes opinions donnassent pente à chose de telle importance. Ma fortune ne les a pas dressées à si puissantes & si eslevées conclusions. Certes , j'ai non-seulement des complexions en grand nombre , mais aussi des opinions assez , desquelles je degousterois volontiers mon fils , si j'en avois. Quoy ? si les plus vraies ne sont pas toujours les plus commodes à l'homme , tant il est de sauvage composition.

A propos, ou hors de propos , il n'importe. On dit en Italie en commun proverbe , que celuy-là ne cognoist pas Venus en sa parfaite douceur , qui n'a couché avec la Boiteuse. La fortune , ou quelque particulier accident , ont mis il y a longtemps ce mot en la bouche du peuple , & se dict des masses comme des femelles :

† *Mes conseils , mes remontrances.*

§ *Pour le forcer.*

Car la Royne des Amazones respondit au Scythe qui la convioit à l'amour, ἀριστοχολὸς οἰφεῖ. (7) le boiteux le faict le mieux. En cette Republique feminine, pour fuir la domination des masses, elles les stropioient dès l'enfance, bras, jambes, & autres membres qui leur donnoient advantage sur elles, & se servoient d'eux, à ce seulement, à quoi nous nous servons d'elles par deçà. J'eusse dict, que le mouvement detraqué de la boiteuse, apportast quelque nouveau plaisir à la besoigne, & quelque poincte de douceur, à ceux qui l'essayent : mais je viens d'apprendre, que mesme la Philosophie ancienne en a decidé : Elle dit, que les jambes & cuisses des boiteuses, ne recevant, à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est deu, il en advient que les parties genitales, qui sont au dessus, sont plus plaines, plus nourries, & vigoureuses : Ou bien que ce deffaut empes-

(7) Erasme dans ses Adages, n'a pas oublié le proverbe, *Claudus optimè virum agit* : mais il ne dit point d'où il l'a pris. On le trouve dans le Scholiaste de *Theocrite* sur l'Idylle iv. vs. 62. & dans *Michel Apostolius*, Proverb. Centur. iv. num. 43. comme je l'ai appris de M. Barbeyrac.

chant l'exercice, ceux qui en sont enta-
chez, dissipent moins leurs forces, & en
viennent plus entiers aux jeux de Venus.
Qui est aussi la raison, pourquoy les
Grecs decrivoient les Tisserandes, d'estre
plus chaudes, que les autres femmes, à
cause du mestier sedentaire qu'elles font,
sans grand exercice du corps. Dequoy ne
pouvons-nous raisonner à ce prix-là? De
celles icy, je pourrois aussi dire, que ce
tremoussement que leur ouvrage leur
donne ainsi assises, les esveille & sollicite
comme faict les Dames, le groulement &
tremblement de leurs coches.

Ces exemples servent-ils pas à ce que
je disois au commencement: Que nos rai-
sons anticipent souvent l'effect, & ont
l'estendue de leur jurisdiction si infinie,
qu'elles jugent & s'exercent en l'inanité
mesme, & au non estre? Outre la flexibi-
lité de nostre invention, à forger des rai-
sons à toutes sortes de songes, nostre
imagination se trouve pareillement facile
à recevoir des impressions de la fausseté,
par bien frivoles apparences. Car par la
seule autorité de l'usage ancien, & public
de ce mot, je me suis autrefois faict ac-

croire, avoir reçu plus de plaisir d'une femme, de ce qu'elle n'estoit pas droicte, & mis cela au compte de ses graces.

Torquato Tasso, en la comparaïson qu'il fait de la France à l'Italie, dit avoir remarqué cela, (8) que nous avons les jambes plus gressies que les Gentilshommes Italiens, & en attribue la cause, à ce que nous sommes continuellement à cheval: Qui est celle-mesme de laquelle *Suetone* tire une toute contraire conclusion: Car il dit au rebours, (9) que *Germanicus* avoit grossi les siennes, par continuation de ce mesme exercice. Il n'est rien si souple & erratique, que nostre entende-

(8) I Nobili Francesi in universale hanno le gambe assai sottili rispetto al rimanente del corpo: mà di ciò per aventura la cagione non si deve riferire alla qualità del Cielo, mà alla maniera dell'essercitio; perciocche cavalcando quasi continuamente, essercitano poco le patti inferiori, sì che la Natura non vi trasmette molto di nodrimento, &c. *Paragone dell' Italia alla Francia*, p. 11. Nella PARTE PRIMA delle Rime e Prose del Sig. *Torquato Tasso*, in Ferrara, an. 1585.

(9) *Formæ (Germanici) minus congruebat gracilitas crurum, sed ea quoque paulatim repleta assiduâ equi vectatione post cibum*. *Sueton. in vitâ Caligulæ*, §. 3.

ment. C'est le soulier de Theramenes (10), bon à tous pieds. Et il est double & divers ; & les matieres doubles , & diverses. Donnez-moy une dragme d'argent , (11) disoit un Philosophe Cynique à Antigonus : Ce n'est pas present de Roy , respondit-il : Donnez moi donc un talent : Ce n'est pas present pour Cynique :

(1) *Seu plures calor ille vias , & caca relaxat
Spiramenta , novas veniat qua succus in herbas :
Seu durat magis , & venas astringit hiantes ,
Ne tenues pluvia , rapidive potentia solis
Acrior , aut Borca penetrabile frigus adurat.*

(10) Voyez Erasme sur le Proverbe *Theramenis cothurnus* , auquel Montagne fait allusion.

(11) *Ac Antigono Cynicus petiit talentum. Respondit , plus esse , quam quod Cynicus petere deberet. Rursus petiit denarium. Respondit , minus esse , quam quod Regem deceret dare. Senec. De Beneficiis , L. II. c. xvij.*

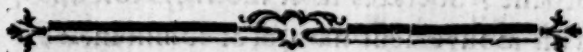
(1) Souvent , dit Virgile , il est bon de mettre le feu aux campagnes , & d'en faire brûler le chaume inutile ; — soit parce que cette chaleur ouvre les pores de la terre & débouche ces canaux imperceptibles par où le suc se communique aux plantes ; soit parce que le feu la resserre , & en ferme les ouvertures ; par où l'on empêche que les pluies ne s'y insinuent avec trop d'abondance , ou que la chaleur trop ardente du soleil , ou la violence du froid ne la desseche. VIRG. Georg. L. I. vs. 89.

(m) *Ogni medaglia hà il suo reverso.*
 Voylà pourquoy Clytomachus disoit anciennement, (12) que Carneades avoit surmonté les labeurs d'Hercules, pour avoir arraché des hommes le consentement, c'est-à-dire, l'opinion, & la temerité de juger. Cette fantasia de Carneades, si vigoureuse, nasquit à mon advis anciennement, de l'impudence de ceux qui font profession de sçavoir, & de leur outre-cuidance demesurée. On mit Esope en vente, avec deux autres Esclaves : l'acheteur s'enquit du premier ce qu'il sçavoit faire : celui-là pour se faire valoir, respondits monts & merveilles, qu'il sçavoit & cecy & cela : le deuxiesme en respondit de soy autant ou plus : quand ce fut à Esope, & qu'on luy eust aussi demandé ce qu'il sçavoit faire : Rien, dit-il, car ceux-cy ont tout preoccupé : ils sçarvent tout. Ainsi est-il advenu à l'eschole de la Philoso-

(m) Toute medaille a son revers.

(12) *Credo Clitomacho, dit Cicéron, Acad. Quæst. L. IV. c. xxxiv. ita scribenti : Herculi quemdam laborem exantiatum à Carneade, quod ut feram, & immanem belluam, sic ex animis nostris assensionem, id est, opinionem & temeritatem extraxisset.*

phie. La fierté de ceux qui attribuoient à l'Esprit humain la capacité de toutes choses, causa en d'autres, par despit & par émulation, cette opinion qu'il n'est capable d'aucune chose. Les uns tiennent en l'ignorance, cette mesme extremité, que les autres tiennent en la Science : afin qu'on ne puisse nier, que l'homme ne soit immodéré par tout : & qu'il n'a point d'arrest, que celui de la nécessité, & impuissance d'aller outre.



CHAPITRE XII.

De la Physionomie.

Q UASI toutes les opinions que nous avons, sont prinſes par autorité & à credit. Il n'y a point de mal. Nous ne ſçaurions pirement choiſir, que par nous, en un ſiecle ſi foible. Cette image des diſcours de Socrates, que ſes amis nous ont laiſſée, nous ne l'approuvons, que pour la reverence de l'approbation publique. Ce n'eſt pas par noſtre cognoiſſance : ils ne ſont pas ſelon notre uſage. S'il naiſſoit,

à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'appercevons les graces que pointües, bouffies, & enflées d'artifice : Celles qui coulent sous la naïfveté, & la simplicité, eschappent aisément à une vue grossiere comme est la nostre. Elles ont une beauté delicate & cachée : il faut la vue nette & bien purgée, pour descouvrir cette secrette lumiere. Est pas la naïfveté, selon nous, germaine à la sottise, & qualité de reproche ? Socrates faict mouvoir son ame, d'un mouvement naturel & commun. *Ainsi dict un Paysan, ainsi dict une femme* : Il n'a jamais en la bouche, que *Cochers, Menuisiers, Savetiers & Massons*. Ce sont inductions & similitudes, tirées des plus vulgaires & cogneues actions des hommes : chacun l'entend. Sous une si vile forme, nous n'eussions jamais choisi la noblesse & splendeur de ses conceptions admirables : Nous qui estimons plates & basses, toutes celles que la doctrine ne releve, qui n'appercevons la richesse qu'en montre & en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation. Les hommes ne s'effient que de vent ; & se manient à bonds,

comme les balons. Cettuy-ci ne se pt opose point des vaines fantasies. Sa fin fut ; nous fournir de choses & de preceptes, qui reellement & plus jointement servent à la vie.

(a) — *Servare modum ; finemque tenere ;
Natu ramque sequi.*

Il fut aussi tousjours un & pareil. Et se monta, non par boutades, mais par complexion, au dernier point de vigueur : ou pour mieux dire : il ne monta rien, mais ravala plustost & ramena à son point originel & naturel, & luy soubmît la vigueur, les aspretez & les difficultez. Car en Caton, on void bien clair, que c'est une alleure tendue bien loing au dessus des communes : Aux braves exploits de sa vie, & en sa mort, on le sent tousjours monté sur ses grands chevaux. Cettuy-ci (1) ralle à terre : & d'un pas mol

(a) Etre réglé dans ses actions, avoir un but déterminé, & suivre la Nature. *Lucan. L. II. vs. 381, 382.*

(1) *Va terre à terre.* Selon Cotgrave, *raller à terre*, c'est *courir vite, & raser la terre*, comme font certains oiseaux : & c'est à peu près dans ce sens que Montagne employe ici cette expression. Dans Nicot, & dans le *Thrésoir de recherches Gauloises*, &c. de Borel, *raller* veut dire *retourner*.

& ordinaire, traite les plus utiles discours, & se conduict & à la mort & aux plus espineuses traverses, qui se puissent presenter au train de la vie humaine.

Il est bien advenu, que le plus digne homme d'estre cogneu, & d'estre présenté au monde pour exemple, ce soit celuy duquel nous avons plus certaine cognoissance. Il a esté esclairé par les plus clair-voyans hommes, qui furent oncques. Les tesmoins que nous avons de luy, sont admirables en fidelité & en suffisance. C'est grand cas, d'avoir peu donner tel ordre, aux pures imaginations d'un enfant, que sans les alterer ou estimer, il en ait produict les plus beaux effects de nostre ame. Il ne la représente ny eslevée ny riche : il ne la représente que saine : mais certes d'une bien allegre & nette santé. Par ces vulgaires ressorts & naturels : par ces fantasies ordinaires & communes : sans s'esmouvoir & sans se picquer, il dressa non seulement les plus réglées : mais les plus hautes & vigoureuses creances, actions & mœurs, qui furent oncques. C'est luy, qui ramena du Ciel, où elle perdoit son temps, la sa-

gesse humaine, pour la rendre à l'homme : où est sa plus juste & plus laborieuse besoigne. Voyez-le plaider devant ses Juges, voyez par quelles raisons, il esveille son courage aux hazards de la guerre, quels arguments fortifient sa patience, contre la calomnie, la tyrannie, la mort, & contre la teste de sa femme : il n'y a rien d'emprunté de l'Art, & des Sciences. Les plus simples y recognoissent leurs moyens & leur force : il n'est possible d'aller plus arriere & plus bas. Il a faict grand-faveur à l'humaine Nature, de montrer combien elle peut d'elle-mesme.

Nous sommes chascun plus riches, que nous ne pensons : mais on nous dresse à l'emprunt, & à la queste ; on nous duiet à nous servir plus de l'autrui que du nostre. En aucune chose l'homme ne sçait s'arrester au poinct de son besoing. De volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peut estreindre. Son avidité est incapable de moderation. Je trouve qu'en curiosité de sçavoir, il en est de mesme : il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peut faire, & bien plus qu'il n'en a affaire : Estendant l'uti-

lité du sçavoir autant qu'est la matiere.
 (b) *Ut omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantiâ laboramus* : & (1) Tacitus a raison, de louer la mere d'Agricola, d'avoir bride en son fils, un appetit trop bouillant de Science.

C'est un bien, à le regarder d'yeux fermes, qui a, comme les autres biens des hommes, beaucoup de vanité, & foiblesse propre & naturelle : & d'un cher coust. L'acquisition en est bien plus hazardeuse, que de toute autre viande ou boisson. Car ailleurs, ce que nous avons achetté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau, & là nous avons loy d'en examiner la valeur : combien & à quelle heure, nous en prendrons. Mais les Sciences, nous ne les pouvons d'arrivée mettre en autre vaisseau, qu'en nostre ame : nous les avallons en les achettant, & sortons du

(b) Nous donnons dans l'excès par rapport aux Lettres, comme à l'égard de toute autre chose. *Senec. Epist. cvj.*

(2) *Memoria teneo*, dit Tacite, *solitum ipsum (Agricolam) narrare, se in primâ juvenia studium Philosophiæ ac Juris, ultra quam concessum Romano ac Senatori hausisse : ni prudentia matris incensum ac flagrantem animum coërcuisset, in vitâ Jul. Agricolæ. §. 4.*

marché ou infects desja, ou amendez. Il y en a, qui ne font que nous empêcher & charger, au lieu de nourrir : & telles encore, qui sous tiltre de nous guarir nous empoisonnent. J'ay pris plaisir de voir en quelque lieu, des hommes par devotion, faire vœu d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de penitence. C'est aussi chastrer nos appetits desordonnez, d'elmourer cette cupidité qui nous espoingonne à l'estude des Livres : & priver l'ame de cette complaisance voluptueuse, qui nous chatouille par l'opinion de Science. Et est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y joindre encore celle de l'esprit. Il ne nous faut guere de doctrine, pour vivre à nostre ayse. Et Socrates nous apprend quelle est en nous, & la maniere de l'y trouver, & de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance, qui est autour de la naturelle, est à peu près vaine & superflue : C'est beaucoup si elle ne nous charge & trouble plus qu'elle ne nous sert. (c) *Paucis opus est litteris ad*

(c) L'on n'a pas besoïn de beaucoup de science pour être bon & raisonnable. *Seneq. Epist. cvj.*

mentem bonam. Ce sont des excez fievreux de nostre esprit : instrument brouillon & inquiet. Recueillez-vous, vous trouverez en vous les argumens de la Nature, contre la mort, vrais, & les plus propres à vous servir à la necessité. Ce sont ceux qui font mourir un Paylan & des Peuples entiers, aussi constamment qu'un Philosophe. Füssé-je mort moins alaigrement avant qu'avoir veu les Tusculanes ? J'estime que non. Et quand je me trouve au propre, je sens que ma langue s'est enrichie, mon courage de peu. Il est comme Nature me le forgea : * Et se targue pour le conflict, non que d'une marge natufelle & commune. Les Livres m'ont servi non tant d'instruction que d'exercitation. Quoy, si la Science, essayant de nous armer de nouvelles deffenses, contre les inconveniens naturels, nous a plus imprimé en la fantasie, leur grandeur & leur poids, qu'elle n'a ses raisons & subtilitez, à nous en couvrir ? Ce sont voirement

* *Et s'arme pour le combat : mais ce n'est que d'une marche naturelle, &c. — Se targuer signifie proprement se couvrir d'une targe ou targue, espece de bouclier : Nicot.*

subtilitez : par où elle nous éveille souvent bien vainement. Les Autheurs mêmes plus serrez & plus sages, voyez autour d'un bon argument, combien ils en sement d'autres legers, &, qui y regarde de près, *incorporels. Ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent. Mais d'autant que ce peut estre utilement, je ne les veux pas autrement esplucher. Il y en a ceans assez de cette condition, en divers lieux : ou par emprunt, ou par imitation. Si se faut-il prendre un peu garde, de n'appeller pas force, ce qui n'est que gentillesse : & ce qui n'est qu'aigu, solide : ou bon, ce qui n'est que beau : (d) *qua magis gustata quàm potata delectant* : Tout ce qui plaist, ne plaist pas (e) *ubi non ingenii sed animi negotium agitur*.

A voir les efforts que Senèque se donne pour se preparer contre la mort, à le voir suer d'ahan, pour se roidir & pour s'asseurer, & se débattre si long temps en

* *Entieremens frivoles.*

(d) Choses qui plaisent plus au goût qu'à l'estomac, Cic. Tusc. Quæst. L. V. c. v.

(e) Lorsqu'il n'est pas question de perfectionner l'esprit, mais d'améliorer l'ame, Senec. Epist. LXXV.

cette perche, j'eusse esbranlé sa reputa-
tion, s'il ne l'eust en mourant, tres-vail-
lamment maintenue. Son agitation si ar-
dente, si frequente, montre qu'il estoit
chaud, & impetueux luy-mesme. (f) *Ma-*
gnus animus remissius loquitur, & securius:

----- *Non est alius ingenio, alius animo color.*

Il le faut convaincre à ses despens. Et mon-
tre aucunement qu'il estoit pressé de son
adversaire. La façon de Plutarque, d'au-
tant qu'elle est plus desdaigneuse, & plus
destendue, elle est, selon moy, d'autant
plus virile & persuasive: Je croirois aysé-
ment, que son ame avoit les mouvemens
plus asseurez, & plus reiglez. L'un plus
aigu, nous pique & nous eslance en sur-
saut: touche plus l'Esprit. L'autre plus so-
lide, nous informe, establit & conforte
constamment: touche plus l'entendement.
Celuy-là ravit nostre jugement: cettuy-cy
le gaigne. J'ay veu pareillement d'autres
Escrits, encore plus reverez, qui en la
peinture du combat qu'ils soustiennent con-

(f) Un homme qui a l'ame grande, parle d'u-
ne maniere plus indifférente & plus ferme. *Senec.*
Epist. cxv. L'esprit & le cœur ne sont point op-
posés l'un à l'autre. *Id.* *Epist. cxiv.*

tre les aiguillons de la chair, les représentent si cuisants, si puissants & invincibles, que nous-mêmes, qui sommes de * la voirie du Peuple, avons autant à admirer l'estrangeté & vigueur incognue de leur tentation, que leur résistance.

A quoy faire nous allons-nous gendar-
mant par ces efforts de la Science ? Regar-
dons à terre, les pauvres gens que nous y
voyons espandus, la teste penchante après
leur besongne : qui ne savent ny Aristote
ny Caton, ny exemple ny precepte. De
ceux-là tire Nature tous les jours des
effets de constance & de patience, plus
purs & plus roides, que ne sont ceux que
nous estudions si curieusement en l'Escho-
le. Combien en vois-je ordinairement, qui
nescognoissent la pauvreté : combien qui
desirent la mort, ou qui la passent sans
alarme & sans affliction ? Celuy-là qui
fouit mon jardin, il a ce matin enterré
son pere ou son fils. Les noms même,
dequoy ils appellent les maladies, en ad-
doucissent & amolissent l'aspreté. La *phthi-*

* *De la lie du Peuple.* — Voirie, c'est le
lieu où l'on jette les immondices d'une ville.
Nicor.

sie, c'est la toux pour eux : la *dysenterie*,
 devoyement d'estomach : un *pleuresis*, c'est
 un morfondement : & selon qu'ils les
 nomment doucement, ils les supportent
 aussi. Elles sont bien griesves, quand elles
 rompent leur travail ordinaire : ils ne s'al-
 litent que pour mourir. (g) *Simplex illa*
& aperta virtus in obscuram & solertem
scientiam versa est.

J'escrivois cecy environ le temps, qu'une
 forte charge de nos troubles, se croupit
 plusieurs mois, de tout son poids, droict
 sur moy. J'avois d'une part, les ennemis
 à ma porte : d'autre part, les picoreurs,
 pires ennemis : (h) *non armis, sed vitiis*
certatur : Et (3) essayois toutes sortes d'in-
 jures militaires, à la fois

(i) *Hostis adest dextra lavaque à parte timendus,*
Vicinoque malo terret utrumque latus.

(g) Cette vertu simple & naïve a été chan-
 gée en une science obscure & artificieuse. *Senec.*
Epist. xcv.

(h) Ce n'est pas à force ouverte qu'on nous
 attaque, mais par les voies les plus lâches & les
 plus injustes.

(3) Par où je me trouvois exposé à toutes
 sortes d'injures, &c.

(i) A droite & à gauche j'ai des ennemis re-
 doutables, qui sont tout prêts à me détruire,
Ovid. de Ponto, L. I. Eleg. iij. vs. 57, 58.

Monstrueuse guerre : Les autres agissent au dehors : cette-cy encore contre soy, se ronge & se desfaiçt, par son propre venin. Elle est de nature si maligne & ruineuse, qu'elle se ruine * quant & quant le reste : & se deschire & despece de rage. Nous la voyons plus souvent, se dissoudre par elle-mesme, que par disette d'aucune chose necessaire, ou par la force ennemie. Toute discipline la fuit. Elle vient guerir la sedition, & en est plaine : veut chastier la desobeissance, & en monstre l'exemple : & employée à la deffence des Loix, faiçt sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes-nous ? Nostre medecine porte infection.

Nostre mal s'empoisonne
Du secours qu'on luy donne.

(k) *Exsuperat magis agrescitque medendo.*

(l) *Omnia fanda nefanda malo permista
furore,*

Justificam nobis mentem avertère Deorum.

* Avec tout le reste.

(k) Les remedes ne font qu'aigrir le mal.
Virg. Æneid. L. XII. vs. 46.

(l) Le desordre qui regne parmi nous, où le bien & le mal, le juste & l'injuste, se trouvent hardiment confondus ensemble, nous a privés

En ces maladies populaires , on peut distinguer sur le commencement , les sains des malades : mais quand elles viennent à durer , comme la nostre , tout le corps s'en sent , & la teste & les talons : aucune partie n'est exempte de corruption. Car il n'est air , qui se hume si goulument , qui s'espande & penetre , comme faiët la licence. Nos armées ne se lient & tiennent plus que par ciment estranger. Des François on ne sçait plus faire un corps d'armée , constant & reiglé. Quelle honte ! Il n'y a qu'autant de discipline , que nous en font voir des Soldats empruntez. Quant à nous , nous nous conduisons à discretion , & non pas (4) du chef ; chacun

de la protection divine. *Catull. Carm. lxiij. de nuptiis Pelei & Thetidos, vs. 405.*

(4) *Non à la discrétion du Chef, mais chacun selon la sienne. Ce Chef a plus à faire au dedans qu'au dehors. C'est le Commandant qui seul est obligé de suivre les Soldats, de leur faire la cour, de s'accommoder à leurs fantaisies, de leur obéir: à tout autre égard il n'y a que licence & dissolution dans nos armées. Si cette paraphrase paroît inutile à certains critiques qui entendent tout à demi-mot, je les prie de considérer qu'elle pourroit être de quelque usage à d'autres, puisque dans ce même endroit le Traducteur Anglois, homme d'esprit, s'est fort éloigné de la pensée de Montagne.*

selon la sienne : il a plus à faire au dedans qu'au dehors. C'est au commandement de suivre , courtizer & plier ; à luy seul d'obeyr : tout le reste est libre & dissolu. Il me plaist de voir , combien il y a de lascheté & de pusillanimité en l'ambition : par combien d'abjection & de servitude , il luy faut arriver à son but. Mais * cecy me desplaist-il de voir des natures debonnaires , & capables de justice , se corrompre tous les jours , au maniement & commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coustume ; la coustume , le consentement & l'imitation. Nous avons assez d'ames mal nées , sans gaster les bonnes & genereuses. Si que , si nous continuons , il restera malaysément à qui fier la santé de cet Estar , au cas que Fortune nous le redonne.

(m) *Hunc saltem everso juvenem succurrere
seculo ,*

Ne prohibete.

* *Ce qui me déplaît , c'est de voir des natures débonnaires , &c.*

(m) N'empêchez pas du moins que ce jeune homme n'assiste l'Etat sur le penchant de sa ruine. *Virg. Georg. L. I. vs. 500. — Si je ne me trompe, Montagne veut parler ici de Henri de*

Qu'est devenu cet ancien precepte : (5) Que les Soldats ont plus à craindre leur Chef, que l'ennemy ? Et ce merveilleux exemple ; (6) Qu'un pommier s'estant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armée Romaine, elle fut veue l'endemain en desloger, laissant au Possesseur, le compte entier de ses pommes, meures & delicieuses ? J'aymeroy bien, que nostre jeunesse, au lieu du temps qu'elle employe, à des peregrinations moins utiles, & apprentissages moins honorables, elle le mist, moitié à voir de la guerre, sur Mer, sous quelque bon Capitaine Commandeur de Rhodes : moitié à recognois-

Bourbon, *Roi de Navarre, qui devenu Roi de France, après la mort de Henri III. non-seulement sauva l'Etat, qu'il avoit assisté pendant la vie de ce Prince, mais le rendit plus florissant & plus redoutable qu'il n'avoit été depuis longtemps.*

(5) *Clearchus — Lacedemoniorum Dux egregio dicto disciplinam militia continebat, identidem exercitus sui auribus inculcando, à militibus Imperatorem potius quam hostem metu debere. Val. Max. L. II. c. vij. in Extern. num. 2.*

(6) C'est ce que rapporte *Frontin*, au sujet de l'armée de *M. Scaurus*, *Stratag. L. IV. c. iij. num. 13. Je tiens cette citation de M. Barbeyrac.*

tre la discipline des armées Turquesques. Car elle a beaucoup de differences, & d'avantages sur la nostre. Cecy en est, que nos Soldats deviennent plus licentieux aux expeditions; là, plus retenus & craintifs. Car les offenses ou larrecins sur le menu Peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix, sont capitales en la guerre. Pour un œuf prins sans payer, ce sont de compte prefix, cinquante coups de baston. Pour toute autre chose tant legere soit elle, non necessaire à la nourriture, on les empale, ou decapite (7) sans deport. Je me suis estonné en l'Histoire de Selim, le plus cruel Conquerant qui fut oncques, voir, que lors qu'il subjuguâ l'Egypte, les beaux jardins d'autour de la ville de Damas, tous ouverts, & en Terre de conquête, son armée campant sur le lieu mesme, furent laissez vierges des mains des Soldats, parce qu'ils n'avoient pas eu * le signe de piller.

Mais est-il quelque mal en une police, qui vaille estre combattu par une † drogue

(7) Sans délai. — *Deport*, delai: *Nicot*,

* *Le signal*.

† *Guerre Civile*.

si mortelle ? Non pas , disoit Favonius (8) , l'usurpation de la possession tyrannique d'une Republique. Platon (9) de mesme ne consent pas qu'on face violence au repos de son Pays , pour le guerir ; & n'accepte pas l'amendement qui trouble & hazarde tout , & qui couste le sang & ruine des Citoyens : Establissant l'office d'un homme de bien , en ce cas , de laisser tout là : seulement prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire : Et semble sçavoir mauvais gré à Dion son grand amy , d'y avoir un peu autrement procedé. J'estois Platonicien de ce costé-là , avant que je sceusse qu'il y eust de Platon au Monde. Et si ce personnage doit purement estre refusé de nostre consorce : (luy , qui par la sincerité de sa conscience , merita envers la faveur divine , de penetrer si avant en la Chrestienne lumiere , au travers des tenebres publiques du Monde de son temps ,) je ne pense pas , qu'il nous lie bien , de nous laisser instruire à un Payen. Combien c'est d'impieté , de n'attendre

(8) Dans la vie de *Marcus Brutus* , par *Plutarque* , ch. iij. de la version d'*Amyot*.

(9) Epist. vij. à *Perdicas*.

de Dieu, nul secours simplement sien, & sans nostre cooperation ! Je doute souvent, si entre tant de gens qui se meslent de telle besongne, nul s'est rencontré, d'entendement si imbecille, à qui on aye en bon escient persuadé, qu'il alloit vers la reformation, par la dernière des difformations : qu'il tiroit vers son salut, par les plus expresses causes que nous ayons de très-certaine damnation : que renversant la police, le Magistrat, & les Loix, en la tutelle desquelles Dieu l'a colloqué : remplissant de haines parricides, les courages frateruels : appelant à son ayde, les Diables & les Furies : il puisse apporter secours à la sacrosainte douceur & justice de la Loy Divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance n'ont point assez de propre & naturelle impétuosité : amorçons-les & les attisons, par le glorieux tiltre de Justice & de devotion. Il ne se peut imaginer un pire estat des choses, qu'où la meschanceté vient à estre legitime, & prendre avec le congé du Magistrat, le manteau de la vertu :

(n) *Nihil in speciem fallacius, quàm prava*

(n) Rien n'a une plus belle, mais plus tromp

48 ESSAIS DE MONTAIGNE,
religio, ubi Deorum numen pratenditur sceleribus. L'extreme espece d'injustice, selon Platon, (10) c'est que, ce qui est injuste, soit tenu pour juste.

Le Peuple y souffrit bien largement lors, non les dommages presens seulement,

(o) — *Undique totis*
Usque adeo turbatur agris,
mais les futurs aussi. Les vivants y eurent à partir, si eurent ceux qui n'estoient encore nays. On le pilla, & moy par conséquent, jusques à l'esperance : luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'apprester à vivre pour longues années.

(p) *Quæ nequeunt secum ferre aut abducere,*
perdunt ;

Et
peuse apparence qu'une méchante Religion ; lorsque le nom des Dieux lui sert de prétexte pour autoriser le crime. *Tit. Liv. L. XXIX, c. xvj.*

(10) *Εσχατή γὰρ ἀδικία, δὲ οὐκ ἔτι δίκαιον εἶναι, μὴ ὄντα.* *De Republ. L. II. p. 361.* vers le commencement du Livre.

(o) Si grands sont les desordres qui paroissent de tous côtés dans la campagne. *Virg. Eclog. l. vj. 11.*

(p) Car ces brigands détruisent ce qu'ils ne peuvent point emporter ou amener avec eux. Ils n'épargnent pas les cabanes des paysans

Et cremat insontes turba scelestas casas.

Ovid. *Tristium* L. III. Eleg. X. vs. 65.

Muris nulla fides , squalent populatibus agri.

Outre cette secousse , j'en souffris d'autres. J'encourus les inconveniens , que la moderation apporte en telles maladies. Je fus pelaudé à toutes mains : Au Gibelin j'estois Guelphe , au Guelphe Gibelin : Quelqu'un de mes Poëtes dict bien cela , mais je ne sçay où c'est. La situation de ma maison , & l'accointance des hommes de mon voisinage , me presentoient d'un visage : ma vie & mes actions d'un autre. Il ne s'en faisoit point des accusations formées : car il n'y avoit où mordre. Je ne desespere jamais les Loix : & qui m'eust recherché , m'en eust deu de reste. C'estoient suspicions muettes , qui couroient sous main , auxquelles il n'y a jamais faute d'apparence , en un meslange si confus , non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. J'ayde ordinairement aux presomptions injurieuses , que la Fortune seme contre

qu'ils ne mettent point à couvert de leurs insultes ; & l'on ne voit que ruine & désolation dans les champs.

moy : par une façon, que j'ay dés toujours, de fuyr à me justifier, excuser & interpreter, estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de playder pour elle. (q) *Perspicuitas enim argumentatione elevantur.* Et comme si chacun voyoit en moy, aussi clair que je fay : au lieu de me tirer arriere de l'accusation, je m'y avance : & la renchery plustost, par une confession ironique & moqueuse, si je ne m'en tais tout à plat, comme de chose indigne de responce. Mais ceux qui le prennent pour une trop hautaine confiance, ne m'en veulent gueres moins de mal, que ceux qui le prennent pour foiblese d'une cause indefensible : Nommément les Grands, envers lesquels faute de soumission, est l'extrême faute : Rudes à toute justice, qui se cognoist, qui se sent : non demise, humble & suppliant. J'ay souvent heurté à ce pillier. Tant y a que de ce qui m'advint lors, un ambitieux s'en fust pendu : si eust faict un avaritieux. Je n'ay soing quelconque d'acquiescer :

(q) *Car le raisonnement affoiblit l'évidence. Cic. de Natur. Deor. L. III, c. iv.*

[r] *Sit mihi quod nunc est, etiam minus; & mihi vivam.*

Quod superest avi, si quid superesse volent Di.

Mais les pertes qui me viennent par l'injure d'autrui, soit larcin, soit violence, me pincent, environ comme un homme malade & gehenné d'avarice. L'offense a sans mesure plus d'aigreur, que n'a la perte. Mille diverses sortes de maux accoururent à moy à la file. Je les eusse plus gaillardement souffert à la foule.

Je pensay desja, entre mes amis, à qui je pourrois commettre une vieillesse nécessaire & disgratiée. Après avoir rodé les yeux partout, je me trouvay en pourpoint. Pour se laisser tomber à plomb, & de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoureuse & fortunée. Elles sont rares, s'il y en a. Enfin je cogneus que le plus seur estoit de me fier à moy-mesme de moy, & de ma nécessité. Et s'il m'advenoit d'estre froide-

[r] Que les Dieux me laissent jouir paisiblement du peu que j'ai, & même de moins, le reste de mes jours, s'ils veulent bien m'en accorder encore quelques-uns. *Horat. L. I. Epist. xvij. vs 106 &c.*

ment en la grace de la fortune , que je me recommandasse le plus fort à la mienne : m'attachasse , regardasse de plus près à moy. En toutes choses les hommes se jettent aux appuis estrangers , pour espar- gner les propres , seuls certains & seuls puissants , qui sçait s'en armer. Chascun court ailleurs , & à l'advenir , d'autant que nul n'est arrivé à soy. Et me resolut , que c'estoient utiles inconveniens : d'autant premierement qu'il faut advertir , à coup de foïet , les mauvais disciples , quand la Raison n'y peut assez , comme par le feu , & violence des coins , nous ramenons un bois tortu à sa droicteur. Je me presche il y a si long temps , de me tenir à moy , & separer des choses estrangeres : toutes- fois , je tourne encore tousjours les yeux à costé. L'inclination , un mot favorable d'un grand , un bon visage , me tente. Dieu sçait s'il en est cherté en ce temps , & quel sens il porte. J'oys encore sans rider le front, les subornements qu'on me fait , pour me tirer en place marchande : & m'en deffends si mollement , qu'il semble que je souffrisse plus volontiers d'en estre vaincu. Or à un Esprit si indocile , il

faut des bastonnades : & faut rebattre & resserrer à bons coups de mail , ce vaisseau qui se desprend , se descoust , qui s'eschappe & desrobe de foy. Secondement , que cet accident me servoit d'exercitation , pour me preparer à pis : Si moy , qui & par le benefice de la Fortune , & par la condition de mes mœurs , esperois estre des derniers , venois à estre des premiers attrapé de cette tempeste. M'instruisant de bonne heure , à contraindre ma vie , & la ranger pour un nouvel estat. La vraye liberté , c'est pouvoir toute chose sur foy. (s) *Potentissimus est qui se habet in potestate.* En un tems ordinaire & tranquille , on se prepare à des accidents moderez & communs : mais en cette confusion , où nous sommes depuis trente ans , tout homme François , soit en particulier , soit en general , se voit à chasque heure , sur le poinct de l'entier renversement de sa fortune. D'autant faut-il tenir son courage fourny de provisions plus fortes & vigoureuses. Sçachons gré au fort , de

(s) Celui-là est très-puissant qui se maintient en sa propre puissance. ---- *J'ai appris de M. Barbeyrac que ce mot est dans Seneque: Epist. xc.*

nous avoir faict vivre en un siecle, non mol, languissant, ny oyfif: Tel qui ne l'eust esté par autre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme je ne lis guere és Histoires, ces confusions des autres Estats, sans regret de ne les avoir peu mieux considerer present: ainsi faict ma curiosité, que je m'aggrée aucunement de voir de mes yeux, ce notable spectacle de nostre mort publique, ses symptomes, & sa forme. Et puisque je ne la scaurois retarder, suis content d'estre destiné à y assister, & m'en instruire. Si cherchons-nous evidemment de recognoistre en ombre mesme, & en la fable des Theatres, la montre des jeux tragiques de l'humaine fortune. Ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons: mais nous nous plaçons d'esveiller notre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenements. [Rien ne chatouille, qui ne pince. Et les bons Historiens fuyent comme une eau dormante, & mer morte, des narrations calmes pour regagner les seditions, les guerres, où ils scavent que nous les appellons. Je doute si je puis assez honnestement avouer, à combien vil prix du repos & tran-

quillité de ma vie : je l'ay plus de moitié passée en la ruine de mon País. Je me donne un peu trop bon marché de patience, és accidents qui ne me saisissent au propre : & pour me plaindre à moy, regarde non tant ce qu'on m'oste, que ce qui me reste de sauve, & dedans & dehors. Il y a de la consolation, à eschever tantost l'un, tantost l'autre, des maux qui nous guignent de fuitte, & assennent ailleurs, autour de nous. Ainsi, qu'en matiere d'interests publics, à mesure que mon affection est plus universellement espandue, elle en est plus foible. Joint qu'il est vray à demy : (t) *Tantum ex publicis malis sentimus, quantum ad privatas res pertinet* : Et que la santé, d'où nous partismes, estoit telle, qu'elle soulage elle-mesme le regret, que nous en devrions avoir. C'estoit santé, mais non qu'à la comparaison de la maladie, qui l'a suivie. Nous ne sommes cheus de gueres haut. La corruption & brigandage, qui est en

(t) Que des maux publics, nous n'en ressentons que ce qui concerne notre intérêt particulier. *Tite-Live*, dans le Discours qu'il prête à Hannibal, L. XXX. c. xlv.

dignité & en office, me semble le moins supportable. On nous volle moins injurieusement dans un bois, qu'en lieu de seureté. C'estoit une jointure universelle de membres gastez en particulier à l'envy les uns des autres : & la plus part d'ulceres envieillis, qui ne recevoient plus ny ne demandoient guerison. Ce croulement donc m'anima certes plus, qu'il ne m'atterra, à l'aide de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement ; & ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoye jamais non plus les maux, que les biens tous purs aux hommes, ma santé tint bon ce tems-là, outre son ordinaire : & ainsi que sans elle je ne puis rien, il est peu de choses que je ne puisse avec elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions, & de porter la main au devant de la playe, qui eust passé volontiers plus outre : & esprouvay en ma patience, que j'avois quelque tenue * contre la Fortune : & qu'à me faire perdre mes arçons, il falloit un grand heurt. Je ne

* *Ressource.*

Je dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoureuse. Je suis son serviteur : je luy tends les mains ; pour Dieu qu'elle se contente. Si je sens ses assauts , si fais. Comme ceux que la tristesse accable & possede , se laissant pourtant par intervalles † tastonner à quelque plaisir , & leur eschappe un soufrire : je puis aussi assez sur moy , pour rendre mon estat ordinaire , paisible ; & deschargé d'ennuyeuse imagination : mais je me laisse pourtant à boutades , surprendre des morsures de ces malplaisantes pensées qui me battent pendant que je m'arme pour les chasser , ou pour les luiéter.

Voicy un autre rengregement de mal , qui m'arriva à la suite du reste. Et dehors & dedans ma maison , je fus accueilly d'une peste , vehemente au prix de toute autre. Car comme les corps sains sont subjects à plus griesves maladies , d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles-là : aussi mon air très-salubre , où d'aucune memoire , la contagion , bien

† *Flatter , amadouer. Tastonner les chevaux : de la main tout doucement pour les adoucir : palpare , dit Nicot.*

que voisine, n'avoit sceu prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges.

[u] *Mista senum & juvenum densantur funera, nullum*

Sava caput Proserpina fugit.

J'eus à souffrir cette * plaisante condition, quē la veue de ma maison m'estoit effroyable. Tout ce qui y estoit, estoit sans garde, & à l'abandon de qui en avoit envie. Moy qui suis si hospitalier, fus en très-penible queste de retraicte, pour ma famille. Une famille esgarée, faisant peur à ses amis, & à soy-mesme, & horreur où qu'elle cherchast à se placer: ayant à changer de demeure, soudain qu'un de la troupe commençoit à se douloir du bout du doigt. Toutes maladies sont alors prises pour peste: on ne

[u] Les jeunes & les vieux meurent pêle-mêle en un même jour: & nul mortel n'échappe à l'inexorable Proserpine. *Horat. L. I. Od. xxviij. vs. 19.*

* Cette épithete est ici fort mal placée, si je ne me trompe. Le mot de *pesante* y viendrait beaucoup mieux: car à quoi bon plaisanter dans un sujet si funeste? Je ne saurois croire que Montaigne se soit oublié jusques-là.

se donne pas le loysir de les reconnoître. Et c'est le bon, que selon les reigles de l'Art, à tout danger qu'on approche, il faut estre quarante jours en transe de ce mal: l'imagination vous exerçant cependant à sa mode, & ensievant vostre santé mesme. Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autrui, & servir six mois miserablement de guide à cette caravane. Car je porte en moy mes preservatifs, qui sont, resolution, & souffrance. L'apprehension ne me presse guere: laquelle on craint particulierement en ce mal. Et si estant seul, je l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuitte, bien plus gaillarde & plus esloignée. C'est une mort, qui ne me semble des pires: Elle est communément courte, d'estourdissement, sans douleur, consolée par la condition publique: sans ceremonie, sans dueil, sans presse. Mais quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peut sauver.

(x) ——— *Videas desertaque regna*

Pastorum, & longè saltus lateque vacantes.

(x) Vous auriez vu les campagnes & les bois

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel : Ce que cent hommes travailloient pour moy, chauma pour long temps.

Or lors, quel exemple de resolution ne vîmes-nous, en la simplicité de tout ce Peuple ? Generalement, chascun renonçoit au soing de la vie. Les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du pays : tous indifferement se preparans & attendans la mort, à ce soir, ou au lendemain : d'un visage & d'une voix si peu effrayée, qu'il sembloit qu'ils eussent compromis à cette necessité, & que ce fust une condamnation universelle & inevitable. Elle est tousjours telle. Mais à combien peu, tient la resolution au mourir ? La distance & différence de quelques heures : la seule consideration de la compagnie, nous en rend l'apprehension diverse. Voyez ceux-cy : pource qu'ils meurent en mesme mois : enfans, jeunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. J'en vis qui craignoient de demeurer

changés en de vastes déserts. *Virg. Georg. L. III.*
36. 476.

derriere, comme en une horrible solitude : Et n'y cogneus communément, autre soing que des sepultures ; il leur faschoit de voir les corps espars emmy les champs, à la mercy des bestes, qui y pieurerent incontinent. Comment les fantasies humaines se descourent ! Les Neorites, (11) Nation qu'Alexandre subjuga, jettent les corps des morts au plus profond de leurs Bois, pour y estre mangez : Seule sepulture estimée entr'eux heureuse. Tel sain faisoit desja sa fosse : d'autres s'y couchoient encore vivans. Et un manœuvre des miens, avec ses mains, & ses pieds, attira sur soy la Terre en mourant. Estoit-ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son aise, d'une entreprise en hauteur aucunement pareille à celle des Soldats Romains, qu'on trouva après la journée de Cannes, (12) la teste plongée dans des trous, qu'ils avoient faicts & comblez de leurs mains, en s'y suffoquant ? Somme, toute une Nation fut incontinent par usage, logée en une marche qui ne cede en

(11) *Diodore de Sicile*, L. XVII. c. cv.(12) *Tite-Live*, L. XXII. c. lj,

roideur à aucune resolution estudiée & consultée.

La plus part des instructions de la Science, à nous encourager, ont plus de monstre que de force, & plus d'ornement que de fruit. Nous avons abandonné Nature, & luy voulons apprendre sa leçon : elle, qui nous menoit si heureusement & si seurement : Et cependant, les traces de son instruction, & ce peu qui, par le bénéfice de l'ignorance, reste de son image, empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la Science est contrainte de l'aller tous les jours empruntant, pour en faire patron à ses disciples, de constance, d'innocence, & de tranquillité. Il fait beau voir, que ceux-cy pleins de tant de belles connoissances, ayent à imiter cette sorte simplicité, & à l'imiter, aux premières actions de la vertu : & que nostre Sapience apprenne des Bestes mesmes, les plus utiles enseignemens, aux plus grandes & nécessaires parties de nostre vie : Comme il nous faut vivre & mourir, mesnager nos biens, aymer & eslever nos enfans, entretenir justice : Singulier tesmoignage

de l'humaine maladie : & que cette raison qui se manie à nostre poste , trouvant toujours quelque diversité & nouvelleté , ne laisse chez nous aucune trace apparente de la Nature. Et en ont faict les hommes , comme les Parfumiers , de l'huile : ils l'ont sophistiquée de tant d'argumentations , & de discours appelez du dehors , qu'elle en est devenue variable , & particuliere à chascun : & a perdu son propre visage , constant & universel. Et nous faut en chercher tesmoignage de Bestes , non subject à faveur , corruption , ny à diversité d'opinion. Car il est bien vray , qu'elles mesmes ne vont pas toujours exactement dans la route de Nature ; mais ce qu'elles en desvoyent , c'est si peu , que vous en appercevez toujours l'orniere : tout ainsi que les chevaux qn'on mene en main , font bien des bonds , & des escapades , mais c'est à la longueur de leurs longues : & suivent neantmoins toujours les pas de celuy qui les guide : & comme l'oyseau prend son vol , mais sous la bride de sa filiere : (y) *Exilia , tormenta* ,

(y) Représentez-vous d'avance l'exil , la torture , les guerres , les maladies , les naufrages ,

bella, morbos, naufragia meditare ut nullo sis malo tyro. A quoy nous sert cette curiosité, de preoccuper tous les inconveniens de l'humaine Nature, & nous preparer avec tant de peine à l'encontre de ceux-mesme, qui n'ont à l'aventure point à nous toucher? (2) (*Parrem passis tristitiam facit, peti posse.* Non seulement (13) le coup, mais le vent & le pet nous frappe.) Ou comme les plus fievreux; car certes c'est fievre, aller dès à cette heure vous faire donner le fouët, parce qu'il peut advenir, que Fortune vous le fera souffrir un jour: & prendre vostre robe fourrée dès la S. Jean, pour ce que vous en aurez besoin à Noël? Jetez-vous en l'experience de tous les maux qui vous peuvent arriver, nommement des plus extremes: esprouvez-vous

(*Senec. Epist. xcj.*) afin que nul accident ne vous paroisse nouveau, & que vous y soyez tout préparé. *Id. Epist. 107.*

(2) Lorsque nous nous supposons en danger de souffrir un mal, nous sentons le même déplaisir que ceux qui l'ont souffert actuellement. *Senec. Epist. lxxiv.*

(13) *Non ad ictum tantum exagitamur, sed ad crepitum.* *Senec. Epist. lxxiv.*

là , disent-ils , assurez-vous là. Au rebours , le plus facile & plus naturel , seroit en descharger mesme sa pensée. Ils ne viendront pas assez tost , leur vray estre ne nous dure pas assez , il faut que nostre esprit les estende & les allonge , & qu'avant la main il les incorpore en soy , & s'en entretienne , comme s'ils ne poisoient pas raisonnablement à nos sens. Ils poiseront assez , quand ils y seront , (dit un des Maistres , non de quelque tendre secte , mais de la plus dure) (14) cependant favorise - toy : croy ce que tu aimes le mieux : que te sert - il d'aller recueillant & prevenant ta male fortune : & de perdre le present , par la crainte du futur : & estre dès cette heure miserable , parce que tu le dois estre avec le tems ? Ce sont les mots *. La Science

(14) Etiam si futurum est , quid juvat dolori suo occurrere ? Satis citò dolebit , cùm venerit. Interdum tibi meliora promitte. — Et quoties incerta erunt omnia , tibi fave , crede quod mavis , &c. *Senec. Epist. xij.* Quæ ista dementia est , malum suum antecedere ? (*Id. Epist. xcviij.*)

* Comme ceci est ironique , nous dirions aujourd'hui , *La science nous rend vraiment un grand service , &c.*

66 ESSAIS DE MONTAIGNE,
nous faiët volontiers un bon office, de
nous instruire bien exactement des dimen-
sions des maux,

(a) *Curis acuens mortalia corda.*

Ce seroit dommage, si partie de leur
grandeur eschappoit à nostre sentiment &
cognoissance.

Il est certain, qu'à la plus part, la
preparation à la mort a donné plus de
tourment, que n'a faiët la souffrance. Il
fut jadis veritablement dict, & par un
bien judicieux Autheur, (b) *Minus afficit
sensus fatigatio, quam cogitatio.* Le senti-
ment de la mort presente, nous anime
par fois de soy-mesme, d'une prompte
resolution, de ne plus eviter chose du
tout inevitable. Plusieurs Gladiateurs se
font veus au temps passé, apres avoir
couardement combattu, avaller courageu-
sement la mort, offrans leur gosier au
fer de l'ennemy, & le convians. La veue

(a) *Par des soucis cuisans nous aiguissant l'es-
prit. Virg. Georg. L. I. vs. 123.*

(b) Nos sens sont moins frappés de la souffran-
ce, que de la crainte du mal. *Quintil. Inst. Orat.
L. I. c. xij.*

essoignée de la mort advenir, a besoing d'une fermeté lente, & difficile par conséquent à fournir. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vous chaille, Nature vous en informera sur le champ, pleinement & suffisamment: elle fera exactement cette besongne pour vous: n'en empeschez vostre soing.

(c) *Incertam frustra mortales funeris horam
Quæritis, & quâ sit mors aditura viâ.*

Propert. L. II. Eleg. xxvij. vs. 1, 2.

*Pana minor certam subito perferre ruinam,
Quod timeas, gravius sustinuisse diu.*

Nous troublons la vie par le soing de la mort, & la mort par le soing de la vie. L'une nous ennuye, l'autre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort, que nous nous préparons, c'est chose trop momentanée: Un quart d'heure de passion sans consequence, sans nuisance, ne merite pas des preceptes particuliers. A dire

(c) Pauvres mortels, vous cherchez en vain le moment incertain du trépas, & par où la mort viendra vous trouver. — Il y a moins de peine à souffrir le coup fatal, que d'être tourmenté long-temps auparavant de la crainte d'en être frappé.

veay , nous nous preparons contre les preparations de la mort. La Philosophie nous ordonne , d'avoir la mort tousjours devant les yeux , de la prevoir & considerer avant le temps : & nous donne après, les reigles & les precautions , pour prouver à ce que cette prevoyance , & cette pensée ne nous blesse. Ainsi font les Medecins qui nous jettent aux maladies , afin qu'ils ayent où employer leurs drogues & leur Art. Si nous n'avons sceu vivre , c'est injustice de nous apprendre à mourir , & difformer la fin de son total. Si nous avons sceu vivre constamment & tranquillement , nous sçaurons mourir de mesme. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira : (d) *Tota Philosophorum vita commentatio mortis est.* Mais il m'est advis , que c'est bien le bout , non pourtant le but de la vie. C'est sa fin , son extremité , non pourtant son objet.

Elle doit estre elle-mesme à soy sa vie , son dessein. Son droict estude est se reigler , se conduire , se souffrir. Au nom-

(d) Toute la vie des Philosophes est une étude de la mort. *Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. xxx.*

bre de plusieurs autres offices , que comprend le general & principal chapitre de sçavoir vivre , est cet article , de sçavoir mourir : & des plus legers , si nostre crainte ne lui donnoit poids.

A les juger par l'utilité , & par la verité naïfve , les leçons de la simplicité ne cedent gueres à celles que nous presche la doctrine , au contraire. Les hommes sont divers en sentiment & en force : il les faut mener à leur bien , selon eux ; & par routes diverses.

(e) *Quo me cumque rapit tempestas , deferor hospes.*

Je ne vis jamais Payfan de mes voisins , entrer en cogitation , de quelle contenance , & assurance , il passeroit cette heure dernière : Nature lui apprend à ne songer à la mort , que quand il se meurt. Et lors , il y a meilleure grace qu'Aristote : lequel la mort presse doublement , & par elle , & par une si lon-

(e) Sans m'engager dans une route particulière , me laisse conduire au gré du vent, *Horat. L. I. s. 15.*

gue premeditation. Pourtant fut-ce l'opinion de Cesar, que la moins premeditée mort, estoit la plus heureuse, & plus deschargée. (f) *Plus dolet, quàm necesse est, qui antè dolet, quàm necesse est.* L'aigreur de cette imagination naist de nostre curiosité. Nous nous empeschons tous-jours ainfi : voulant devancer & regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux Docteurs, d'en disner plus mal, tous sains ; & se renfroigner de l'image de la mort. Le commun n'a besoing ny de remede ny de consolation, qu'au heurt, & au coup : & n'en considere qu'autant justement qu'il en souffre. Est-ce pas ce que nous disons, que la stupidité, & faute d'apprehension du Vulgaire, lui donne cette patience aux maux presens, & cette profonde nonchalance des sinistres accidens futurs : Que leur ame pour estre plus crasse, & obtuse, est moins penetrable & agitable ? Pour Dieu, s'il est ainfi, tenons doresnavant eschole de bes-

(f) Celui qui s'afflige avant qu'il soit nécessaire, s'afflige plus qu'il n'est nécessaire. *Seneca* xcvij.

tise. C'est l'extreme fruit, que les Sciences nous promettent, auquel cette - cy conduict si doucement ses disciples.

Nous n'aurons pas faute de bons regens, interpretes de la simplicité naturelle, Socrates en fera l'un. Car de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens, aux Juges qui délibèrent de sa vie : (15) « J'ai peur, Messieurs, si je
 » vous prie de ne me faire mourir, que
 » je m'enferme en la delation de mes accusateurs, qui est : *Que je fais plus
 » l'entendu que les autres : comme ayant
 » quelque cognoissance plus cachée, des
 » choses qui sont au dessus & au dessous
 » de nous.* Je sçay que je n'ay ny frequency, ny recogneu la mort, ny n'ay
 » veu personne qui ait essayé ses qualitez, pour m'en instruire. Ceux qui la
 » craignent, presupposent la cognoistre :
 » quant à moy, je ne sçay ny quelle
 » elle est, ny quel il faict en l'autre
 » monde. A l'aventure est la mort chose
 » indifferente, à l'aventure desirable.

(15) Tout ceci est extrait de l'*Apologie de Socrate*, dans Platon,

» Il est à croire pourtant, si c'est une
 » transmigration d'une place à autre,
 » (16) qu'il y a de l'amendement d'aller
 » vivre avec tant de grands personnages
 » trespassez : & d'estre exempt d'avoir
 » plus affaire à Juges iniques & corrom-
 » pus. (17) Si c'est un aneantissement
 » de nostre Estre, c'est encore amende-
 » ment d'entrer en une longue & paisible
 » nuit. Nous ne sentons rien de plus
 » doux en la vie, qu'un repos & som-
 » meil tranquille, & profond sans songes.
 » Les choses que je sçay estre mauvaises,
 » [18] comme d'offenser son prochain,

(16) Si vera sunt quæ dicuntur, migrationem esse mortem, in eas oras, quas qui è vitâ excesserunt, incolunt : id multo jam beatius est, te, cum ab iis qui se judicum numero haberi volunt, evaseris, ad eos venire, qui vere iudices appellantur, Minoem, Rhadamantum, Æacum, Triptoleum, convenireque eos qui justè, & cum fide vixerint. *Ce sont les paroles de Socrate, traduites du Grec de Platon par Cicéron, Tusc. Quæst. L. I. c. xli.*

(17) Sive sensus extinguitur, morsque ei sommo similis est, qui nonnunquam, etiam sine visis somniorum, placatissimam quietem affert; *Dii boni, quid lucri est emori!* Paroles de Socrate, traduites par Cicéron. *Tusc. Quæst. L. I. c. xli.*

[18] Τὸ δὲ ἀδικεῖν, καὶ τὸ ἀνευθεῖν τῷ &

» & défobéir au Supérieur, soit Dieu, soit
 » homme, je les evite soigneusement; celles
 » desquelles je ne sçay, si elles sont bonnes
 » ou mauvaises, je ne les sçauois crain-
 » dre. Si je m'en vay mourir, (19) & vous
 » laissez en vie : les Dieux seuls voyent, à
 » qui de vous ou de moy il en ira mieux.
 » Parquoy pour mon regard, vous en or-
 » donnerez, comme il vous plaira. Mais se-
 » lon ma façon de conseiller les choses jus-
 » tes & utiles, je dy bien, que pour vostre
 » conscience vous ferez mieux de m'essar-
 » gir, si vous ne voyez plus avant que moy
 » en ma cause. En jugeant selon mes ac-
 » tions passées & publiques & privées, se-
 » lon mes intentions, & selon le profit que
 » tirent tous les jours de ma conversa-

Βελίονι κῆ Θεῷ κῆ ἀνθρώπῳ, ὅτι κακὸν κῆ
 κίσχρὸν ἐστίν, οἶδ' αὖτε Πρὸς οὖν τῶν κακῶν αὖ
 οἶδ' αὖτε κακὰ ἐστὶν ἅ μὲν οἶδ' αὖτε ἀγαθὰ ὄντα
 τυχεῖν, οὐδέ ποτε φοβήσομαι, οὐδέ φεύξο-
 μαι. *Apol. Socrat. p. 23. A.*

(19) Ἦδη ἡ δὴ ἀπέναι ἐμοὶ μὲν, απο-
 ανουμὲναι ὑμῖν δὲ βιωσομένοις ὅπότεροι δὲ
 μῶν ἐρχονται ἐπὶ νουπρῶγμα ἄδ' ἄλλοι πάντες
 τῷ Θεῷ. *Apol. Socrat. p 51. E. F.* Ce que
 Cicéron traduit ainsi : *sed tempus est jam hinc abire*
ut moriar : vos ut vitam agatis : utrum autem
melius, Dii immortales sciunt; hominem quidem
arbitror neminem. *Tusc. Quæst. L. I. c. xli.*

Tom. IX.

D

» tion tant de nos Citoyens , jeunes &
 » vieux , & le fruit , que je vous fay à
 » tous , vous ne pouvez duement vous
 » descharger envers mon merite , qu'en
 » ordonnant , que je sois nourry , atten-
 » du ma pauvreté , au Prytanée , aux des-
 » pens publiques : ce que souvent je vous
 » ay veu à moindre raison , octroyer à
 » d'autres. Ne prenez pas à obstination
 » ou desdaing , que , suivant la coustume ,
 » je n'aille vous suppliant & esmouvant à
 » commiseration. J'ay des amis & des pa-
 » rents , n'estant , comme dict Homere ,
 » engendré ny de bois , ny de pierre non
 » plus que les autres : capables de se pre-
 » senter , avec des larmes , & le deuil : &
 » ay trois enfans esplorez , de quoy vous
 » tirer à pitié. Mais je feroiy honte à
 » nostre ville , en l'aage que je suis , &
 » en telle reputation de sagesse , que m'en
 » voici en prevention , de m'aller desmet-
 » tre à si lasches contenance. Que di-
 » roit-on des autres Atheniens ? J'ay tous
 » jours admonesté ceux qui m'ont ouy par-
 » ler , de ne racheter leur vie , par une
 » action deshonneste. Et aux guerres de
 » mon pays à Amphipolis , à Potidée ,

„ Delie , & autres où je me suis trouvé ,
 „ j'ay montré par effect , combien j'estoy
 „ loing de garantir ma seureté par ma
 „ honte. Davantage j'interesserois vostre
 „ devoir , & vous convierois à choses
 „ laides : car ce n'est pas à mes prieres de
 „ vous persuader : c'est aux raisons pures
 „ & solides de la Justice. Vous avez juré
 „ aux Dieux d'ainsi vous maintenir. Il
 „ sembleroit , que je vous voulusse soup-
 „ çonner & recriminer , de ne croire pas ,
 „ qu'il y en aye. Et moy-mesme tesmoig-
 „ neroy contre moy , de ne croire point
 „ en eux , comme je doy : me deffiant de
 „ leur conduicte , & ne remettant pure-
 „ ment en leurs mains mon affaire. Je
 „ m'y fie du tout : & tiens pour certain ,
 „ (20) qu'ils feront en cecy , selon qu'il
 „ (10) Καὶ ὑμεῖς χρὴ, ὡς ἄνδρες δικασταί ,
 „ ἐνέλπεισθαι εἶναι πρὸς τὸν θάνατον ἢ ἐν τι
 „ τοῦτο διανοῖσθαι ἀληθὲς ὅτι οὐκ ἔστι ἀνδρὶ
 „ ἀγαθῷ κακὸν οὐδὲν οὔτε ζῶντι οὔτε τελευτή-
 „ ντι οὐδὲ ἀμελεῖται ὑπὸ θεῶν τὰ τούτου
 „ πράγματα. *Apot. SOCR. p. 31 C. D.* Paro es
 „ que Ciceron traduit ainsi : *Ne vos quidem*
 „ *iudices , ii , qui me absolvistis , mortem time-*
 „ *ritis. Nec enim cuiquam bono mali quidquam eve-*
 „ *nire potest , nec vivo nec mortuo ; nec unquam*
 „ *ejus à Diis immortalibus negligentur.* *Tusc.*
 „ *Q. æst. L. I. c. lxj.*

» sera plus propre à vous & à moy. Les
 » gens de bien ny vivans ny morts,
 » n'ont aucunement à se craindre des
 » Dieux. » Voylà pas un plaidoyé, pue-
 rile, d'une hauteur unimaginable, & em-
 ployé en quelle necessité ? Vrayement ce
 fut raison, qu'il le preferast à celuy, que
 ce grand Orateur Lyfias avoit mis par escrit
 pour luy : excellemment façonné au style
 judiciaire : mais indigne d'un si noble cri-
 minel. Eust-on ouï de la bouche de Socra-
 tes une voix suppliante ? Cette superbe
 vertu, eust-elle calé au plus fort de sa mon-
 tre ? Et sa riche & puissante nature eust-
 elle commis à l'art sa défense : & en son
 plus haut essay, renoncé à verité & naï-
 veté, ornemens de son parler, pour se
 parer du fard, des figures, & science
 d'une Oraison apprinse ? Il feit très-sage-
 ment, & selon luy, de ne corrompre une
 teneur de vie incorruptible, & une si
 sainte image de l'humaine forme, pour
 allonger d'un an sa decrepitude : & trahir
 l'immortelle memoire de ceste fin glo-
 rieuse. Il devoit sa vie, non pas à soy,
 mais à l'exemple du monde. Seroit-ce pas
 dommage public, qu'il l'eust achevée

d'un
 si n
 sa m
 fide
 fit.
 que
 reco
 en te
 esté
 sonn
 tout
 perso
 perso
 qu'en
 haine
 eux-m
 parmy
 choisi
 dits de
 & qu'i
 dessus
 fait à

(21)
 té de Pl
 ne, e. ii
 (22)
 Ibid.

d'une oisive & obscure façon ? Certes une si nonchallante & molle considération de sa mort , meritoit que la posterité la considérast d'autant plus pour luy : ce qu'elle fit. Et il n'y a rien en la Justice si juste , que ce que la Fortune ordonna pour sa recommandation. Car les Atheniens eurent en telle abomination ceux qui en avoient esté cause , qu'on les fuyoit comme personnes excommuniées : On tenoit pollé tout ce , à quoy ils avoient touché : (21) personne à l'estuve ne lavoit avec eux , personne ne les saluoit ni accointoit : si qu'enfin ne pouvant plus porter cette haine publique , (22) ils se pendirent eux-mêmes. Si quelqu'un estime que , parmy tant d'autres exemples que j'avois à choisir pour le service de mon propos , és dits de Socrates , j'aye mal trié certuy-cy : & qu'il juge , ce discours estre eslevé au-dessus des opinions communes , je l'ay fait à escient ; car je juge autrement : Et

(21) Tout ceci est copié fidelement d'un Traité de Plutarque , intitulé : *De l'envie & de la haine* , c. iij. de la Traduction d'Amyot.

(22) *Ἔως ἀπὸ λῆξαντο μὴ φέροντες τὸ μῖσος.*
Ibid.

tiens que c'est un discours, en rang, & en naïveté bien plus arriere, & plus bas, que les opinions communes. Il represente en une hardiesse inartificielle & securité enfantine la pure & premiere impression & ignorance de nature. Car il est croyable, que nous avons naturellement crainte de la douleur; mais non de la mort, à cause d'elle.

C'est une partie de nostre Estre, non moins essentielle que le vivre. A quoy faire, nous en auroit Nature engendré la haine & l'horreur, veu qu'elle luy tient rang de très-grande utilité, pour nourrir la succession & vicissitude de ses ouvrages? Et qu'en cette Republique universelle, elle sert plus de naissance & d'augmentation, que de perte ou ruyne?

(g) — *Sic rerum summa novatur :*

Lucret. L. II. vs. 74.

(25) *Mille animas una necata dedit.*

(g) Ainsi toutes choses se renouvellent.

(23) Je ne sçai d'où Montagne a tiré ces paroles, ni par conséquent quel est leur vrai sens dans l'Original. Quant au sens qui convient à l'usage que Montagne en fait ici, il nous le donne lui-même immédiatement après les avoir citées.
—— Enfin, j'ai appris de M. Barbeyrac, que

La deffillance d'une vie , est le passage de mille autres vies. Nature a empreint aux bestes , le soing d'elles & de leur conservation. Elles vont jusques-là , de craindre leur empirement : de se heurter & blesser : que nous les enchevestrions & battions , accidents subjects à leur sens & experience : Mais que nous les tuions , elles ne le peuvent craindre , ny n'ont la faculté d'imaginer & conclurre la mort. Si dit-on encore qu'on les void , non seulement la souffrir gayement : (la plus part des chevaux hennissent en mourant, les cygnes la chantent :) Mais de plus , la rechercher à leur besoing ; comme portent plusieurs exemples des elephants.

Outre ce , la façon d'argumenter , de laquelle se sert ici Socrates , est-elle pas admirable esgallement en simplicité & en vehemence ? Vrayement il est bien plus aysé de parler comme Aristote , & vivre comme Cesar, qu'il n'est aysé de parler & vivre comme Socrates. Là , loge l'extreme

ces paroles se trouvent dans Ovide, DE FASTIS; L. I. S. 340. où ce Poëte parle des abeilles qui naissent , à ce qu'il croit , de la carcasse d'un bœuf mort , qu'on a laissé pourrir.

degré de perfection & de difficulté : l'art n'y peut joindre. Or nos facultez ne sont pas ainsi dressées. Nous ne les essayons, ny ne les cognoissons : nous nous investissons de celles d'autrui, & laissons choir les nostres. Comme quelqu'un pourroit dire de moy : que j'ay seulement fait icy un amas de fleurs estrangeres, n'ayant founy du mien, que le filet à les lier.

Certes j'ay donné à l'opinion publique, que ces parements empruntez m'accompaignent : mais je n'entends pas qu'ils me couvrent, & qu'ils me cachent : c'est le rebours de mon dessein, qui ne veut faire montre que du mien & de ce qui est mien par nature : Et si je m'en fusse creu, à tout hazard, j'eusse parlé tout fin seul. Je m'en charge de plus fort, tous les jours, outre ma proposition & ma forme premiere, sur la fantasie du siecle : & par oisiveté. S'il me messied à moy, comme je le croy, n'importe : il peut estre utile à quelque autre. Tel allegue Platon & Homere, qui ne les vid onques : & moy, ay prins des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine & sans suffisance,

ayant mille volumes de Livres , autour de moy , en ce lieu où j'escriis , j'emprunteray presentement s'il me plaist , d'une douzaine de tels ravaudeurs , gens que je ne feuillette gueres , de quoy esmailler le Traicté de la *Physionnomie*. Il ne faut que l'Epitre liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allegations : & nous allons quester par là une friande gloire , à pipper le sot monde. Ces pastissages de lieux communs , de quoy tant de gens mesnagent leur estude , ne servent guere qu'à subjects communs : & servent à nous montrer , non à nous conduire : Ridicule fruit de la Science , * que Socrates exagite si plaisamment contre Euthydemus. J'ay veu faire des Livres de choses , ny jamais estudiées ny entendues : L'Autheur commettant à divers de ses amis sçavants , la recherche de cette-cy , & de cette autre matiere , à le bastir : se contentant pour sa part , d'en avoir projeté le dessein , & lié par son industrie , ce fagot de provisions incognues : au moins est sien l'encre , & le papier. Cela , c'est acheter , ou em-

* *Que Socrate critique.*

prunter un Livre, non pas le faire. C'est apprendre aux hommes, non qu'on sçait faire un Livre, mais, ce dequoy ils pouvoient estre en doubte, qu'on ne le sçait pas faire. Un President se vantoit où j'estois, d'avoir amoncelé deux cens tant de lieux estrangers, en un sien Arrest presidental : En le preschant, il effaçoit la gloire qu'on luy en donnoit. Pusillanime & absurde vanterie à mon gré, pour un tel subject & telle personne. Je fais le contraire : & parmy tant d'emprunts, suis bien ayse d'en pouvoir desrober quelqu'un : le desguisant & disformant à nouveau service. Au hasard, que je laisse dire, que c'est par faute d'avoir entendu son naturel usage, je luy donne quelque particuliere adresse de ma main, à ce qu'il en soit d'autant moins purement estranger. Ceux-cy mettent leurs larrecins en parade & en compte. Aussi ont-ils plus de credit aux Loix que moy. Nous autres Naturalistes, estimons qu'il y aye grande & incomparable preference, de l'honneur de l'invention, à l'honneur de l'allegation.

Si j'eusse voulu parler par Science, j'eusse parlé plustost. J'eusse escrit du

temps plus voisin de mes études, que j'avois plus d'esprit & de memoire: Et me fusse plus fié à la vigueur de cet aage-là, qu'à cettuy-cy, si j'eusse voulu faire mestier d'escrire. Et quoy, si cette faveur gratieuse, que la fortune m'a n'aguere offerte par l'entremise de cet ouvrage, m'eust peu rencontrer en telle saison au lieu de celle-cy; où elle est esgallement desirable à posseder, & preste à perdre? Deux de mes cognoissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon advis d'avoir refusé de se mettre au jour, à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses deffauts, comme la verneur, & pires: Et autant est la vieillesse * incommode à cette nature de besongne, qu'à toute autre. Quiconque met sa decrepitude sous la presse, faict folie, s'il espere en espreindre des humeurs, qui ne sentent le disgratié, le resveur & l'assoupy. Nostre esprit se constipe & s'espeffit en vieillissant. Je dis pompeusement & opulemment l'ignorance, & dis la Science maigrement &

* *Inhabile.*

piteusement, Accessoirement cette-cy, & accidentalement: celle-là expressement, & principalement. Et ne traite à point nommé de rien, que du rien: ny d'aucune Science, que de celle de l'inscience. J'ay choisi le temps où ma vie, que j'ay à peindre, je l'ay toute devant moy; ce qui en reste, tient plus de la mort. Et de ma mort seulement, si je la rencontrois babillarde, comme font d'autres, donnerois-je encore volontiers advis au peuple en deslogeant.

Socrates a esté un exemplaire parfait en toutes grandes qualitez. J'ay despit, qu'il eust rencontré un corps si disgratié, comme ils disent, & si disconvenable à la beauté de son ame: Luy si amoureux & si affolé de la beauté. Nature luy fit injustice. Il n'est rien plus vraisemblable, que la conformité & relation du Corps à l'Esprit. (h) *Ipsi animi, magni refert, quali in corpore locati sint: multa enim è corpore existunt, qua acuant mentem: mul-*

(h) Il importe beaucoup dans quel corps l'Ame soit logée: car bien des qualités corporelles servent à aiguïser l'esprit; & bien d'autres à l'émousser, *Cic. Tus. Quæst. L. I. c. xxxij.*

ta, qua obtundant. Cettuy-cy parle d'une laideur desaturée, & difformité de membres : mais nous appellons laideur aussi, une mesavenance au premier regard, qui loge principalement au visage : & nous desgoute par le teint, une tache, une rude contenance, par quelque cause souvent inexplicable, en des membres pourtant bien ordonnez & entiers. La laideur, qui revestoit une ame très-belle en *La Boétie*, estoit de ce predicament. Cette laideur superficielle, qui est toutesfois la plus imperieuse, est de moindre prejudice à l'estat de l'esprit : & a peu de certitude en l'opinion des hommes. L'autre, qui d'un plus propre nom, s'appelle difformité plus substantielle, porte plus volontiers coup jusques au dedans. Non pas tout foulier de cuir bien lissé, mais tout foulier bien formé, montre l'interieure forme du pied : comme Socrates disoit (24) de (25) sa laideur, qu'elle en accusoit juste-

(24) *Cicer. Tusc. Quæst. L. IV. c. xxxvij. & De Fato, cap. v.*

(25) Selon l'Edition d'Abel l'Angelier in 4to en 1588. On a mis dans les suivantes, *de la fienne*, paroles moins distinctes, & dont le rapport ne se présente pas aisément à l'esprit.

86 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
ment autant en son ame , s'il ne l'eust cor-
rigée par institution. Mais en le disant , je
tiens qu'il se mocquoit suivant son u'sage :
& jamais ame si excellente ne se fit elle-
mesme.

Je ne puis dire assez souvent , combien
j'estime la beauté , qualité puissante & ad-
vantageuse. (26) Il l'appelloit , *une courte*
tyrannie : Et Platon , *le privilege de na-*
ture. Nous n'en avons point qui la sur-
passe en credit. Elle tient le premier rang
au commerce des hommes : elle se pre-
sente au devant : seduit & preoccupe nos-
tre jugement , avec grande autorité &
merveilleuse impression. Phryné perdoit sa
cause , entre les mains d'un excellent Ad-
vocat , (27) si , ouvrant sa robe , elle
n'eust corrompu ses Juges , par l'eclat

(26) *Socrate.*

(27) Sextus Empiricus advers. Mathematicos ,
L. II. p. 65. *Phryne — cum eam defendente*
Hyperide esset condemnanda , fractâ tunicâ &
nudo pectore ad pedes Judicum provoluta , plus
potuit propter formam ad persuadendum Judici-
bus , quam patroni vis dicendi. Quintilien qui
rapporte la même chose , donne aussi à Phryné
l'invention de l'expédient qui lui gagna la faveur
de ses Juges. *Instit. Orat.* L. II. c. xv. *Athenée*
en fait honneur à Hyperide , L. XIII. p. 590.

de sa beauté. Et je trouve que Cyrus , Alexandre , Cesar, ces trois Maîtres du monde, ne l'ont pas oubliée à faire leurs grands affaires : Non a pas le premier Scipion. Un mesme mot embrasse en Grec (28) le bel & le bon. Et le S. Esprit appelle souvent bons, ceux qu'il veut dire beaux. Je maintiendroy volontiers le rang des biens , selon que portoit la chanson , (29) que Platon dit avoir esté triviale , prinse de quelque ancien Poëte : *La santé, la beauté, la richesse*. Aristote dit, (30) appartenir aux beaux, le droict de commander : & quand il en est , de qui la beauté approche celle des images des

(28) Καλὸς καὶ ἀγαθὸς , d'où nous est venu *bel & bon* qui est encore de mise en François , & qui pourroit bien nous échapper , parce qu'il n'est que du style familier.

(29) Οἰομαι γάρ σε ἀκηκοέναι ἐν τοῖς συμποσίοις ἀδάντων ἀνδράπων τοῦτο τὸ σχολίον. ἐν ᾧ καλαριθμῶνται ἄδουλις, ὅτι ὑγιαίνειν μὲν ἀριστόν ἐστι το δὲ δεύτερον, καλὸν γινέσθαι· τρίτον δὲ ὥς φησιν ὁ ποιητὴς τοῦ σχολίου, τὸ πλουτεῖν ἀδόλως. GORGIAS Plat. p. 309. A.

(30) C'est ainsi que Montagne a exprimé le sens des paroles que voici : Ἐπεὶ τοῦτο γε φανερόν, ὡς εἰ τοσούτον γέγονε διάφοροι τὸ σάμα μόνον, ὅσον αἱ τῶν Θεῶν εἰκόνες, τοὺς ὑπολειπομένους πάντες φαῖν ἂν ἀξίους εἶναι ταύταις δουλεύειν. Politic. L.I. c. iij. in fine.

Dieux , que la veneration leur est pareillement due. A celuy qui luy demandoit, (31) pourquoy plus long temps & plus souvent, on hantoit les beaux : *Cette demande*, fait-il, *n'appartient à estre faicte, que par un aveugle*. La plus part & les plus grands Philosophes , payerent leur escho- lage , & acquirent la sagesse , par l'entremise & faveur de leur beauté. Non-seulement aux hommes qui me servent , mais aux bestes aussi, je la considere à deux doigts près de la bonté.

Si me semble-il , que ce traict & façon de visage , & ces lineaments , par lesquels on argumente aucunes complexions internes , & nos fortunes à venir , est chose qui ne loge pas bien directement & simplement , sous le chapitre de beauté & de laideur : Non plus , que toute bonne odeur , & serenité d'air , n'en promet pas la santé : ny toute espaisseur & puanteur , l'infection , en temps peüilient. Ceux qui accusent les Dames , de contredire leur

(31) Diog. Laërce, dans la vie d'Aristote, L. V. Sec. xx. *Πρὸς τὸν πυθόμενον δια τι τοῖς καλοῖς πολὺν χρόνον ὁμιλοῦμιν; Τυφλοῦ, ἔφη, τὸ ἐρώτημα.*

beauté par leurs mœurs , ne rencontrent pas tousjours. Car en une face qui ne sera pas trop bien composée , il peut loger quelque air de probité & de fiance : Comme au rebours , j'ay leu par fois entre deux beaux yeux , des menasses d'une nature maligne & dangereuse. Il y a des physionomies favorables : & en une presse d'ennemis victorieux , vous choisirez incontinent parmy les hommes incogneus , l'un plustost que l'autre , à qui vous rendre & fier vostre vie : & non proprement par la considération de la beauté.

C'est une foible garantie que la mine , toutes fois elle a quelque considération. Et (32) si j'avois à les fouetter , ce seroit plus rudement , les meschants qui dementent & trahissent les promesses que nature leur avoit plantées au front. Je punirois plus aigrement la malice , en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ait aucuns visages heureux , d'autres mal-encontreux : Et crois , qu'il y a quel-

(32) *Si j'étois chargé de punir les hommes , je châtierois plus rudement les méchants qui démentent , &c.*

que art, à distinguer les visages debonnaires des niais, les severes des rudes, les malicieux des chagrins, les desdaigneux des melancholiques, & telles autres qualitez voisines. Il y a des beautez, non fieres seulement, mais aigres, il y en a d'autres douces & encore au-delà, fades. D'en prognostiquer les adventures futures, ce sont matieres que je laisse indecises.

J'ay prins, comme j'ay dict ailleurs, bien simplement & cruement, pour mon regard ce precepte ancien : Que nous ne scaurions faillir à suyvre nature : Que le souverain precepte, c'est de se conformer à elle. Je n'ay pas corrigé, comme Socrates, par la force de la Raison, mes complexions naturelles : & n'ay aucunement troublé par art, mon inclination. Je me laisse aller, comme je suis venu. Je ne combats rien. Mes deux maistresses pieces vivent de leur grace en paix & bon accord : mais le lait de ma nourrice a esté, Dieu mercy, mediocrement sain & temperé. Diray-je cecy en passant : que je voy tenir en plus de prix qu'elle ne vaut, qui est seule quasi en usage entre nous,

certaine image de preud'homie scholastique, * serve de preceptes, contraincte sous l'esperance & la crainte ? Je l'aime telle que Loix & Religions, non facent, mais parfa-cent, & autorisent : qui se sente de quoy se soustenir sans ayde : née en nous de ses propres racines ; par la semence de la Rai-son universelle, empreinte en tout homme non desnature. Cette Raison, qui redresse Socrates de son vicieux ply, le rend obeis-sant aux hommes & aux Dieux, qui com-mandent en sa ville : courageux en la mort, non parce que son ame est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse ins-truction à toute police, & bien plus dom-mageable qu'ingenieuse & subtile, qui per-suade aux peuples la religieuse creance suf-fire seule, & sans les mœurs, à contenter la divine justice. L'usage nous faict voir une distinction enorme entre la devotion & la conscience. J'ay une apparence favo-rable, & en forme & en interpretation.

(i) *Quid dixi habere me ? Imò habui, Chreme.*

Terent. Heautont. Act. I. Sc. j. vs. 43.

* *Esclave des préceptes.*

(i) Que dis-je là, j'ai ? Je devois dire, j'a-vois.

(k) *Heu tantum attriti corporis ossa vides*)

& qui faict une contraire montre à celle de Socrates.

Il m'est souvent advenu , que sur le simple credit de ma presence , & de mon air, des personnes qui n'avoient aucune cognoissance de moy , s'y font grandement fiées, soit pour leurs propres affaires , soit pour les miennes. Et en ay tiré és pays estrangers des faveurs singulieres & rares. Mais ces deux experiences , valent à l'aventure , que je les recite particulièrement. Un quidam delibera de surprendre ma maison & moy. Son art fust d'arriver seul à ma porte , & d'en presser un peu instamment l'entrée. Je le cognoissois de nom , & avois occasion de me fier de luy, comme de mon voisin , & aucunement mon allié. Je lui fis ouvrir comme je fais à chacun. Le voicy tout effroyé , son cheval hors d'haleine , fort harassé. Il m'entretint de cette fable : Qu'il venoit d'estre rencontré à une demie lieue de là , par un sien en-

(k) Car hélas ! vous ne voyez plus en moi qu'un corps tout sec & décharné. *Je ne sai d'où Montagne avoit tiré le second vers Latin.*

nemy , lequel je cognoissois aussi , & avois ouy parler de leur querelle : que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons : & qu'ayant esté surpris en desarroy & plus foible en nombre , il s'estoit jetté à ma porte à sauveté. Qu'il estoit en grand' peine de ses gens , lesquels il disoit tenir pour morts ou prins. J'essayay tout naïvement de le conforter , asséurer & refreschir. Tantoist après , voilà quatre ou cinq de ses Soldats , qui se presentent en mesme contenance , & effroy , pour entrer : & puis d'autres , & d'autres encore après , bien equippez , & bien armez : jusques à vingt-cinq ou trente , feignants avoir leur ennemy aux talons. Ce mystere commençoit à taster mon soupçon. Je n'ignorois pas en quel siecle je vivois , combien ma maison pouvoit estre enviée , & avois plusieurs exemples d'autres de ma cognoissance , à qui il estoit mesadvenu de mesme. Tant y a , que trouvant qu'il n'y avoit point d'acquiesce d'avoir commencé à faire plaisir , si je n'achevois , & ne pouvant me deffaire sans rompre ; je me laissay aller au party le plus naturel & le plus simple ; comme

je fais tousjours : commandant qu'ils entraissent. Aussi à la verité , je suis peu desfiant & soupçonneux de ma nature. Je penche volontiers vers l'excuse , & l'interpretation plus douce. Je prends les hommes selon le commun ordre , & ne croy pas ces inclinations perverses & desnaturées , si je n'y suis forcé par grand tesmoignage ; non plus que les monstres & miracles. Et suis homme en outre , qui me commets volontiers à la fortune , & me laisse aller à corps perdu , entre ses bras : Desquoy jusques à cette heure j'ay eu plus d'occasion de me loïer , que de me plaindre : Et l'ay trouvée & plus avisée & plus amie de mes affaires , que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquels on peut justement nommer la conduite difficile ; ou , qui voudra , prudente. De celles-là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons , ce me semble , en ce que nous ne nous fions pas assez au Ciel de nous. Et pretendons plus de nostre conduite , qu'il ne nous appartient ; pourtant fourvoyent si souvent nos desseins. Il est envieux de l'estendue , que

nous attribuons aux droicts de l'humaine prudence , au préjudice des siens. Et nous les racourcir d'autant plus , que nous les amplifions. Ceux-cy se tindrent à cheval, en ma cour : le chef avec moy dans ma sale , qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprise : & n'y restoit sur ce poinct , que l'exécution. Souvent depuis il a dict (car il ne craignoit pas de faire ce conte) que mon visage , & ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonte à cheval , ses gens ayant continuellement les yeux sur luy , pour voir quel signe il leur donneroit : bien estonnez de le voir sortir & abandonner son avantage. Une autre fois , me fiant à je ne sçay quelle trefve , qui venoit d'estre publiée en nos armées , je m'acheminay à un voyage , par Pays estangement chatouilleux. Je ne fus pas si tost esventé , que voyla trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : L'une me joignit à la troisieme journée : où je fus chargé par quinze ou vingt Gentils-hommes mas-

je fais tousjours : commandant qu'ils entraissent. Aussi à la verité , je suis peu desfiant & soupçonneux de ma nature. Je penche volontiers vers l'excuse , & l'interpretation plus douce. Je prends les hommes selon le commun ordre , & ne croy pas ces inclinations perverses & desnaturées , si je n'y suis forcé par grand tesmoignage ; non plus que les monstres & miracles. Et suis homme en outre , qui me commets volontiers à la fortune , & me laisse aller à corps perdu , entre ses bras : Desquoy jusques à cette heure j'ay eu plus d'occasion de me louer , que de me plaindre : Et l'ay trouvée & plus avisée & plus amie de mes affaires , que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquels on peut justement nommer la conduite difficile ; ou , qui voudra , prudente. De celles-là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons , ce me semble , en ce que nous ne nous fions pas assez au Ciel de nous. Et pretendons plus de nostre conduite , qu'il ne nous appartient ; pourtant fourvoyent si souvent nos desseins. Il est envieux de l'estendue , que

nous attribuons aux droicts de l'humaine prudence , au préjudice des siens. Et nous les racourcit d'autant plus , que nous les amplifions. Ceux-cy se tindrent à cheval, en ma cour : le chef avec moy dans ma sale , qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprise : & n'y restoit sur ce point , que l'exécution. Souvent depuis il a dict (car il ne craignoit pas de faire ce conte) que mon visage , & ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonte à cheval , ses gens ayant continuellement les yeux sur luy , pour voir quel signe il leur donneroit : bien estonnez de le voir sortir & abandonner son avantage. Une autre fois , me fiant à je ne sçay quelle trefve , qui venoit d'estre publiée en nos armées , je m'acheminay à un voyage , par Pays estangement chatouilleux. Je ne fus pas si tost esventé , que voyla trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : L'une me joignit à la troisième journée : où je fus chargé par quinze ou vingt Gentils-hommes mas-

quez , suivis d'une ondée d'argoulets. Me voilà pris & rendu , retiré dans l'espais d'une forest voisine , desmonté , devalizé , mes coffres fouillez , ma boite prise , chevaux & esquipage dispersés à nouveaux maistres. Nous fusmes long temps à contester dans ce halier sur le faict de ma rançon ; qu'ils me tailloient si haute , qu'il me paroïssoit bien que je ne leur estois guere cogneu. Ils entrèrent en grande contestation de ma ma vie. De vray , il y avoit plusieurs circonstances , qui me menassoient du danger où j'en estois.

(1) *Tunc animis opus , Ænea , tunc pectore firmo.*

Je me maintins tousjours sur le tiltre de ma trefve , à leur quitter seulement le gain qu'ils avoient faict de ma despouille , qui n'estoit pas à mespriser , sans promesse d'autre rançon. Après deux ou trois heures , que nous eusmes esté là , & qu'ils m'eurent faict monter sur un cheval , qui n'avoit garde de leur eschap-

(1) C'est alors qu'il fallut montrer de la résolution & une veritable intrépidité. VIRG. *Æneid.* L. VI. *vs.* 261.

per ,

per, & commis ma conduite particuliere à quinze ou vingt harquebusiers, & dispersé mes gens à d'autres, ayant ordonné qu'on nous menast prisonniers, diverses routes, & moy desja acheminé à deux ou trois harquebusades de là,

(m) *Jam prece Pollucis, jam Castoris implorata:*

voicy une soudaine & très-inopinée mutation qui leur print. Je vis revenir à moy le chef, avec parolles plus douces : se mettant en peine de rechercher en la troupe mes hardes escartées, & me les faisant rendre, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, jusques à ma boîte. Le meilleur present qu'ils me firent, ce fust enfin ma liberté : le reste ne me touchoit guere en ce temps-là. La vraye cause d'un changement si nouveau, & de ce ravissement, sans aucune impulsion apparente, & d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprise pourpensée &

(m) *Après avoir imploré le secours de Castor & Pollux, pour parler avec Catulle, Carm. LXVI. vs. 65, ou comme Montagne l'auroit pu dire en sa Langue, après m'être voué à tous les Saints du Paradis.*

deliberée , & devenue juste par l'usage (car d'arrivée je leur confessay ouvertement le party duquel j'estois , & le chemin que je tenois) certes je ne scay pas bien encores quelle elle est. Le plus apparent qui se demasqua , & me fit cognoistre son nom , me reedit lors plusieurs fois , que je devoiy cette delivrance à mon visage , liberté , & fermeté de mes parolles , qui me rendoient indigne d'une telle mesadventure , & me demanda assurance d'une pareille. Il est possible , que la bonté divine se voulut servir de ce vain instrument pour ma conservation. Elle me deffendit encore l'endemain d'autres pires embusches , desquelles ceux-cy mesme m'avoient adverty. Le dernier est encore en pieds , pour en faire le conte : le premier fust tué il n'y a pas long-temps.

Si mon visage ne respondoit pour moy , si on ne lisoit en mes yeux , & en ma voix , la simplicité de mon intention , je n'eusse pas duré sans querelle , & sans offence , si long-temps : avec cette indiscrete liberté , de dire à tort & à droict , ce qui me vient en fantasie , & juger temérairement des choses. Cette

façon peut paroître avec raison incivile , & mal accommodée à nostre usage : mais outrageuse & malicieuse , je n'ay veu personne qui l'en ait jugée ; ny qui se soit piqué de ma liberté , s'il l'a receue de ma bouche. Les parolles redites ont comme autre son , autre sens. Aussi ne hay-je personne. Et suis si lasche à offenser , que pour le service de la Raison mesme , je ne le puis faire. Et lorsque l'occasion m'a convié aux condamnations criminelles , j'ay plustost manqué à la Justice. (n) *Ut magis peccari nolim , quàm satis animi ad vindicanda peccata habeam.* On reprochoit , dit-on , à Aristote , d'avoir esté trop miséricordieux envers un meschant homme : (33) *J'ay esté de vray , dit-il , miséricordieux envers l'homme , non envers la meschanceté.* Les jugemens ordinaires s'exasperent à la punition , par l'horreur

(n) Car je suis plus fâché de la faute commise , que je n'ai de courage pour en faire le châtiment. *Tit. Liv. L. XXIX. c. xxij.* Cet Historien dit que tel est le naturel de certaines gens , *Naturâ infitum quibusdam esse , ut magis peccati nolint , &c.*

(33) Οὐ τὸν τρόπον , εἶπεν , ἀλλὰ τὸν ἄνθρωπον ἡλέησα. *Diog. Laërce* , dans la vie d'Aristote , L. V. Segm. xvij.

du meffaiët. Cela meſme refroidit le mien, L'horreur du premier meurtre m'en faiët craindre un ſecond. Et la laideur de la premiere cruauté m'en faiët abhorrer toute imitation. A moy, qui ne ſuis qu'eſcuyer de trefles, peut toucher, ce qu'on diſoit de Charillus Roy de Sparte: (34) *Il ne ſçauroit eſtre bon, puis qu'il n'eſt pas mauvais aux meſchants*: Ou bien ainſi: car Plutarque le preſente en ces deux fortes, comme mille autres choſes diverſement & contrairement: (35) *Il faut bien qu'il ſoit bon, puisqu'il l'eſt aux meſchants meſmes*. De meſme qu'aux actions legitimes, je me faſche de m'y employer, quand c'eſt envers ceux qui s'en deſplaiſent: auſſi, à dire verité, aux illegitimes, je ne fais pas aſſez de conſcience, de m'y employer, quand c'eſt envers ceux qui y conſentent.

(34) *Ἡὼς οὐτὸς χρηστὸς, ὃς οὐδὲ τοῖς πονηροῖς πικρὸς ἐστὶ*, Plutarque, *de la difference entre le Flatteur & l'Ami*, ch. x. de la verſion d'Amyot. Et dans ſon *Traité de l'envie & de la haine*, c. iij.

(35) *Πῶς δ' ἂν οὐκ εἴη Χαρίλλος ἀνὴρ ἀγαθὸς, ὃς οὐδὲ τοῖς πονηροῖς χαλεπὸς ἐστὶ*, *Vie de Licurgue*, c. iv. de la Traduction d'Amyot.

CHAPITRE XIII.

De l'Experience.

IL n'est desir plus naturel que le desir de cognoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la Raison nous faut, nous y employons l'experience,

(a) (*Per varios usus artem experientia fecit
Exemplo monstrante viam*).

qui est un moyen, de beaucoup plus foible & plus vil. Mais la verité est chose si grande, que nous ne devons desdaigner aucune entremise qui nous y conduise. La Raison a tant de formes, que nous ne sçavons à laquelle nous prendre. L'experience n'en a pas moins. La consequence que nous voulons tirer de la conference des evenemens, est mal feure, d'autant qu'ils sont tousjours dissembla-

(a) C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art : l'exemple d'autrui nous y servant de guide. *Manil. L. I. vsf. 61.*

bles. Il n'est aucune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité & variété. Et les Grecs, & les Latins, & nous, pour le plus exprès exemple de similitude, nous servons de celui des œufs. Toutesfois il s'est trouvé des hommes, & notamment (1) en Delphes, qui recognoissoient des marques de différence entre les œufs, si qu'ils n'en prenoient jamais l'un pour l'autre. Et y ayant plusieurs poules, sçavoient juger de laquelle estoit l'œuf. La dissimilitude s'ingere d'elle-mesme en nos ouvrages; nul art peut arriver à la similitude. Ny Perrozet ny autre, ne peut si soigneusement polir & blanchir l'envers de ses cartes, qu'aucuns joueurs ne les distinguent, à les voir seulement couler par les mains d'un autre. La ressemblance ne

(1) Cicéron, d'où Montagne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Delos plusieurs personnes qui nourrissant bon nombre de poules pour le profit, avoient accoustumé de dire, à voir un œuf, laquelle de ces poules l'avoit pondu. *Hoc accepimus, Deli fuisse complures — qui gallinas alere permultas quasi causâ solerent. Hi cum ovum inspexerant, quæ id gallina peperisset, dicere solebant.* Acad. Quæst. L. IV. c. xvij.

faict pas tant , un , comme la difference faict , autre. Nature s'est obligée à ne rien faire autre , qui ne fust dissemblable.

Pourtant , l'opinion de celuy-là ne me plaist guere , qui pensoit par la multitude des Loix , brider l'autorité des Juges , en leur taillant leurs morceaux. Il ne sentoit point , qu'il y a autant de liberté & d'estendue à l'interpretation des Loix , qu'à leur façon. Et ceux-là se moquent , qui pensent appetisser nos debats , & les arrester . en nous r'appellant à l'expresse parole de la Bible : d'autant que nostre Esprit ne trouve pas le champ moins spacieux , à contreroller le sens d'autrui , qu'à représenter le sien : Et comme s'il y avoit moins d'animosité & d'aspreté à gloser qu'à inventer. Nous voyons , combien (2) il se trompoit. Car nous avons en France , plus de Loix que tout le reste du monde ensemble ; & plus qu'il n'en faudroit à reigler tous les mondes d'Epi-

(2) *Celui qui pensoit brider l'autorité des Juges par la multiplicité des Loix , se trompoit.*

curus : (b) *Ut olim flagitiis , sic nunc legibus laboramus* : & si avons tant laissé à opiner & decider à nos Juges , qu'il ne fust jamais liberté si puissante & si licentieuse. Qu'ont gagné nos Législateurs à choisir cent mille especes & faits particuliers , & y attacher cent mille Loix ? Ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples. Adjoutez-y-en cent fois autant, il n'adviendra pas pourtant, que des événements à venir, il s'en trouve aucun , qui , en tout ce grand nombre de milliers d'évenements choisis & enregistrez , en rencontre un , auquel il se puisse joindre & apparier si exactement , qu'il n'y reste quelque circonstance & diversité, qui requiere diverse considération de jugement. Il y a peu de relation de nos actions qui sont en perpetuelle mutation , avec les Loix fixes & immobiles. Les plus desirables , ce sont les plus rares , plus simples , & gene-

(b) A present nous sommes plus tourmentés par les loix que nous ne l'avions été autrefois par les vices. *Tacit. Annal. L. III. c. xxv.*

rales. Et encore crois-je , qu'il vaudroit mieux n'en avoir point du tout , que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousjours plus heureuses , que ne sont celles que nous nous donnons. Tesmoing la peinture de l'aage doré des Poëtes : & l'estat où nous voyons vivre les Nations , qui n'en ont point d'autres. En voylà , * qui pour tous Juges , employent en leurs causes , le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes : Et ces autres, eslisent le jour du marché, quelqu'un d'entr'eux , qui sur le champ decide tous leurs procès. Quel danger y auroit-il, que les plus sages vuidassent ainsi les nostres , selon les occurrences , & à l'œil : sans obligation d'exemple , & de consequence ? A chasque pied son soulier. Le Roy Ferdinand , envoyant des colonies aux Indes , pourveut sagement qu'on n'y menast aucuns escho-liers de la Jurisprudence : de crainte , que

* Montagne veut parler , selon toutes les apparences , de la *République de Saint Marin*, petite République, enclavée dans les Etats du Pape, qui n'a de pays qu'une Montagne , & qui choisit toujours pour Juge un Etranger.

les procez ne peuplassent en ce nouveau Monde, comme estant science de sa nature, generatrice d'altercation & division : jugeant avec Platon (3) que *c'est une mauvaise provision de pays, que Jurisconsultes, & Medecins.*

Pourquoi est-ce, que nostre langage commun, si aisé à tout autre usage, devient obscur & non intelligible, en contract & testament : Et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die & escrive, ne trouve en cela aucune maniere de se declarer, qui ne tombe en doute & contradiction ? Si ce n'est que les Princes de cet Art s'appliquants, d'une peculiere attention, à tirer des mots sollemnels, & former des clauses artistes, ont tant poisé chasque syllabe, espluché si primement chasque espece de cousture, que les voila enfraquez & embrouillez en l'infinité des figures, & si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tomber sans aucun reiglement & prescription, ny aucune certaine intelligence. (c) *Confusum*

(3) *De Republ. L. III. p. 621. E.*

(c) Tout ce qu'on met en poudre devient confus. *Senec. Epist. lxxix.*

est quidquid usque in pulverem sectum est.

Qui a veu des enfans, essayants de ranger à certain nombre une masse d'argent vif, puis ils le pressent, & pestriissent, & s'estudient à le contraindre à leur loy, puis ils irritent la liberté de ce genereux metal : il fuit à leur Art, & se va menuisant & esparpillant, au de là de tout compte. C'est de mesme ; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes : on nous met en train d'estendre & diversifier les difficultez : on les allonge, on les disperse. En semant les questions & les re-
taillant, on fait fructifier & foisonner le monde, en incertitude & en querelle : comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiée & profondément remuée. (d)
Difficultatem facit doctrina. Nous doubtons sur *Upian*, & redoubtons encore sur *Bartolus* & *Baldus*. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions :

(d) C'est la doctrine qui produit les difficultés. — *Quintil. INST. ORAT. L. X. c. iij.* Montagne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans cet Auteur.

non point, s'en parer, & en entester la posterité. Je ne sçay qu'en dire : mais il se sent par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité, & la rompent. Aristote a escrit pour estre entendu ; s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile, & un tiers, que celui qui traite sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, & l'espondons en la destremant. D'un subject nous en faisons mille : & retombons en multipliant & subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Jamais deux hommes ne jugerent pareillement de mesme chose. Et est impossible de voir deux opinions semblables exactement : non seulement en divers hommes, mais en mesme homme, à diverses heures. Ordinairement je trouve à doubter, en ce que le commentaire n'a daigné toucher. Je bronche plus volontiers en pays plat : comme certains chevaux, que je cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les douleurs & l'ignorance, puisqu'il ne se voit aucun Livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'em-

besongne , duquel l'interpretation face
 tarir la difficulté ? Le centiesme Commen-
 taire le renvoye à son suivant , plus es-
 pineux , & plus scabreux que le premier
 ne l'avoit trouvé. Quand est-il convenu
 entre nous , ce Livre en a assez , il n'y a
 meshuy plus que dire ? Cecy se voit mieux
 en la chicane. On donne autorité de
 loy à infinis Docteurs , infinis Arrêts , &
 à autant d'interpretations. Trouvons-nous
 pourtant quelque fin au besoin d'inter-
 preter ? s'y voit-il quelque progres & ad-
 vancement vers la tranquillité ? nous faut-
 il moins d'Advocats & de Juges , que
 lorsque cette masse de droict estoit en-
 core en sa premiere enfance ? Au con-
 traire , nous obscurcissons & ensevelissons
 l'intelligence. Nous ne la descouvrons
 plus qu'à la mercy de tant de clostures &
 de barrieres. Les hommes mesconoif-
 sent la maladie naturelle de leur Esprit.
 Il ne fait que fureter & quester , & va
 sans cesse , tournoyant , bastissant , & s'em-
 pestrant , en sa besongne , comme nos vers
 à foye ; & s'y estouffe. (e) *Mus in pice.*

(e) *C'est une Souris poissée , qui s'englue d'au-
 tant plus qu'elle se donne de mouvement pour se
 dépêtrer.*

Il pense remarquer de loing , je ne sçay quelle apparence de clarté & verité imaginaire : mais pendant qu'il y court , tant de difficultez lui traversent la voye , d'empeschemens & de nouvelles questes , qu'elles l'esgarent & l'enyvrent. Non guere autrement qu'il advint aux chiens d'Esope , lesquels descouvrans quelque apparence de corps mort flotter en mer , & ne le pouvant approcher , entreprirent de boire cette eau , d'asseicher le passage , & s'y estoufferent. A quoy se rencontre , ce [4] qu'un Crates disoit des Escrits de Heraclitus , qu'ils avoient besoing d'un lecteur bon nageur , [5] afin que par la profondeur & poids de sa doctrine , ne l'engloustit & suffoquast. Ce n'est rien que foiblesse particuliere , qui nous faict contenter de ce que d'au-

(4) Selon Diogene Laërce , ce n'étoit pas un Crates , comme parle Montagne , mais Socrate qui disoit des écrits d'Heraclite , qu'ils avoient besoin d'un excellent plongeur , comme il y en avoit dans l'Ile de Delos , &c. Δηλίου γέ τινας δειται κολυμβηλοῦ. Diog. Laërt. L. II. Segm. xxij.

(5) Εἰς τὸ μὴ ἀποπνιγῆναι ἐν αὐτῷ. Suidas in Δηλίου κολυμβηλοῦ.

tres, ou que nous-mesmes avons trouvé en cette chasse de cognoissance : un plus habile ne s'en contentera pas. Il y a tous-jours place pour un suyvant, ouy, & pour nous mesmes, & route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions. Nostre fin est en l'autre monde. C'est signe de racourcissement d'esprit, quand il se contente, ou signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy. Il pretend tousjours, & va outre ses forces. Il a des esclans au-delà de ses effects. S'il ne s'avance & ne se presse, & ne s'accule, & ne se choque & tournevire, il n'est vif qu'à demy. Ses poursuites sont sans terme, & sans forme. Son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguité : Ce que declaroit assez Apollo, parlant tous-jours à nous doublement, obscurément & obliquement : ne nous repaissant pas, mais nous amusant & embesongnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron & sans but. Ses inventions s'eschauffent, se suyvent, & s'entreproduisent l'une l'autre.

* Ainsi voit-on en un ruisseau coulant,

* Ces vers qui sont d'*Etienne de la Bgétie*, se

Sans fin l'une eau après l'autre roulant;
 Et tout de rang , d'un éternel conduit ,
 L'une suit l'autre & l'une l'autre fuit.
 Par cette-cy celle-là est poussée ,
 Et cette-cy , par l'autre est devancée :
 Toujours l'eau va dans l'eau , & toujours
 est-ce
 Mesme ruisseau , & toujours eau diverse.

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations , qu'à interpreter les choses : & plus de Livres sur les Livres , que sur autre subject : nous ne faisons que nous entregloser. Tout fourmille de Commentaires : d'Auteurs , il en est grand' cherté. Le principal & plus fameux sçavoir de nos siecles , est-ce pas sçavoir entendre les Sçavants ? Est-ce pas la fin commune & derniere de tous estudes ? Nos opinions s'entent les unes sur les autres. La premiere sert de tige à la seconde , la seconde à la tierce. Nous eschellons ainsi de degré en degré. Et advient de-là , que le plus haut

trouvent dans une piece adressée à *Marguerite de Carle* , à l'occasion d'une traduction en vers François des plaintes de l'Heroïne *Bradamante* , dans *L'ORLANDO FURIOSO* , Chant XXXII. Traduction que la Boëtie fit à la priere de cette *Marguerite de Carle* , qui fut ensuite sa femme.

monté, a souvent plus d'honneur, que de merite. Car il n'est monté que d'un grain, sur les espaules du penultiesme. Combien souvent, & sottement à l'adventure, ay-je estendu mon Livre à parler de soy ? Sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison : Qu'il me devoit souvenir, de ce que je dy des autres, qui en font de mesme : Que ces œillades si frequentes à leurs Ouvrages, tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour, & les rudoyements mesmes, desdaigneux, de quoi ils le battent, que ce ne sont que mignardises, & affecteries d'une faveur maternelle, suivant Aristote (6), à qui & se priser & se mespriser, naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse : Que je doy avoir en cela plus de liberté que les autres d'autant qu'à poinct nommé, j'escry de moy, & de mes Escrits comme de mes autres actions : que mon theme se renverse en soy : je ne sçay, si chacun la prendra.

J'ay veu en Allemagne, que Luther

(6) Voici le passage qui m'a été indiqué par M. Barbeyrac. *Καὶ ἡ γὰρ ὑπερβολὴ, καὶ ἡ λίαν ἑλλειψις ἀλαζμονίαν. Ethic. Nicom. L. IV. c. xiiij.*

a laissé autant de divisions & d'altercations, sur le doute de ses opinions, & plus, qu'il n'en esmeut sur les Escritures saintes. Nostre contestation est verbale. Je demande que c'est que *nature*, *volupté*, *cercle*, & *substitution*. La question est de paroles, & se paye de mesme. Une pierre c'est *un corps* : mais qui presseroit : & corps, qu'est-ce ? *substance* : & substance, (7) quoy ? ainsi de suite, acculeroit enfin le respondant au bout de son Calepin. On échange un mot pour un autre mot, & souvent plus incogneu. Je sçay mieux que c'est qu'*homme*, que je ne sçay que c'est *animal*, ou *mortel*, ou *raisonnable*. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois : C'est la teste d'Hydra. Socrates demandoit à (8) Menon, que c'estoit

(-) Sans aller plus loin, un Philosophe Anglois, fameux par une pénétration, & une justesse d'esprit incomparable, a fait voir demonstrativement que nous n'avons aucune idée claire & précise de ce que nous appellons *substance*. LOCKE, dans son *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*, L. I. c. iv. §. xviii. L. II. c. xxij. §. 2, &c.

(8) Dans toutes mes Editions de Montagne il y a *Memnon*, au lieu de *Menon*, personnage d'un Dialogue de Platon, intitulé *MENON*, où

que vertu : Il y a , dist Menon , *vertu d'homme & de femme, de magistrat & d'homme privé, d'enfant & de vieillard. Voicy qui va bien*, s'escria Socrates : (9) Nous estions en recherche d'une vertu , tu nous en apportes un exaim. Nous communiquons une question , on nous en redonne une ruchée. Comme nul evenement & nulle forme , ressemble entierement à une autre , aussi ne differe l'un de l'autre entierement. Ingenieux meslange de Nature. Si nos faces n'estoient semblables , on ne scauroit discerner l'homme de la beste : si elles n'estoient dissemblables , on ne scauroit discerner l'homme de l'homme. Toutes choses se tiennent par quelque similitude : Tout exemple cloche ; & la relation qui se tire de l'experiance , est toujours defaillante & imparfaicte : On joint toutesfois les comparaisons par quelque bout. Ainsi servent les Loix ; & s'assortissent ainsi , à chascun de nos affaires , par se trouve précisément ce que Montagne fait dire ici à Menon & à Socrate.

(9) Πολλῇ γέ τινι εὐτυχία ἔρικα κεχρησθαι, ὃ Μένων εἰ μίαν ζητῶν ἀρετὴν σμῆνός τε ἀνύρηκα ἀρετῶν παρὰ σοὶ κειμένων. ΠΛΑΤ. in Menone, p. 409. A. B.

116 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
quelque interpretation destournée , con-
trainte & biaise.

Puisque les Loix [10] ethiques , qui
regardent le devoir particulier de chascun
en soy , sont si difficiles à dresser , com-
me nous voyons qu'elles sont : ce n'est
pas merveille , si celles qui gouvernent
tant de particuliers , le sont davantage.
Considérez la forme de cette Justice qui
nous regit ; c'est un vray tesmoignage de
l'humaine imbecillité : tant il y a de con-
tradiction & d'erreur. Ce que nous trou-
vons faveur & rigueur en la Justice : &
y en trouvons tant , que je ne sçay si
l'entre-deux s'y trouve si souvent : ce sont
parties malades , & membres injustes ,
du corps mesme & essence de la Justice.
Des payfans viennent de m'advertir en
haste , qu'ils ont laissé presentement en
une Forest qui est à moy , un homme
meurtry de cent coups , qui respire en-
cores , & qui leur a demandé de l'eau
par pitié , & du secours pour le soulever.
Disent qu'ils n'ont osé l'approcher , & s'en
sont fuis , de peur que les gents de la

Justice ne les y attrapassent : & comme il se faiſt de ceux qu'on rencontre près d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident, à leur totale ruyne : n'ayants ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse-je dict ? Il est certain, que cet office d'humanité les eust mis en peine.

Combien avons-nous descouvert d'innocens avoir esté punis ; je dis, sans la coulpe des Juges : & combien en y a-il eu, que nous n'avons pas descouvert ? Cecy est advenu de mon temps : Certains sont condamnez à la mort pour un homicide ; l'arrest, si non prononcé du moins conclu & arresté. Sur ce point, les Juges sont advertis par les Officiers d'une Cour subalterne, voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels avoient disertement cet homicide, & apportent à tout ce faiſt une lumiere indubitable. On delibere, si pourtant on doit interrompre & differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers. On considere la nouveleté de l'exemple, sa consequence, pour accrocher les jugemens : Que la condamnation est juridiquement passée ; les

Juges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrez aux formules de la Justice. Philippus [11], ou quelque autre, prouveut à un pareil inconvenient, en cette maniere. Il avoit condamné en grosses amendes, un homme envers un autre, par un jugement resolu. La verité se descouvrant quelque tems après, il se trouva qu'il avoit iniquement jugé : D'un costé estoit la raison de la cause : de l'autre costé la raison des formes judiciaires. Il satisfit aucunement à tous les deux, laissant en son estat la Sentence, recompensant de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit à faire à un accident reparable ; les miens furent pendus irreparablement.

(11) C'est bien *Philippe*, Roi de Macedoine ; & le Conte se trouve dans les *Apophthegmes de Plutarque*. Mais Montagne a un peu changé les circonstances. Car dans Plutarque, celui que Philippe avoit condamné, ayant apperçû que, tandis qu'il plaidoit sa cause, ce Prince sommeilloit, il en appella aussi-tôt : & à qui, dit Philippe avec indignation ? *A toi mesme, Sire, quand tu seras bien éveillé* : reproche piquant qui fit que Philippe venant à réfléchir plus exactement sur sa Sentence, en reconnut l'injustice qu'il répara lui-même de son argent.

Combien ay-je veu de condamnations, plus crimineuses que le crime ?

Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions [12] : Qu'il est force de faire tout en détail , qui veut faire droict en gros ; & injustice en petites choses , qui veut venir à chef de faire justice és grandes : Que l'humaine Justice est formée au modèle de la Medecine , selon laquelle tout ce qui est utile , est aussi juste & honneste : Et de ce que tiennent les Stoïciens , que Nature mesme procede contre justice , en la plupart de ses ouvrages : Et de ce que tiennent les Cyrenaiques , [13] qu'il n'y a rien juste de soy : que les Coustumes & Loix forment la Justice. Et les Theodoriens , qui trouvent juste au sage [14] le larcin , le sacrilege , toute sorte de paillardise , s'il cognoist qu'elle luy soit profitable. Il n'y a remede : J'en suis là ,

(12) Maxime de Jason de Phères , dans Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Estat*, ch. xxj. de la Traduction d'Amyot.

(13) Μηδέν τε εἶναι φύσει δίκαιον ἢ καλόν ἢ αἰσχρόν, ἀλλὰ νόμῳ καὶ ἔθει. *Diog. Laërc.* dans la vie d'Aristippe, Liv. II. *Segm.* xcij.

(14) Κλεψῆν τε καὶ μοιχεύειν καὶ ἱεροσύλῃ-

120 ESSAIS DE MONTAIGNE,
comme Alcibiades [15], que je ne me
représenteray jamais, que je puisse, à
homme qui décide de ma teste : où mon
honneur, & ma vie, dépende de l'industrie &
soing de mon Procureur, plus que de mon
innocence. Je me hazarderois à une telle
justice, qui me recongneust du bienfaict,
comme du mal faict : où j'eusse autant à
espérer, qu'à craindre. L'indemnité n'est
pas monnoye suffisante, à un homme qui
faict mieux, que de ne faillir point. Nostre
Justice ne nous presente que l'une de ses
mains ; & encore la gauche : Quiconque
il soit, il en sort avecques perte.

En la Chine, duquel Royaume la Po-
lice & les Arts, sans commerce & co-
gnissance des nostres, surpassent nos
exemples, en plusieurs parties d'excellen-
ce : & duquel l'histoire m'apprend, com-
bien le monde est plus ample & plus di-
vers, que ny les Anciens, ny nous, ne
penetrons : les Officiers deputez par le
Prince, pour visiter l'estat de ses Provin-

σεν ἐν χαίρῳ. *Diogene Laërce*, dans la vie
d'Aristippe, L. I. *Segm.* xcix.

(15) Qui disoit, qu'en pareil cas il ne se fie-
roit pas à sa propre Mere. *Plutarque*, dans la vie
d'*Alcibiade*, ch. xxij. version d'*Amyot*.

ces,

ces, comme ils punissent ceux qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi de pure liberalité, ceux qui s'y sont bien portez outre la commune sorte, & outre la necessité de leur devoir : on s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquérir : ny simplement pour estre payé, mais pour y estre estrené.

Nul Juge n'a encore, Dieu mercy, parlé à moy comme Juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne, ou tierce, ou criminelle, ou civile. Nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener. L'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady après la liberté, que qui me deffendrait l'accez de quelque coin des Indes, j'en vivrois aucunement plus mal à mon aise. Et tant que je trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, je ne croupiray en lieu, où il me faille cacher. Mon Dieu, que mal pourray-je souffrir la condition, où je vois tant de gens, cloüez à un quartier de ce Royaume, privez de l'entrée des Villes principales, & des Cours, & de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos Loix ! Si celles que je sers,

me menassoient seulement le bout du doigt, je m'en irois incontinent en trouver d'autres, où que ce fust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller & venir.

Or les Loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont Loix. C'est le fondement mystique de leur autorité : elles n'en ont point d'autre. Qui bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots : plus souvent par des gens, qui en haine d'égalité ont faute d'équité : mais tousjours par des hommes, auteurs vains & irrésolus. Il n'est rien si lourdement, & largement fautier, que les Loix : ny si ordinairement. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes, ne leur obéit pas justement par où il doit. Les nostres Françoises prestent aucunement la main, par leur desfreiglement & deformité, au desordre & corruption, qui se voit en leur dispensation, & execution. Le commandement est si trouble, & inconstant, qu'il excuse aucunement, & la desobeissance, & le vice de l'interpretation, de

l'administration, & de l'observation. Quel que soit donc le fruit que nous pouvons avoir de l'expérience, à peine servira beaucoup à notre institution, celle que nous tirons des exemples étrangers, si nous faisons si mal notre profit, de celle que nous avons de nous-mêmes, qui nous est plus familière; & certes suffisante à nous instruire de ce qu'il nous faut. Je m'étudie plus qu'autre sujet. C'est ma Métaphysique, c'est ma Physique.

(f) *Quâ Deus hanc mundi temperet arte domum,*

*Quâ venit exorians, quâ deficit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua Luna redit:*

*Unde salo superant venti, quid flamine captez
Eurus, & in nubes unde perennis aqua:*

Sit ventura dies mundi quæ subruat arces,

Propert. L. III. Eleg. v. vs. 25, &c.

Quærite quos agitat mundi labor.

Lucan. L. I. vs. 417.

(f) Vous qui brûlez d'envie de pénétrer les secrets de la Nature, cherchez par quel moyen Dieu gouverne le Monde; où se leve la lune, par où elle vient à disparoître, & comme elle retourne tous les mois dans son plein; d'où partent les vents qui dominant sur la mer, ce que produit celui du Midi, d'où viennent les eaux, dont les nuées sont incessamment chargées: & s'il y aura un jour auquel tout l'Univers sera détruit.

En ceste université, je me laisse ignorantement & negligemment manier à la loy generale du monde. Je la sçauray assez, quand je la sentiray. Ma science ne luy peut faire changer de route. Elle ne se diversifiera pas pour moy : c'est folie, de l'esperer ; & plus grande folie de s'en mettre en peine : puis qu'elle est necessaire, semblable, publique, & commune. La bonté & capacité du Gouverneur nous doit à pur & à plein descharger du soin de gouvernement. Les inquisitions & contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les Philosophes, avec grande raison, nous renvoient aux reigles de Nature : Mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance. Ils les falsifient, & nous presentent son visage peint, trop haut en couleur, & trop sophistiqué : d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subject si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds à marcher, aussi a-elle de prudence à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse, robuste & pompeuse, comme celle de leur invention : mais à l'advenant, facile, quiete & salutaire : Et

qui faiſt tres-bien ce que l'autre dit, en celuy, qui a l'heur de ſçavoir l'employer naïfvement & ordonnément, c'eſt-à-dire naturellement. Le plus ſimplement ſe commettre à Nature, c'eſt ſ'y commettre le plus ſagement. O que c'eſt un doux & mol chevet, & ſain que l'ignorance & l'incurioſité, à repoſer une teſte bien faicte! J'aymerois mieux m'entendre bien en moy, qu'en Cicéron. De l'expérience que j'ay de moy, je trouve aſſez dequoy me faire ſage, ſi j'eſtoy bon eſcholier. Qui remet en ſa memoire l'excez de ſa cholere paſſée, & juſques où cette fievre l'emporta, voit la laideur de cette paſſion, mieux que dans Ariſtote, & en conçoit une haine plus juſte. Qui ſe ſouvient des maux qu'il a courus, de ceux qui l'ont menaſſé, des legeres occasions qui l'ont remué d'un eſtat à autre, ſe prepare par là aux mutations futures, & à la recognoiſſance de ſa condition. La vie de Ceſar n'a point plus d'exemple, que la noſtre pour nous : Et emperiere, & populaire, c'eſt tousjours une vie, que tous accidens humains regardent. Eſcoutons-y ſeulement : nous nous diſons, tout ce

dequoy nous avons principalement besoing. Qui se souvient de s'estre tant & tant de fois mescompté, de son propre jugement: est-il pas un sot, de n'en entrer pour jamais en deffiance? Quand je me trouve convaincu par la Raison d'autrui, d'une opinion fausse, je n'apprens pas tant, ce qu'il m'a dit de nouveau, & cette ignorance particuliere (ce seroit peu d'acquest) comme en general j'apprens ma debilité, & la trahison de mon entendement: d'où je tire la reformation de toute la masse. En toutes mes autres erreurs, je fais de même: & sens de cette reigle grande utilité à la vie. Je ne regarde pas l'espece & l'individu, comme une pierre où j'aye bronché: J'apprens à craindre mon alleure par tout, & m'attens à la reigler. D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien que cela. Il faut apprendre, qu'on n'est qu'un sot: Instruction bien plus ample, & importante. Les faux pas, que ma memoire m'a faict si souvent, lors même qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus. Elle a beau me jurer à cette heure & m'asseurer: je se-

coue les oreilles : la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage , me met en suspens : Et n'oserois me fier d'elle , en chose de poids : ny la garantir sur le faict d'autrui. Et n'estoit , que ce que je fay par faute de memoire , les autres le font encore plus souvent , par faute (16) de foi , je prendrois tousjours en chose de faict , la verité de la bouche d'un autre , plustost que de la mienne. Si chascun espioit de près les effects & circonstances des Passions qui le regentent , comme j'ay faict de celle à qui j'estois tombé en partage : il les verroit venir ; & rallentiroit un peu leur impetuosité & leur course : Elles ne nous sautent pas tousjours au collet d'un prinsault : il y a de la menasse & des degrez.

(g) *Fluctus uti primo caput cum albescere ponto,
Paulatim sese tollit mare , & altius undas
Erigit , inde imo consurgit ad æthera fundo.*

(16) *De sincerité , de probité.*

(g) C'est ainsi qu'après que les flots de la mer ont commencé de blanchir d'écume , les vagues grossissant peu à peu , s'élevent toujours plus haut , jusqu'aux nues. VIRG. *Æneid. L. VII. vs. 528 , &c.*

Le jugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement : Il laisse mes appetits aller leur train : & la haine, & l'amitié, voire & celle que je me porte moy-mesme, sans s'en alterer & corrompre. S'il ne peut reformer les autres parties selon foy, au moins ne se laisse-il pas difformer à elles : il fait son jeu à part. L'avertissement à chascun de se cognoistre, doit estre d'un important effect, puisque le Dieu de science & de lumiere le fit planter au front de son Temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller. Platon dict aussi, que prudence n'est autre chose, que l'execution de cette ordonnance : & Socrates, le verifie par le menu en Xenophon. Les difficultez & l'obscurité ne s'apperçoivent en chascune Science, que par ceux qui y ont entrée. Car encore faut-il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore : & faut pousser à une porte pour sçavoir qu'elle nous est close. D'où naist cette Platonique subtilité (17), que ny

(17) Ὁ οὐκ ἄρα ἐστὶ ζῆλεϊν ἀνθρώπων οὐτε
ὁ οἶδεν, οὐτε ὁ μὴ οἶδεν, οὐτε γὰρ, ἀκχεῖ
οἶδε ζητοῖ (οἶδε γὰρ, καὶ οὐδὲν δεῖ ταυτε τοι-

ceux qui sçavent, n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent, ny ceux qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir, il faut sçavoir, dequoy on s'enquiert. Ainsi, en cette-cy de se cognoistre soy-mesme, ce que chascun se voit si resolu & satisfait, ce que chascun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout, comme Socrates apprend à Euthydeme. Moy, qui ne fais autre profession, y trouve une profondeur & varieté si infinie, que mon apprentissage n'a autre fruit, que de me faire sentir, combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent reconnue, je dois l'inclination que j'ay à la modestie : à l'obéissance des créances qui me sont prescrites : à une constante froideur & moderation d'opinions : & la haine de cette arrogance importune & quereleuse, se croyant & fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline & de verité. Oyez les regenter. Les premieres sottises qu'ils mettent en avant, c'est au style

ούτω ζηήσεις) οὔτε δ' μή οἶδεν· οὐδέ γάρ
οἶδεν δ', τιζήσῃ. Plato in Menon. p. 80.
E. Ce passage m'a été indiqué par M. Barbeyrac.

qu'on establit les Religions & les Loix. (h)
Nihil est turpius quàm cognitioni & percep-
tionem, assertionem approbationemque praecurrere.

Aristarchus disoit (18), qu'anciennement à peine se trouva-il sept sages au monde; & que de son temps à peine se trouvoit-il sept ignorans. Aurions-nous pas plus de raison que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation, l'opiniastrerie sont signes exprès de bestise. Certuy-cy aura donné du nez à terre, cent fois pour un jour: le voylà sur ses ergots, aussi resolu & entier que devant. Vous diriez qu'on luy a infus depuis, quelque nouvelle ame, & vigueur d'entendement; & qu'il luy advient, comme à cet ancien Fils de la Terre, qui reprenoit nouvelle fermeté, & se renforçoit par sa cheute:

(i) — *Cui cùm tetigere parentem,*

Sam defecta vigent renovato robore membra.

(h) Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion & la décision avant la perception & la connoissance. *Cic. Acad. Quæst. L. I. c. xij.*

(18) Dans *Plutarque*, au *Traité de l'Amour Fraternel*, c. j.

(i) Dont les membres défaillans reprenoient une nouvelle vigueur, dès qu'ils avoient touché leur mere, *Lucan. L. IV. vs. 599.*

Ce testu indocile, pense-il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience, que j'accuse l'humaine ignorance. Qui est, à mon advis, le plus seur party de l'eschole du monde. Ceux qui ne la veulent conclurre en eux, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le Maistre des Maistres. Car le Philosophe Antisthenes, (19) à ses disciples, *Allons*, disoit-il, *vous & moy ouyr Socrates*: Là je seray disciple avec vous. Et soustenant ce dogme, de sa Secte Stoïque, que la vertu suffisoit à rendre une vie pleinement heureuse, & n'ayant besoing de chose quelconque, sinon de la force de Socrates, adjoustoit-il. Cette longue attention que j'employe à me considerer, me dresse à juger aussi paisiblement des autres: Et est peu de choses, dequoy je parle plus heureusement & excusablement. Il m'advient souvent de voir & distinguer plus exactement les conditions de mes

(19) *Diogene Laërce*, dans la vie d'Antisthenes, L. VI. *Segm.* ij.

amis, qu'ils ne font eux mêmes. J'en ay estonné quelqu'un, par la pertinence de ma description; & l'ay adverty de soy pour m'estre dès mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'autrui, j'ay acquis une complexion studieuse en cela. Et quand j'y pense, je laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent: contenance, humeurs, discours. J'estudie tout ce qu'il me faut fuir, ce qu'il me faut suyvre. Ainsi à mes amis je descouvre par leurs productions, leurs inclinations internes: pour ranger cette infinie variété d'actions si diverses & si découpées, à certains genres & chapitres, & distribuer distinctement mes partages & divisions, en classes & regions cognues:

(k) *Sed neque, quàm multæ species, & nomina quæ sint:*

Est numerus.

Les Sçavans parlent, & denotent leurs fantasies, plus specifiquement, & par le

(k) Car on n'en sauroit dire tous les noms, ni désigner toutes les especes. VIRG. *Georg.* L. I. vs. 103. où Virgile parle de toutes les especes de raisins qu'on ne sauroit nommer ni compter.

menu : Moy, qui n'y voy qu'autant que l'usage m'en informe, sans reigle, presente generalement les miennes, & à rasons. Comme en cecy : Je prononce ma sentence par articles descousus, c'est chose qui ne se peut dire à la fois, & en bloc. La relation, & la conformité ne se trouvent point en telles ames que les nostres, basses & communes. La Sageffe est un bastiment solide & entier, dont chaque piece tient son rang & porte sa marque. (1) *Sola sapientia in se tota conversa est.* Je laisse aux artistes, (& ne sçay s'ils en viennent à bout, en chose si meslée, si menue & fortuite) de ranger en bandes, cette infinie diversité de visages, & arrester nostre inconstance, & la mettre par ordre. Non seulement je trouve mal-ayfé, d'attacher nos actions les unes aux autres : mais chascune à part foy, je trouve mal-ayfé, de la designer proprement, par quelque qualité principale : tant elles sont doubles & bigarrées à divers lustres. Ce qu'on remarque pour rare,

(1) Il n'y a que la sageffe qui soit toute renfermée en elle-même. *Cic. de Fin. Bon. & Mal. L. III. cap. vij.*

an Roy de Macedoine , *Perseus* , que son Esprit ne s'attachant à aucune condition , (20) alloit errant par tout genre de vie : & representant des mœurs , si essorrées & vagabondes , qu'il n'estoit cogneu ny de luy ny d'autres : quel homme ce fust , me semble à peu près convenir à tout le monde. Et par dessus tous , j'ay veu quelque autre de sa taille , à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement , encore , ce croy-je. Nulle assiette moyenne : s'emportant tousjours de l'un à l'autre extreme , par occasions indivinables : nulle espee de train , sans traverse & contrarieté merveilleuse : nulle faculté simple : si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un jour , ce sera , qu'il affectoit , & estudioit de se rendre cogneu , par estre mescognoissable. Il faiët besoing d'oreilles bien fortes , pour s'ouïr franchement juger. Et parce qu'il en est peu , qui le puissent souffrir sans morsure , ceux qui se hazardent de l'entreprendre

(20) C'est le caractère qu'en donne Tite-Live. *Nulli fortuna* , dit-il , *adharebat animus , per omnia genera vitæ errans uti nec sibi , nec aliis , quinam homo esset , satis constaret* : Lib. XLI. c. xx.

envers nous, nous montrent un singulier effect d'amitié. Car c'est aimer sainement, d'entreprendre à blesser & offenser, pour profiter. Je trouve rude de juger celuy-là, en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes. Platon ordonne trois parties, à qui veut examiner l'ame d'un autre, (21) *science, bien-vueillance, hardiesse.*

Quelques fois on me demandoit, à quoy j'eusse pensé estre bon, qui se fust advisé de se servir de moy, pendant que j'en avois l'aage.

(m) *Dum melior vires sanguis dabat, amula
nec dum*

Temporibus geminis canebat sparsa senectus.

Arien, fis-je. Et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose, qui m'esclave à

(21) Ἐνοῶ γὰρ ὅτι τὸν μέλλοντα βασανεῖν ἱκανῶς ψυχῆς περί, ὁρθῶς τε ζώσης καὶ μὴ τρία ἄρα δεῖ εἶχειν. — ἐμισήμην, τι καὶ εὐνοίαν, καὶ παρρησίαν, dit Socrate dans le Dialogue de Platon intitulé GORGIAS, p.332. C. Francof. apud Claudium Marnium, &c. an.1602.

(m) Lorsque plus vigoureux je sentoie le sang bouillir dans mes veines, & que la vieillesse ennemie n'avoit point encore blanchi mes cheveux & diminué mes forces. VIRG, *Æneid.* L. V. vs. 415.

autrui. Mais j'eusse dit ses veritez à mon maistre, & eusse controollé ses mœurs, s'il eust voulu : Non en gros, par leçons scholastiques, que je ne sçay point, & n'en vois naistre aucune vraye reformation, en ceux qui les sçavent : Mais les observant pas à pas, à toute opportunité & en jugeant à l'œil, piece à piece, simplement & naturellement : luy faisant voir quel il est en l'opinion commune : m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous, qui ne valust moins que les Roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gens. Comment, si Alexandre, ce grand & Roy & Philosophe, ne s'en put deffendre? J'eusse eu assez de fidelité, de jugement, & de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom; autrement il perdrait son effect & sa grace. Et est un roolle qui ne peut indifferemment appartenir à tous. Car la verité même n'a pas ce privilege, d'estre employée à toute heure, & en toute sorte : son usage tout noble qu'il est, a ses circonscriptions, & limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à

l'oreille du Prince, non seulement sans fruit, mais dommageablement, & encore justement. Et ne me fera l'on pas accroire, qu'une sainte remonstrance ne puisse estre appliquée vitieusement : & que l'intérest de la substance ne doive souvent ceder à l'intérest de la forme.

Je voudrois à ce mestier, un homme content de sa fortune,

(n) *Quod sit, esse, velit, nihilque malit :*

& n'ay de moyenne fortune : D'autant ; que d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vivement & profondément le cœur du Maistre, pour ne perdre par-là, le cours de son avancement : Et d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysée communication à toute sorte de gens. Je le voudrois à un homme seul : car respandre le privilege de cette liberté & privauté à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence. Ouy, & de celuy-là, je requerroiy sur tout la fidelité du silence.

(n) Qui voulut être ce qu'il est, & rien de plus. *Martial*, L. X. Epigr. xlvij. vs. 12.

Un Roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire: si pour son profit & amendement, il ne peut souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont autre effort, que de luy pincer l'ouye: le reste de leur effet estant en sa main. Or il n'est aucune condition d'hommes, qui ait si grand besoing, que ceux-là de vrais & libres advertissements. Ils soutiennent une vie publique, & ont à agréer à l'opinion de tant de spectateurs, que comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se trouvent sans le sentir, engagés en la haine & detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent, qu'ils eussent peu éviter, à nul intérêt de leurs plaisirs mesme, qui les en eust advisez & redressez à temps. Communement leurs favoris regardent à soy, plus qu'au maistre: Et il leur va de bon: d'autant qu'à la verité, la plus part des offices de la vraye amitié, sont envers le Souverain en un rude & perilleux essay: De maniere, qu'il y fait besoin, non seulement de beaucoup d'affection &

de franchise , mais encore de courage.

Enfin , toute cette fricassée que je barbouille ici , n'est qu'un registre des essais de ma vie : qui est pour l'interne santé exemplaire assez , à prendre l'instruction à contrepoil. Mais quant à la santé corporelle , personne ne peut fournir d'expérience plus utile que moy : qui la presente pure , nullement corrompue & altérée par art , & par opination. L'expérience est proprement sur son fumier au subject de la Medecine , où la Raison lui quitte toute la place. Tibere disoit , que (22)

(22) Je ne fai où Montagne a trouvé que Tibere disoit , que *dès l'âge de vingt ans* on devoit pouvoir se passer des remedes de la Medecine. Suetone dit seulement , que dès l'âge de trente ans Tibere gouverna sa santé à sa fantaisie , & sans le secours ou conseil des Medecins : *Valetudinem à trigesimo atatis anno arbitrato suo rexit , sine adjumento consiliove Medicorum.* Suetone , dans la *vie de Tibere* , §. 68. Et Plutarque nous dit dans son excellent Traité , intitulé , *Les regles & préceptes de santé* , » qu'il se souvient d'a-
» voir entendu , que Tibere souloit dire , que
» l'homme qui a soixante ans passez merite d'est-
» re moqué , quand il tend la main au Medecin
» pour se faire taster le Pouls , *ch. xxiiij. de la*
version d'Amyot. M. Barbeyrac croit qu'ici Montagne citant de mémoire , a mis *vingt* pour *trente* , mais qu'il semble avoir eu dans l'esprit ce passage , où Tacite , parlant de Tibere , dit : *Solitus-*

quiconque avoit vescu vingt ans, se devoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, & se sçavoir conduire sans Medecine. Et le pouvoit avoir apprins de Socrates (23) : lequel conseillant à ses disciples soigneusement, & comme un très-principal estude de leur santé, adjoustoit, qu'il estoit mal ayse qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire & à son manger, ne discernast mieux que tout Medecin, ce qui luy estoit bon ou mauvais. Si fait la Medecine profession d'avoir tousjours l'experience, pour touche de son operation. Ainsi Platon avoit raison de dire (24), que pour estre vray Médecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit, eust passé par toutes les maladies, qu'il veut guarir, & par tous les accidents & circonstances de quoy il doit juger. C'est raison qu'ils

que eludere Medicorum artes, atque eos, qui post tricesimum ætatis annum, ad internoscenda corpori suo utilia vel noxia, alieni consilii indigerent. Annal. VI. 46.

(23) Dans *Xenophon*, Choses Mémemorables, L. VI. c. vij. §. 9.

(24) *De Republ.* L. III. p. 408.

prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement je m'en fierois à celuy-là. Car les autres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils & les ports, estant assis sur sa table, & y faict promener le modele d'un navire en toute seureté : Jettez-le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre : ils font telle description de nos maux, que faict un trompette de ville, qui crie un cheval ou un chien perdu, tel poil, telle hauteur, telle oreille : mais presentez-le luy, il ne le cognoit pas pourtant. Pour Dieu, que la Medecine me fasse un jour quelque bon & perceptible secours, voir comme je crieray de bonne foy,

(n) *Tandem efficaci do manus scientiæ.*

Les Arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, & l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est il point, qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et en nostre temps ceux qui font profession de ces Arts entre

(n) Je reconnois enfin la solidité & l'efficacité de cet art, *Horat. Epod. L. Od. xvij. vs. 1.*

nous, en monstrent moins les effects que tous autres hommes. On peut dire d'eux, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales : mais qu'ils soient Medecins, cela ne peut-on dire. J'ay assez vescu, pour mettre en compte l'usage, qui m'a conduict si loing. Pour qui en voudra gouster, j'en ay faict l'essay, son eschançon. En voyci quelques articles, comme la souvenance me les fournira. Je n'ay point de façon, qui ne soit allée variant selon les accidents : mais j'enregistre celles, que j'ay plus souvent veu en train : qui ont eu plus de possession en moy jusqu'à cette heure.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesmes liët, mesmes heures, mesmes viandes me servent, & mesme breuvage. Je n'y adjouste du tout rien, que la moderation du plus & du moins, selon ma force & appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Je voy que la maladie m'en desloge d'un costé : si je croy les Medecins, ils m'en destourneront de l'autre : & par fortune, & part Art, me voyla hors de ma route, Je ne croy rien

plu
scav
ses
C'e
nost
tour
qui
luy
troi
crai
pare
payf
lade
mar
me,
seu.
pas
nost
man
comb
par
nous
leurs

(25)
BOUR
en All
Nico

plus certainement que cecy : que je ne scaurois estre offensé par l'usage des choses que j'ay si longtemps accoustumées. C'est à la roustume de donner forme à nostre vie , telle qu'il luy plaist , elle peut tout en cela. C'est le breuvage de Circé , qui diversifie nostre nature , comme bon luy semble. Combien de Nations , & à trois pas de nous , estiment ridicule la crainte du ferein , qui nous blesse si apparemment : & nos bateliers , & nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand , de le coucher sur un matelas : comme un Italien sur la plume , & un François sans rideau & sans feu. L'estomach d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger , ny le nostre à boire à la Spuyse. Un Allemand me fait plaisir à *Auguste* (25) , de combattre l'incommodité de nos foyers , par ce mesme argument , dequoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs poyles. Car à la vérité , cette cha-

(25) C'est-à-dire , à *Augsbourg*. — AUGSBURG ou AUGUSTE, riche & puissante ville en Allemagne , *Augusta, Augusta Vindelicorum* Nicot.

144 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
leur croupie , & puis la senteur de cette
matiere reschauffée , de quoy ils sont com-
posez , enteste la pluspart de ceux qui
n'y sont experimentez : moy non. Mais
au demeurant , estant cette chaleur esga-
le , constante , & universelle , sans lueur ,
sans fumée , sans le vent que l'ouverture
de nos cheminées nous apporte , elle a
bien par ailleurs dequoy se comparer à
la nostre. Que n'imitons-nous l'Architec-
ture Romaine ? Car on dit , qu'ancienne-
ment , le feu ne le faisoit en leurs mai-
sons que par le dehors , & au pied d'i-
celles : d'où s'inspiroit la chaleur à tout
le logis , par les tuyaux 'pratiquez dans
l'espais du mur , lesquels alloient embras-
sant les lieux qui en devoient estre es-
chauffez : ce que j'ay veu clairement si-
gnifié ; je ne sçay où , en Seneque (26).
Cetruy-cy m'oyant loüer les commodi-
tez & beautez de sa Ville , qui le me-
rite certes , commença à me plaindre , de-
quoy j'avois à m'en eslongner. Et des pre-

(26) *Quadam nostrâ demum prodisse memoriâ
scimus , ut — impressos parietibus tubos per
quos circumfunderetur calor , qui ima simul &
summa foveret aqualiter. Epist. xc.*

miers inconveniens qu'il m'allegua, ce fut la poifanteur de teste, que m'apportoient les cheminées ailleurs. Il avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un, & nous l'attachoit, estant privé par l'usage de l'appercevoir chez luy.

Toute chaleur qui vient du feu, m'affoiblit & m'appesantit. Si disoit Evenus, (27) que le meilleur condiment de la vie, estoit le feu. Je prends plustost toute autre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas : en Portugal, cette fumée est en délices, & est le breuvage des Princes. En somme, chasque Nation a plusieurs coustumes & usances, qui sont non-seulement inconnues, mais farouches & miraculeuses à quelque autre Nation. Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes, s'ils ne sont en Livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competant ? Nous mettons en dignité nos sottises quand nous les mettons en moule. Il y a

(27) Plutarque, dans les *Questions Platoniques*, l. viij.

bien pour luy autre poids, de dire : je l'ay leu : que si vous dictes : je l'ay ouy dire. Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main des hommes : & qui sçay qu'on escript autant indiscrettement qu'on parle : & qui estime ce siecle, comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle, & que Macrobe, & ce que j'ay veu, que ce qu'ils ont escrit. Et comme ils tiennent de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue : j'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise, qui nous fait courir après les exemples estrangers & scholastiques : leur fertilité est pareille à cette heure, à celle du temps d'Homere & de Platon. Mais n'est-ce pas, que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation, que la verité du discours ? Comme si c'estoit plus, d'emprunter de la boutique de *Vasosan*, ou de *Plaurin*, nos preuves, que de ce qui se voit en nostre village : Ou bien certes, que nous n'avons pas l'esprit, d'esplucher, & faire valoir ce qui se passe devant nous, & le

juger assez vivement , pour le tirer en exemple. Car si nous disons , que l'autorité nous manque , pour donner foy à nostre tesmoignage , nous le disons hors de propos. D'autant qu'à mon advis , des plus ordinaires choses , & plus communes , & cognues , si nous scavions trouver leur jour , se peuvent former les plus grands miracles de Nature , & les plus merveilleux exemples , notamment sur le subject des actions humaines.

Or sur mon subject , laissant les exemples que je scay par les livres , & ce que dit Aristote (28) d'Andron Argien , qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libye , un Gentil-homme qui s'est acquité dignement de plusieurs charges , disoit où j'estois , qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne , en plein Esté , sans boire. Il se porte vigoureusement pour son aage , & n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie , que cecy , d'estre deux ou trois

(28) Diogene Laërce , dans la vie de Pyrrhon ; Lib. IV. Segm. lxxxj. On peut voir les propres paroles d'Aristote , dans *les Observations de Menage* sur cet endroit de Diogene Laërce , p. 434.

mois, voire un an, ce m'a-il dit, sans boire. Il sent de l'alteration, mais il la laisse passer : & tient, que c'est un appetit qui s'allanguit aysément de soy-mesme : & boit plus par caprice, que pour le besoing, ou pour le plaisir.

En voicy d'un autre. Il n'y a pas long-temps, que je rencontray l'un des plus sçavans hommes de France, entre ceux de non mediocre fortune, estudiant au coin d'une salle, qu'on luy avoit rembarré de tapisserie : & autour de luy, un (29) tabut de ses valets, plein de licence. Il me dit, & Seneque (30) quasi autant de soy, qu'il faisoit son profit de ce tintamarre : comme si battu de ce bruiet, il se ramenast & resserrast plus en soy, pour la contemplation, & que cette tempeste de voix repercutast ses pensées au-dedans. Estant escholier à Padoue, il eust son estude si long-temps logé à la batterie des coches, & du tumulte de la place, qu'il se forma non-seulement au mespris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses estudes.

(29) Vacarme, Tracas, ——— *Tabuter*, inquietare, molestaré : *Nicot.*

(30) Dans sa Lettre lvj.

Socrates respondit à Alcibiades , s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme : (31)

Comme ceux , qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser de l'eau. Je

suis bien au contraire : j'ay l'esprit tendre & facile à prendre l'essor. Quand il est empesché à part soy , le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque

(32) en sa jeunesse ayant mordu chaudement, à l'exemple de Sextius , de ne manger chose , qui eust prins mort , s'en passoit dans un an , avec plaisir , comme il dit.

Et s'en deporta seulement , pour n'estre soupçonné d'emprunter cette reigle d'aucunes religions nouvelles, qui la semoyent.

Il print quant & quant des preceptes d'Attalus , (33) de ne se coucher plus sur

(31) *Diogene Laërce* , dans la vie de Socrate , L. II. Segm. xxxvj.

(32) *Abstinere animalibus capi* , dit Seneque Epist. cvij. & *anno peracto* , non tantum facilis erat mihi consuetudo , sed dulcis. *Quæris quomodo desierim ? In Tiberii Caesaris principatum juvenia tempus inciderat , alienigenarum gentium sacra movebantur. Sed inter argumenta superstitionis ponebatur quorundam animalium abstinencia. Patre itaque meo rogante , ad pristinam consuetudinem redii.*

(33) *Laudare solebat Attalus culcitram* , quæ

140 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
des loudiers , qui enfondrent : & employa
jusqu'à la vieillesse ceux qui ne cedent
point au corps. Ce que l'usage de son
temps luy faict compter à rudesse, le nostre
nous le faict tenir à mollesse. Regardez
la difference du vivre de mes valets à
bras , à la mienne : les Scythes & les Indes
n'ont rien plus eslongné de ma force , &
de ma forme. Je sçay avoir retiré de l'au-
mosne , des enfants pour m'en servir , qui
bientost après m'ont quitté , & ma cuisine,
& leur livrée , seulement , pour se rendre
à leur premiere vie. Et en trouvoy un ,
amassant depuis , des moules emmy la voi-
rie , pour son disner , que par priere , ny
par menasse , je ne sceu distraire de la
faveur & douceur , qu'il trouvoit en l'indi-
gence. Les gueux ont leurs magnificen-
ces , & leurs voluptez , comme les riches :
& , dit-on , leurs dignitez & ordres politi-
ques. Ce sont effects de l'accoustumance.
Elle nous peut duire, non-seulement à telle
forme qu'il luy plaist (pourtant , disent
les sages (34) , nous faut-il planter à la

*resisteret corpori. Tali utor etiam Senex , in quâ
vestigium apparere non possit. Senec. Epist. cviii.*

(34) Pythagore , dans Stobée , Serm. xxix.

meilleure , qu'elle nous facilitera incontinent) mais aussi au changement & à la variation : qui est le plus noble , & le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles , c'est d'estre flexible & peu opiniastre. J'ay des inclinations plus propres & ordinaires , & plus agreables , que d'autres : Mais avec bien peu d'effort je m'en destourne , & me coule aysément à la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses reigles , pour esveiller sa vigueur : la garder de moisir & s'apoltronir : Et n'est train de vie , si sot & si debile , que celuy qui se conduit par ordonnance & discipline :

(o) *Ad primum lapidem vectari cùm placet ,
hora*

*Sumitur ex libro : si prurit frictus ocelli
Angulus , inspectâ genesi collyria quarit.*

Voici comment la maxime est rappotée par Plutarque , qui l'attribue aux Pythagoriciens .
Ἐλοῦ βίον ἀριστον , ἡ δ' οὖν δὲ αὐτὸν ἡ συνήθεια ποιήσει : *Choisi la voye qui est la meilleure , l'accoustumance te la rendra agreable & plaisante.*
De l'exil , c. vij. version d'Amyot.

(o) Qui voulant faire une promenade d'un mille , prend l'heure que lui marque son Livre d'Astrologie : ou qui sentant quelque déman-geaison à l'œil , pour se l'être un peu frotté , ne

Il se rejettera souvent aux excès mesme , s'il m'en croit : autrement , la moindre desbauche le ruyne : il se rend incommode & desagréable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme , c'est la delicatessè & obligation à certaine façon particuliere. Et elle est particuliere , si elle n'est ployable & souple. Il y a de la honte , de laisser à faire par impuissance , ou de n'oser , ce qu'on voit faire à ses compaignons. Que telles gents gardent leur cuisine. Par-tout ailleurs , il est indecent : mais à un homme de guerre , il est vitieux , & insupportable : lequel , comme disoit Philopœmen (35) , se doit accoustumer à toute diversité , & inégalité de vie.

Quoy que j'aye esté dressé autant qu'on a peu , à la liberté & à l'indifference , si est-ce que par nonchalance , m'estant , en vieillissant , plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution , &

prend un collyre qu'après avoir examiné son horoscope. *Juvenal. Sat. VI. vs. 576.*

(35) Ou plutôt , comme on disoit à Philopœmen , ainsi que le rapporte *Plutarque* , dans la vie de ce grand Capitaine , ch. j. de la Traduction d'*Amyot*. Je dois cette Remarque à M. *Barbeyrac*.

n'a desormais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir) la coustume a desja sans y penser imprimé si bien en moy son caractere , en certaines choses , que j'appelle excez de m'en despartir. Et sans m'essayer , ne puis , ny dormir sur jour , ny faire collation entre les repas , ny desjeuner , ny m'aller coucher sans grand intervalle , comme de trois heures , après le soupper : ny faire des enfans , qu'avant le sommeil : ny les faire debout : ny porter ma sueur : ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur ; ny me tenir nud teste long tems : ny me faire tondre après disner : Et me passerois autant mal aysément de mes gants , que de ma chemise : & de. me laver à l'issue de table & à mon lever : & de ciel & rideau à mon liêt , comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nappe : mais à l'Allemande , sans serviette blanche , très - incommodément. Je les fouille plus qu'eux & les Italiens ne font : & m'ayde peu de cullier & de fourchette. Je plains qu'on n'aye suivy un train , que j'ay veu commencer à l'exemple des Roys : Qu'on nous changeast de serviette , selon les services , comme d'affiette. Nous te-

154 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 nons de ce laborieux Soldat Marius
 (36) que vieillissant, il devint delicat en
 son boire : & ne le prenoit qu'en une
 sienne couppe particuliere. Moy je me
 laisse aller de mesme à certaine forme de
 verres, & ne boy pas volontiers en verre
 commun : non plus que d'une main com-
 mune : Tout metal m'y desplait au prix
 d'une matiere claire & transparente : Que
 mes yeux y tastent aussi selon leur capacite.
 Je dois plusieurs telles molleses à l'usage.
 Nature m'a aussi d'autre part apporté les
 siennes : Comme de ne soutenir plus
 deux plains repas en jour, sans surchar-
 ger mon estomach : Ny l'abstinence pure
 de l'un des repas, sans me remplir de vents :
 asscher ma bouche, estonner mon appe-
 tit : De m'offenser d'un long ferein. Car
 depuis quelques années, aux courvées de

(36) Ce fait est pris d'un Traité de *Plutarque*,
 intitulé, *Comment il faut refrener la colere*, ch.
 xij. Version d'*Amyot*. Il y a grande apparence
 qu'en effet Marius ne devint si delicat que lors-
 qu'il commença de vieillir : mais *Plutarque* n'en
 dit rien ici, où il nomme *Marius* tout court,
 αἰς Μάριον ἰσοποῦσι, &c. Pour *Amyot*, qui a
 mis le vieil *Marius*, il ne l'a fait que pour distin-
 guer le pere d'avec le fils, qu'on nomme ordinai-
 rement le jeune *Marius*.

la guerre , quand toute la nuit y court , comme il advient communément , après cinq ou six heures , l'estomach me commence à troubler , avec vehemente douleur de teste : & n'arrive point au jour , sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner , je m'en vais dormir : & au partir de-là , aussi gay qu'auparavant. J'avois tousjours appris , que le serain ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuit : mais hantant ces années passées familièrement , & long temps , un Seigneur imbu de cette créance , que le serain est plus aspre & dangereux sur l'inclination du Soleil , une heure ou deux avant son coucher : lequel il évite soigneusement , & mesprise celui de la nuit : il a cuidé m'imprimer , non tant son discours , que son sentiment. Quoy , que le double mesme , & l'inquisition frappe nostre imagination , & nous change ? Ceux qui cedent tout à coup à ces pentes , attirent l'entiere ruine sur eux. Et plains plusieurs Gentils hommes , qui par la sottise de leurs Medecins , se sont mis en chartre tous jeunes & entiers. Encores vaudroit-il mieux souffrir un rheume , que de

perdre pour jamais , par desaccoustuman-
ce , le commerce de la vie commune ,
en action de si grand usage. Fâcheuse
science : qui * nous descrie les plus dou-
ces heures du jour. Estendons nostre pos-
session jusques aux derniers moyens. Le
plus souvent on s'y durcit , en s'opiniaf-
trant , & corrige l'on sa complexion :
comme fit César le haut mal (37) , à
force de le mespriser & corrompre. On
se doit adonner aux meilleures reigles ,
mais non pas s'y asservir : Si ce n'est à
celles , s'il y en a quelqu'une ausquelles
l'obligation & servitude soit utile.

Et les Roys & les Philosophes fientent ,
& les Dames aussi : Les vies publiques se
doivent à la ceremonie : la mienne obs-
cure & privée , jouit de toute dispense
naturelle. Soldat & Gascon , sont qualitez
aussi , un peu subjectes à l'indiscretion :
Parquoy , je diray cecy de cette action :
qu'il est besoing de la renvoyer à certai-

* Nous inspire du mépris , du dégoût pour les
plus douces heures du jour , ce qui fait le plus
grand agrément de la vie.

(37) Voyez sa vie dans *Plutarque* , ch. v. ver-
sion d'Amyot.

nes heures , prescriptes & nocturnes , & s'y forcer par coustume , & assubjectir , comme j'ay faict ; Mais non s'assubjectir , comme j'ay faict en vieillissant , au soing de particuliere commodité de lieu : & de siege, pour ce service : & le rendre empeschant par longueur & mollesse. Toutesfois aux plus sales offices , est-il pas aucunement excusable , de requerir plus de soing & de netteté : (p) *Naturâ homo mundum & elegans animal est.* De toutes les actions naturelles , c'est celle , que je souffre plus mal volontiers m'estre interrompue. J'ay veu beaucoup de gens de guerre , incommodez du desfreiglement de leur ventre : Tandis que le mien & moy , ne nous fail lions jamais au poinct de nostre assignation qui est au fault du liêt , si quelque violente occupation , ou maladie ne nous trouble.

Je ne juge donc point , comme je disois , où les malades se puissent mettre mieux en seureté , qu'en se tenant coy , dans le train de vie , où ils se sont eslevez & nourris. Le changement, quel qu'il soit ,

(p) L'homme est de sa nature un animal propre & poli. *Senec. Epist. xcij.*

158 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
estonne & blesse. Allez croire , que les
chastaignes nuisent à un Perigourdin , ou à
un Lucquois : & le lait & le fromage aux
gens de montaigne. On leur va ordonnant ,
une non seulement nouvelle , mais con-
traire forme de vie : Mutation qu'un sain
ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à
un Breton de soixante dix ans : enfermez
dans une estuve un homme de marine : def-
fendez le promener à un laquay Basque :
Ils les privent de mouvement , & enfin
d'air & de lumiere.

(q) ----- *An vivere tanti est ?*
Cogimur à suctis animum suspendere rebus ,
Atque ut vivamus , vivere desinimus ;
.
.
.
.
.
.
.
.
Hos superesse reor quibus & spirabilis àir ,
Et lux quâ regimur , redditur ipsa gravis.

S'ils ne font autre bien , ils font au
moins cecy , qu'ils preparent de bonne

(q) La vie est-elle d'un si grand prix ? On
nous oblige à nous sevrer des choses auxquelles
nous sommes tout accoutumés ; & pour nous
faire vivre on nous prive de la vie. — Car
comment mettre au rang des vivans des person-
nes à qui l'on rend incommode l'air que nous
respirons à tout moment , & la lumiere qui di-
stige tous nos pas ? *Corn. Gall. Eleg. j. vs. 55.*
—— 255.

heure les patiens à la mort , leur sçavant peu à peu & retranchant l'usage de la vie.

Et sain & malade , je me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande autorité à mes desirs & propensions. Je n'aime point à guarir le mal par le mal. Je hay les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subject à la colique , & subject à m'abstenir du plaisir de manger des huitres , ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un costé , la reigle de l'autre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter , hazar-dons-nous plustost à la suite du plaisir. Le monde faict au rebours , & ne pense rien utile , qui ne soit penible : La facilité luy est suspecte. Mon appetit en plusieurs choses , s'est assez heureusement accommodé par soy-mesme , & rangé à la santé de mon estomach. L'acrimonie & la pointe des sauces m'agrèerent estant jeune : mon estomach s'en ennuyant depuis , le goust l'a incontinent suivy. Le vin nuict aux malades : c'est la premiere chose , dequoy ma bouche se degoust , & d'un dégoust invincible. Quoy que je reçoive desagréablement , me nuyt ; & rien ne me nuyt ;

160 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
que je face avec faim , & alaigresse. Je
n'ay jamais receu nuyssance d'action , qui
m'eust esté bien plaisante. Et si ay fait ceder
à mon plaisir , bien largement , toute con-
clusion medecinalle. Et me suis , jeune ,

(r) *Quem circumcursans hùc atque hùc sæpè
Cupido*

Fulgebat crocinâ splendidus in tunicâ ,

presté autant licentieusement & inconfide-
rément , qu'autre , au desir qui me tenoit
saissi :

(f) *Et militavi non sine gloriâ :*

Plus toutesfois en continuation & en du-
rée , qu'en faillie.

(t) *Sex me vix memini sustinuisse vices.*

(r) Lorsque le Dieu Cupidon vêtu d'une belle
robe pourpre étoit souvent à mes trousses , me
harcelant de tous côtés : *Catull. Carm. LXVI.
vs. 133.*

(f) Et j'ai acquis quelque gloire dans cette
espece de milice. *Horat. L. III. Od. xxvj. vs. ij.*

(t) *Ovide* qui se vante de quelque chose de
plus , *Amor , L. III. Eleg. vij. vs. 26.* Il y a
des gens curieux qui blâmeront de n'avoir pas
expliqué ce petit vers latin ; & d'autres per-
sonnes que j'aime mieux contenter , me donne-
roient sur les doigts , si je l'avois fait. Tout ce
que je puis faire en faveur des premiers , c'est

Il y a du malheur certes , & du miracle , à confesser , en quelle foiblesse d'ans , je rencontray premierement en sa subjection. Ce fut bien rencontre : car ce fut longtemps avant l'aage de choix & de cognoissance ? Il ne me souvient point de moy de si loing. Et peut-on marier ma fortune à celle de (38) Quartilla , qui n'avoit point memoire de son fillage.

(u) *Inde tragus celeresque pili , mirandaque
matri
Barbameæ.*

Les Medecins ployent ordinairement avec utilité , leurs reigles , à la violence des envies aspres , qui surviennent aux malades. Ce grand desir ne se peut imaginer si

de les renvoyer à un Conte de la *Fontaine*, intitulé LE BERCEAU , *vs.* 246. Ce que Pinucio dit là , Montagne déclare qu'à peine il croit avoir jamais pû l'assurer pour son propre compte.

(38) Qui dit dans Petrone , *Junonem meam iratam habeam , si unquam me meminerim virginem fuisse.* pag. 17. *Edit. Patiss.* an. 1587. (Cap. xxv. p. 84. *Ep. Burm.* 1709.)

(u) C'est pour cela que j'eus bientôt du poil sous l'aisselle , & de la barbe au menton : agréable sujet de surprise à ma mere. *Martial.* L. IX. *Epigr.* xxij. *vs.* 7 & 8.

estranger & vicieux , que Nature ne s'y applique. Et puis , combien est-ce de contenter la fantaisie ? A mon opinion cette piece-là importe de tout : au moins , au delà de tout autre. Les plus griefs & ordinaires maux sont ceux que la fantaisie nous charge. Ce mot Espagnol me plaist à plusieurs visages : (x) *Defienda me Dios de my*. Je plains estant malade , dequoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'affouvir : à peine m'en destourneroit la Medecine. Autant en fay-je sain : Je ne voy guere plus qu'esperer & vouloir. C'est pitié d'estre alanguy & affoibly , jusques au souhaier.

L'art de Medecine n'est pas (39) si resfolue , que nous soyons sans autorité , quoy que nous facions. Elle change selon les Climats , & selon les Lunes : selon Fernel & selon l'Escale. Si vostre Medecin ne trouve bon , que vous dormez , que vous usez de vin , ou de telle viande , ne vous chaille : je vous en trouve-

(x) *Je prie Dieu , qu'il me défende de moi-même.*

(39) *Si nettement fondée sur des principes précis & déterminés , &c.*

ray un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments & opinions medecinales , embrasse toutes sortes de formes. Je vis un miserable malade , crever & se pasmer d'alteration , pour se guarir ; & estre mocqué depuis par un autre Medecin , condamnant ce conseil comme nuisible. Avoit-il pas employé sa peine ? Il est mort freschement de la pierre , un homme de ce mestier , qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combattre son mal : ses compagnons disent , qu'au rebours , ce jeusne l'avoit asseché , & luy avoit cuit le sable dans les rongnons.

J'ay apperceu qu'aux blessures , & aux maladies le parler m'esmeut & me nuit , autant que desordre que je face. La voix me couste , & me lasse : car je l'ay haute & efforcée : Si que , quand je suis venu à entretenir l'oreille des Grands , d'affaires de poids , je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir. Quelqu'un , (40) en certaine eschole Grecque ,

(40) C'étoit *Carneade* , Philosophe Academicien , comme on peut voir dans sa vie par *Dionogene Laërce* , L. IV. *Segm.* lxiiij.

parloit haut comme moy : le maistre des ceremonies luy manda qu'il parlast plus bas : *Qu'il m'en voye*, fit-il, *le ton auquel il veut que je parle*. L'autre lui repliqua : *qu'il prinst son ton des oreilles de celuy à qui il parloit*. C'estoit bien dit, (41) pourveu qu'il s'entende : Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur. Car si c'est à dire, suffise vous qu'il vous oye : ou, reiglez - vous par luy, je ne trouve pas que ce fust raison. Le ton & mouvement de la voix, a quelque expression, & signification de mon sens : c'est à moy à le conduire, pour me représenter. Il y a voix pour instruire, voix pour flatter, ou pour tancer. Je veux que ma voix non-seulement arrive à luy, mais à l'adventure qu'elle le frappe, & qu'elle le perce. Quand je mastine mon laquay, d'un ton aigre & poignant, il seroit bon qu'il vinst à me dire : Mon maistre, parlez plus doux, je vous oy bien (y)

(41) *Pourveu qu'on l'entende en ce sens* : Parlez selon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur.

(y) Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par sa propriété. *Quintil. Instit. Orat. L. XL*

Est quadam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate. La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute. Certuy - cy se doit preparer à la recevoir, selon le branle qu'elle prend. Comme entre ceux qui jouent à la paume, celuy qui soustient, * se desmarche & s'appreste selon qu'il voit remuer celuy qui luy jette le coup, & selon la forme du coup.

L'experience m'a encores appris cecy, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie & leurs bornes, leurs maladies & leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dès leur naissance; & leurs jours. Qui eslaye de les abbreger impieusement, par force, au travers de leur course, il les allonge & multiplie: & les Marcelle, au lieu de les appaiser. Je suis de l'advis de Crantor, qu'il ne faut ny

iii. *De la Traduction de M. l'Abbé GEDOYN; excellente copie qui durera apparemment autant que l'original.*

* *Se recule, se retire en arriere. Desmarcher, redem referre: Nicot.*

obstinément s'opposer aux maux, & à l'estourdi : ny leur succomber de mollesse : mais qu'il leur faut ceder naturellement, selon leur condition & la nostre. On doit donner passage aux maladies : & je trouve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire. Et en ay perdu de celles qu'on estime plus opiniastres, & tenaces, de leur propre decadence : sans ayde & sans art, & contre ses reigles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. Mais un tel en mourut. Si ferez-vous : sinon de ce mal là, d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayants trois Medecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, universel & à tout sens. Si c'est une Medecine voluptueuse, acceptez-la : c'est toujours autant de bien present. Je ne m'arresteray ny au nom ny à la couleur, si elle est delicieuse & appetissante : Le plaisir est des principales especes du profit. J'ay laissé envieillir & mourir en moy de mort naturelle, des rheumes, de fluxions goutteuses, relaxation, battement de cœur, micraines, & autres accidents que j'ay perdu quand je m'estois à demy

formé à les nourrir. On les conjure mieux par courtoisie, que par braverie. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition. Nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en depit de toute Medecine. C'est la premiere leçon, que les Mexicains font à leurs enfans, quand au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsi: *Enfant, tu es venu au monde pour endurer; endure, souffre & tais-toy.* C'est injustice de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un, ce qui peut advenir à chascun. (z) *Indignare, si quid in te iniquè propriè constitutum est.*

Voyez un vieillard, qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere & vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse:

(a) *Stulte, quid hac frustra votis puerilibus optas?*

(z) Plains-toi, si l'on t'impose à toi seul une peine que tu n'aurois pas meritée. *Senec. Epist. xcj.*

(a) Fou que tu es, à quoi bon tous ces vœux puériles qui ne sauroient être accomplis? *Ovid. Trist. L. II. Eleg. viij. vs. 11.*

N'est-ce pas folie ? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues années : comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes & les vents. Platon ne croit pas (42) qu'Esculape se mist en peine, de pourvoir par regimes, à faire durer la vie, en un corps gâté & imbecille : inutile à son pays, inutile à sa vacation : & à produire des enfants sains & robustes : & ne trouve pas, ce soing convenable à la justice & prudence divine, qui doit conduire toutes choses à l'utilité. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit redresser : on vous plastrera pour le plus, & il estançonnera un peu, & allongera l'on de quelque heure vostre misere.

(b) *Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,*

Diversis contrà nititur obicibus,

Donec certa dies, omni compage solutâ,

Ipsam cum rebus subruat auxilium.

(42) De Republ. L. III. p. 623. C.

(b) Ainsi lorsqu'on veut soutenir un bâtiment, on l'étaye dans les endroits où il menace ruine, jusqu'à ce qu'enfin toute la machine venant à se dissoudre, les étançons tombent avec l'édifice. *Cornel. Gall. Eleg. I. vs. 173, &c.*

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Nostre vie est composée , comme l'harmonie du Monde , de choses contraires , aussi de divers tons , doux & aspres , aigus & plats , mols & graves. Le Musicien qui n'en aymeroit que les uns , que voudroit-il dire ? Il faut qu'il s'en sçache servir en commun , & les mesler : Et nous aussi , les biens & les maux , qui sont consubstantiels à nostre vie. Nostre estre ne peut sans ce meslange : & y est l'une bande non moins necessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle , c'est représenter la folie de Ctesiphon (43) , qui entreprenoit de faire à coup de pied avec sa mule.

Je consulte peu des alterations que je sens : car ces gents icy sont (44) avanta-

(43) Certain Escrimeur , de qui *Plutarque* a rapporté cela , dans le *Traité , comment il faut refrener la colere* , c. viij. Version d'*Amyot*.

(44) Hautains , imperieux. *Avantageux* , superbus , *Avantageusement parler* , altè loqui : *Nicot*.

— Ce mot commence à renaitre. On le dit en conversation , & je l'ai vû depuis peu dans un livre nouveau très-bien écrit , intitulé , *Synonymes François*. Mais je doute fort que l'usage le établisse jamais dans la Langue , où il ne seroit bon qu'à causer du désordre.

geux, quand ils vous tiennent à leur miséricorde. Ils vous gourmandent les oreilles, de leurs prognostiques; & me surprenant autrefois affoibly du mal, m'ont injurieusement traité de leurs dogmes, & troigne magistrale: me menassent tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Je n'en estois abbatu, ny deslogé de ma place, mais j'en estois heurté & poussé: Si mon jugement n'en estoit ni changé, ni troublé, au moins il en estoit empesché. C'est rousjours agitation & combat.

Or je traite mon imagination le plus doucement que je puis; & la descharge-rois, si je pouvois, de toute peine & contestation. Il la faut secourir, & flatter, & pipper qui peut. Mon Esprit est propre à cet office. Il n'a point faute d'apparence par tout. S'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist-il un exemple? Il dict, que c'est pour mon mieux, que j'ay la gravelle: Que les bastimens de mon aage ont naturellement à souffrir quelque gouttiere. Il est temps qu'ils commencent à se lascher & desmentir:

C'est une commune necessité : Et n'eust-on pas fait pour moy un nouveau miracle. Je paye par-là, le loyer deu à la vieillesse ; & ne scaurois en avoir meilleur compte, Que la compagnie me doit consoler, estant tombé en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon temps. J'en vois par tout d'affligez de mesme nature de mal. Et m'en est la societé honorable : d'autant qu'il se prend plus volontiers aux Grands : son essence a de la noblesse & de la dignité. Que des hommes qui en sont frappez, il en est peu de quittes à meilleure raison : & si, il leur couste la peine d'un facheux regime, & la prinse ennuyeuse, & quotidienne, des drogues medecinales : Là où je le doy purement en ma bonne fortune. Car quelques bouillons communs de l'eringium, & herbe de Turc, que deux ou trois fois j'ay avalé, en faveur des Dames, qui plus gracieusement que mon mal n'est aigre, m'en offroyent la moitié du leur, m'ont semblé esgalement faciles à prendre, & inutilement en operation. Ils ont à payer mille vœux à Æsculape, & au-

172 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
tant d'escus à leur Medecin , * de la
profluvion de fable aisée & abondante ,
que je reçois souvent par le benefice de
nature. La decence mesme de ma conte-
nance en compagnie , n'en est pas trou-
blée : & porte mon eau dix heures , &
aussi long temps qu'un sain. La crainte
de ce mal , dit-il , t'effrayoit autresfois ,
quand il t'estoit incogneu : les cris & le
desespoir , de ceux qui l'aigrissent par
leur impatience , t'en engendroient l'hor-
reur. C'est un mal , qui te bat les mem-
bres , par lesquels tu as le plus failly :
Tu es homme de conscience :

(c) *Qua venit indignè pana, dolenda venit.*

Regarde ce chastiment : il est bien doux
aux prix d'autres , & d'une faveur pa-
ternelle. Regarde sa tardiveté : il n'in-
commode & occupe que la saison de ta
vie , qui ainsi , comme ainsi est meshuy
perdue & sterile , ayant faict place à la

* Pour un écoulement de fable aisé & abon-
dant , &c *Profluvion* est purement Latin , *Pro-
fluvium sanguinis* , flux de sang.

(c) C'est le mal qu'on n'a pas merité , dont on
a droit de se plaindre. *Ovid Epist. V. Enone
Paridi* , vs. 8.

licence & plaisirs de ta jeunesse, comme par composition. La crainte & pitié, que le peuple a de ce mal, te sert de matiere de gloire : Qualité, de laquelle si tu as le jugement purgé, & en as guery ton discours, tes amis pourtant en recognoissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouïr dire de soy : *Voyla bien de la force : voyla bien de la patience.* On te voit suer d'ahan, pallir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contractions & convulsions estranges, degoutter par fois de grosses larmes des yeux, rendre les urines espees, noires, & effroyables, ou les avoir arrestées par quelque pierre espineuse & herissée qui te poinct, & escorche cruellement le col de la verge, entretenant cependant les assistans, d'une contenance commune : * bouffonant à pauses avec tes gens : tenant ta partie en un discours tendu : excusant de parole ta douleur, & rabbattant de ta souffrance. Te souvient-il de ces gens du temps passé, qui recherchoient les maux avec si grand-

* *Plaisantant, riant de temps en temps.*

faim, pour tenir leur vertu en haleine, & en exercice ? met le cas, que nature te porte, & te pousse à cette glorieuse eschole, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal dangereux & mortel : Quels autres ne le sont ? Car c'est une pipperie medecinale, d'en excepter aucuns, qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort. Qu'importe, s'ils y vont par accident, & s'ils glissent, & gauchissent aysément, vers la voye qui nous y meine ? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade : tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien, sans le secours de la maladie. Et à d'aucuns, les maladies ont esloigné la mort : qui ont plus vescu, de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants. Joint qu'il est comme des playes ; aussi des maladies medecinales & salutaires. La colique est souvent non moins vivace que vous. Il se voit des hommes, auxquels elle a continué depuis leur enfance jusques à leur extreme vieillesse ; & s'ils ne luy eussent failly de compaignie, elle estoit pour les assister plus outre. Vous la tuez

plus souvent qu'elle ne vous tue. Et quand elle te presenteroit l'image de la mort voisine, seroit-ce pas un bon office, à un homme de tel aage, de la ramener aux cogitations de sa fin ? Et qui pis est, tu n'as plus pourquoy guarir : Ainsi, comme ainsi, au premier jour la commune nécessité t'appelle. Considere combien artificiellement & doucement, elle te desgoute de la vie, & desprend du monde : non te forçant, d'une subjection tyrannique, comme tant d'autres maux, que tu vois aux vieillards, qui les tiennent continuellement entravez & sans relâche, de foiblesse & douleurs : mais par advertissemens, & instructions reprises à intervalles ; entremeslant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de mediter & repeter sa leçon à ton aise. Pour te donner moyen de juger maintenant, & prendre party en homme de cœur, elle te presente l'estat de ta condition entiere, & en bien & en mal ; & en mesme jour, une vie tres-alagre tantost, tantost insupportable. Si tu n'accoules la mort, au moins tu luy touches en paume, une fois le mois.

Par où tu as de plus à esperer , qu'elle t'attrappera un jour sans menace. Et qu'estant si souvent conduit jusques au port , te fiant d'estre encore aux termes accoustumez , on t'aura , & ta fiance , (45) passé l'eau un matin , inopinément. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyalement le temps avec la santé. Je suis obligé à la fortune , dequoi elle m'assaut si souvent de mesme sorte d'armes : Elle m'y façonne , & m'y dresse par usage , m'y durcit & habitue : Je sçay à peu près meshuy , en quoy j'en dois estre quitte. A faute de memoire naturelle , j'en forge de papier. Et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal , je l'escriis : d'où il advient , qu'à cette heure , estant quasi passé par toute sorte d'exemples : si quelque eston-

(45) *On t'aura passé l'eau* , signifie ici *on t'aura fait passer dans l'autre monde* , par allusion , si je ne me trompe , à ce que disoient les anciens Grecs & Romains , que les morts passsoient au-delà du Styx dans la barque de Carron : Fantaisie dont nous orons encore notre Poësie , & que nous adoptons quelquefois en prose , dans un style familier , comme est ici celui de Montaigne.

nement me menace : feuilletant ces petits brevets descousus , comme des feuilles Sibyllines , je ne faux plus de trouver où me consoler , de quelque prognostique favorable , en mon experience passée. Me sert aussi l'accoustumance , à mieux esperer pour l'advenir. Car la conduite de ce vuidange , ayant continué si long temps , il est à croire , que Nature ne changera point ce train , & n'en adviendra autre pire accident , que celuy que je sens. En outre , la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte & soudaine. Quand elle m'assaut mollement , elle me fait peur , car c'est pour long temps : mais naturellement , elle a des excez vigoureux & gaillards. Elle me secoue à outrance , pour un jour ou deux. Mes reins ont duré un aage , sans alteration : il y en a tantost un autre , qu'ils ont changé d'estat. Les maux ont leur periode comme les biens : à l'aventure est cer accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach : sa digestion en estant moins parfaite , il renvoye cette matiere crue à mes reins. Pourquoi

ne pourra estre à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme; & nature s'acheminer à prendre quelque autre voye de purgation. Les ans m'ont évidemment faict tarir aucuns rheumes? Pourquoy non ces excremens qui fournissent de matiere à la grave? Mais est-il rien doux, au prix de cette soudaine mutation, quand d'une douleur extreme, je viens par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé: si libre, & si pleine: comme il advient en nos soudaines & plus aspres coliques? Y a-il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement? De combien la santé me semble plus belle, après la maladie, si voisine & si contiguë, que je les puis recognoistre en presence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil: où elles se mettent à l'envy, comme pour se faire teste & (46) contrecarre! Tout

(46) *Un Contrecarre, ou contregarre, opposition, antisophisma*: NICOT, COTGRAVE.

ainsi que les Stoïciens disent, (47) que les vices sont utilement introduits, pour donner prix & faire espaulé à la vertu : nous pouvons dire, avec meilleure raison, & conjecture moins hardie, que Nature nous a presté la douleur, pour l'honneur & service de la volupté & indolence. Lorsque Socrates (48) après qu'on l'eust deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses jambes, il se resjouit, à considerer l'estroite alliance de la douleur à la volupté : comme elles sont associées d'une liaison nécessaire : si qu'à tours, elles se suivent, & entr'engendrent : Et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir pris, de cette consideration, un corps propre à une belle Fable.

Le pis que je voye aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si grievées en leur effect, comme elles sont en leur yssue. On est un an à se ravoïr,

(47) Ce sentiment est expressément combattu par *Plutarque*, dans le *Traité des communes conceptions, contre les Stoïques*, ch. x. & suiv.

(48) Dans le *PHEDON* de *Platon*, p. 60.

tousjours plein de foiblesse & de crainte. Il y a tant de hazard , & tant de degrez , à se reconduire à sauveté , que ce n'est jamais faict. Avant qu'on vous aye defublé d'un couvrechef , & puis d'une calote ; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air , & du vin , & de vostre femme , & des melons ; c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette-cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net ; là où les autres laissent tousjours quelque impression, & alteration , qui rend le corps susceptible de nouveau mal , & se prestent la main les uns aux autres.

. Ceux-là sont excusables , qui se contentent de leur possession sur nous , sans l'entendre , & sans introduire leur sequele : Mais courtois & gracieux sont ceux , de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma collique je me trouve deschargé d'autres accidents , plus ce me semble que je n'estois auparavant , & n'ay point eu de febvre depuis. J'argumente , que les vomissements extremes & frequents que je souffrent , me purgent : & d'autre costé,

mes dégoustemens , & les jeusnes estranges , que je passe , digerent mes humeurs peccantes : & Nature vuide en ces pierres , ce qu'elle a de superflu & nuisible. Qu'on ne me die point , que c'est une medecine trop chere vendue. Car quoy , tant de puans breuvages , cauterres , incisions , * suées , sedons , dietes , & tant de formes de guerir , qui nous apportent souvent la mort , pour ne pouvoir soutenir leur violence , & importunité ? Par ainsi , quand je suis atteint , je le prends à medecine : quand je suis exempt : je le prends à constante & entiere delivrance.

Voicy encore une faveur de mon mal particuliere. C'est qu'à peu près , il faict son jeu à part , & me laisse faire le mien ; ou il ne tient qu'à faute de courage. En sa plus grande esmotion , je l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement , vous n'avez que faire d'autre regime : Jouez , disnez , courez , faictes cecy , & faictes encore cela , si vous pouvez ; vostre debauché y servira plus , qu'elle n'y nuira

* *Remedes Sudorifiques.*

Dites-en autant à un verolé, à un gouteux, à un hernieux. Les autres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien autrement nos actions, troublent tout nostre ordre, & engagent, à leur consideration, tout l'estat de la vie. Cette-ci ne faict que pincer la peau : elle vous laisse l'entendement, & la volonté en vostre disposition, & la langue, & les pieds, & les mains. Elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assoupit. L'ame est frappée de l'ardeur d'une fievre, & atterée d'une epilepsie, & disloquée par une aspre micraine, & enfin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse, & les plus nobles parties : Icy, on ne l'attaque point. S'il luy va mal, à sa coulpe : Elle se trahit elle-mesme, s'abandonne, & se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader, que ce corps dur & massif, qui se cuyt en nos rongnons, se puisse dissoudre par breuvages. Parquoy depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage, aussi bien le prendra-il.

Je remarque encore cette particuliere commodité, que c'est un mal, auquel

nous avons peu à deviner. Nous sommes disposez du trouble , auquel les autres maux nous jettent , par l'incertitude de leurs causes , & conditions , & progresz : Trouble infiniment penible. Nous n'avons que faire de consultations & interpretations doctorales : les sens nous montrent que c'est , & où c'est. Par tels arguments , & forts & foibles , comme Cicero * le mal de sa vieillesse , j'essaye d'endormir & amuser mon imagination , & graisser ses playes. Si elles s'empirent demain , demain nous y pourvoyrons d'autres eschappatoires. Qu'il soit vray. Voicy depuis de nouveau , que les plus legers mouvements espreignent le pur sang de mes reins. Quoy pour cela ? je ne laisse de me mouvoir comme devant , & picquer après mes chiens , d'une juvenile ardeur , & insolente. Et trouve que j'ay grand' raison , d'un si important accident , qui ne me couste qu'une sourde poissanteur , & alteration en cette partie. C'est quelque grosse pierre , qui foule & consomme la

* Tâche d'adoucir & d'amuser le mal de la vieillesse , dans son Livre *De Senectute*, j'essaye d'endormir , &c.

substance de mes rongnons ; & ma vie , que je vuide peu à peu , non sans quelque naturelle douceur , comme un excrement hormais superflu & empeschant. Or sens-je quelque chose qui croulle : ne vous attendez pas que j'aïlle m'amusement à recognoistre mon poux & mes urines , pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse. Je seray assez à temps à sentir le mal , sans l'allonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir , il souffre desja de ce qu'il craint. Joint que la dubitation & ignorance de ceux qui se meslent d'expliquer les ressorts de Nature , & ses internes progresz ; & tant de faux prognostiques de leur art , nous doit faire cognoistre , qu'elle a ses moyens infiniment incognus. Il y a grande incertitude , varieté & obscurité , de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vielleffe , qui est un signe indubitable de l'approche de la mort : de tous les autres accidents , je voy peu de signes de l'advenir surquoy nous ayons à fonder nostre divination. Je ne me juge que par vray sentiment , non par discours : A quoy faire ? puisque je n'y veux apporter que l'attente & la pa-

tience. Voulez-vous sçavoir combien je gaigne à cela ? Regardez ceux qui font autrement , & qui dependent de tant de diverses persuasions & conseils : combien souvent l'imagination les presse * sans le corps. J'ay mainte fois prins plaisir estant en seureté , & delivré de ces accidents dangereux , de les communiquer aux Medecins , comme naissants lors en moy : Je souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions , bien à mon ayse ; & en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace , & mieux instruiçt de la vanité de cet Art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse , que l'activité & la vigilance. Nostre vie n'est que mouvement. Je m'esbranle difficilement , & suis tardif par tout : à me lever , à me coucher , & à mes repas. C'est matin pour moy que sept heures : & où je gouverne ; je ne disne ny avant onze , ny ne soupe qu'après six heures. J'ay autresfois attribué la cause des fiebvres , & maladies où je suis tombé , à la pesanteur & assoupissement , que le long sommeil m'avoit apporté. Et

* Sans que le corps s'en ressente.

me suis toujours repenty de me rendormir le matin. Platon veut plus de mal (49) à l'excès du dormir, qu'à l'excès du boire. J'ayme à coucher dur, & seul; voire sans femme, à la royale : un peu bien couvert. On ne bassine jamais mon liét; mais depuis la vieillesse, on me donne quand j'en ay besoing, des draps, à eschauffer les pieds & l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion, (50) d'estre dormart, non à mon advis pour autre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes, qu'en luy seul, il n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à autre chose; mais je cede & m'accommode en general, autant que tout autre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie, & le continue encore en cet aage, huit ou neuf heures, d'une haleine.

Je me retire avec utilité, de cette propension paresseuse : & en vaux évidemment.

(49) Montaigne a tiré ceci de la vie de *Platon*, par *Diogene Laërce*, L. III. Segm. xxxix.

(50) Comme on peut voir dans *Plutarque*, tout à la fin du *Traité*, qu'il est requis qu'un Prince soit savant.

ment mieux. Je fens un peu le coup de la mutation : mais c'est fait en trois jours. Et n'en voy guere , qui vive à moins , quand il est besoin : & qui s'exerce plus constamment , ny à qui les corvées poissent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme ; mais non pas vehemente & soudaine. Je suis mes-
huy, les exercices violents , & qui me mènent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Je me tiens debout , tout le long du jour , & ne m'ennuie point à me promener : mais sur le pavé , depuis mon premier aage , je n'ay aimé d'aller qu'à cheval. A pied , je me crotte jusques aux fesses ; & les petites gens sont subjects par ces ruées , à estre choquez & coudoyez à faute d'apparence. Et ay aimé à me reposer , soit couché , soit assis , les jambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation & noble en execution (car la plus forte , genereuse . & superbe de toutes les vertus , est la vaillance) & noble en sa cause. Il n'est point d'utilité , ny plus juste , ny plus univer-

selle, que la protection du repos, & grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs : la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques : la liberté de cette conversation, sans art, & une façon de vie, masle & sans ceremonie : la variété de mille actions diverses : cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient & eschauffe, & les oreilles, & l'ame : l'honneur de cet exercice : son aspreté mesme & sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa Republique il en faiët part aux femmes & aux enfans. Vous vous conviez aux rolles, & hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat, & de leur importance : soldat volontaire : & voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

(d) *Pulchrumque mori succurrit in armis.*

De craindre les hazards communs, qui regardent une si grande presse ; de n'o-

(d) *Qu'il est beau de mourir les armes à la main.*
VIRG. *Æneïd.* L. II. vs. 317.

& de ce que tant de sortes d'ames osent,
 & tout un peuple, c'est à faire à un cœur
 mol & bas outre mesure. La compagnie
 s'élève jusques aux enfans. Si d'autres
 vous surpassent en science, en grace, en
 force, en fortune, vous avez des causes
 à qui vous en prendre : mais de
 vous ceder en fermeté d'ame, vous n'a-
 vez à vous en prendre qu'à vous. La
 mort est plus abjecte, plus languissante,
 pénible dans un liêt, qu'en un combat :
 les fievres & les cacaterrhes, autant dou-
 oureux & mortels, qu'une harquebuza-
 rie : Qui seroit faict à porter valeureuse-
 ment les accidents de la vie commune,
 n'auroit point à grossir son courage, pour
 devenir gendarme. (e) *Vivere, mi Lu-*
ci, militare est.

Il ne me souvient point de m'estre
 jamais veu galleux : Si est la graterie,
 les gratifications de Nature les plus
 dures, & autant à main. Mais elle a la
 punition trop importunément voisine. Je
 touche plus aux oreilles, que j'ay au

(e) Notre vie, Lucilius, est un train de
 guerre. *Senéc. Epist. xcvi.*

190 ESSAIS DE MONTAIGNE,
dedans (51) pruanes, par secouffes.

Je suis nay de tous les sens, entiers
quasi à la perfection. Mon estomach est
commodément bon, comme est ma teste;
& le plus souvent, se maintiennent au
travers de mes fiebvres, & aussi mon ha-
leine. J'ay outrepasé l'aage auquel des
nations, non sans occasion, avoient pres-
cript une si juste fin à la vie, qu'elles
ne permettoient qu'on l'excedast. Si ay-je
encore des remises, quoy qu'inconstantes
& courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire
de la santé & indolence de ma jeunesse.
Je ne parle pas de sa vigueur & alai-
gresse: ce n'est pas raison qu'elle me sui-
ve hors ses limites:

(f) *Non hoc ampliùs est liminis, aut aqua
Caelestis, patiens latus.*

(51) C'est un terme Gascon, Francisé par
Montagne, qui, dit-il ici, se gratte les oreilles
parce que de temps en temps il y sent de la deman-
geaison au dedans. Il y a un Proverbe Gascon
qui dit,

Que se gratto quan se prus,
Noun fà mal à degus.

Du mot *prus*, ou *prusi*, vient *pruant*, qui
mange.

(f) Je n'ai plus la force de rester la nuit

Mon visage & mes yeux me descouvrent incontinent. Tous mes changements commencent par-là : & un peu plus aîrés, qu'ils ne sont en effect. Je fais souvent pitié à mes amis, avant que j'en sente la cause. Mon miroïer ne m'estonne pas : car en la jeunesse mesme, il n'est advenu plus d'une fois, de chauffer ainsi un teint, & un port trouble, & de mauvais prognostique, sans grand accident : en maniere que les Medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, & à quelque passion secrette, qui me rongeast au dedans. Ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit tant selon moy, que fait l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre aise. Je l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encore pleine de satisfaction, & de feste : comme elle est le plus ordinairement : moitié de sa complexion, moitié de son dessein :

(g) *Nec vitiant artus agra contagia mentis.*

qui de la porte d'une Maitresse, à souffrir le froid de la pluie. *Horat. L. III. Od. x. vs. 19.*

(g) Et jamais mon esprit n'a mis du dérange-

Je tiens que cette sienne température, a relevé maintesfois le corps de ses cheutes. Il est souvent abbatu : que si elle n'est enjouée, elle est au moins en estat tranquille & reposé. J'eus la siebvre quatre, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout devisagé, l'Esprit alla tousjours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement & langueur ne m'attristent guere. Je vois plusieurs deffailances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que je craindrois moins que mille passions, & agitations d'esprit que je vois en usage. Je prens party de ne plus courre, c'est assez que je me traïsne ; ny ne me plains de la decadence naturelle qui me tient,

(h) *Quis tumidum guttur miratur in Alpibus?*

ment dans mon corps. *Ovid. Trist. L. III. Eleg. viij. vs. 24.* La maniere dont Montagne applique ici les paroles d'Ovide dans un sens tout opposé à celui qu'elles ont dans ce Poëte, n'est pas fort naturelle. Car ce qu'il a directement dessein de dire, c'est que son esprit n'est point troublé par ce qu'il peut y avoir de dérangé dans son corps.

(h) Qui s'étonne de voir les habitans des Alpes avec un cou gros & enflé? *Juvenal. Sat. XII. vs. 162.*

Non plus, que je ne regrette, que ma durée ne soit aussi longue & entiere que celle d'un cheſne.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : j'ay eu peu de penſées en ma vie qui m'ayent ſeulement interrompu le cours de mon ſommeil, ſi elles n'ont eſté du deſir qui m'eſveillaſt ſans m'affliger. Je ſonge peu ſouvent; & lors c'eſt des choſes fantaſtiques & des chimeres, produictes communément de penſées plaiſantes, pluſtoſt ridicules que triftes. Et tiens qu'il eſt vray que les ſonges ſont loyaux interprètes de nos inclinations; mais il y a de l'art à les aſſortir & entendre.

(i) *Rex, quæ in vitâ uſurpant homines, cogitant, curant, vident,
Quæque aiunt vigilantes, agitant quæ, ea ſi
cui in ſomno accidunt,
Minus mirum eſt.*

(i) O Roi, il n'eſt pas ſurprenant que les hommes voyent en ſonge les choſes qui les occupent ordinairement, à quoi ils penſent, qu'ils conſiderent, dont ils ſ'entretiennent, & qu'ils ſouhaitent dans leur eſprit lorsqu'ils ſont éveillés.
ſic. de Divinat. L. I. c. xxij. Les vers Latins ſont pris d'une Tragédie d'Accius intitulée Bru-

Platon dit davantage (52). que c'est l'office de la prudence, d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir. Je ne voy rien à cela, sinon les merveilleuses experiences, que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'autorité irréprochable. Les histoires disent, (53) que les Atlantes ne songent jamais: qui ne mangent aussi rien, qui aye prins mort: ce que j'adjouste, d'autant que c'est à l'aventure l'occasion pourquoy ils ne songent point. Car Pythagoras ordonnoit (54) certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres: & ne m'apportent aucune agitation de corps, ny expression

tus. C'est un Devin, qui parle ici à Tarquin le Superbe, l'un des premiers personnages de la piece. Il ne reste que quelques fragmens des ouvrages de cet ancien Poëte Tragique.

(52) Dans le *Timée*, p. 71. où il traite du Foye.

(53) Herodote, L. IV. p. 322. Αίγυπτιοί δὲ (Ἄτλαντες) οὐ τι ἐμψυχόν οἱ δὲν σπλῆ ἐσθλὰ, αὐτὰ ἐνύπνια ὀρέσθαι.

(54) Et Platon aussi, au rapport de Ciceron, d'où Montagne a pris ce qu'il nous dit ici de Pythagore: *Iam Pythagoras & Plato. . . quo in sanhis certiora videamus, praparatatos quodam cultu atque victu proficisci ad dormiendum jubent.* De Divinat. L. II. c. 58.

de voix. J'ay veu plusieurs de mon temps, en estre merveilleusement agitez. Theon le Philosophe (55) se promenoit en songeant : & le valet de Periclès sur les tuiles mesme & faiste de la maison.

Je ne choisiss guere à table ; & me prens à la premiere chose & plus voisine : & me remue mal volontiers d'un goust à un autre. La presse des plats, & des services me desplaist autant qu'autre presse. Je me contente aysément de peu de mets ; & hay l'opinion de Favorinus (56), qu'en

(55) Θίαν — ὁ Στωϊκὸς κοιμώμενος περὶ παλαιοῖς ἐν τῷ ὕπνῳ, καὶ Περικλίου δούλου πρὸ τοῦ ἐγείναι ἀκροῦ. Diogene Laërce, dans la vie de Pyrrhon, L. IX. Segm. lxxxij. J'ay connu un savant homme qui soutenoit que c'étoient là de vrais contes à dormir debout. On trouve dans les *Observations de Menage* sur cet endroit de Diogene Laërce un passage de Galien, où ce docteur Médecin nous apprend, qu'ayant vu dire qu'il arrivoit à certaines gens de marcher tout endormis, il n'en avoit rien crû jusqu'à ce qu'ayant été engagé à voyager à pied toute une nuit, il fut forcé de le croire, par l'expérience qu'il en fit lui-même, &c. Mais par ce principe, Galien nous met en droit de ne rien croire, que nous ne l'ayons éprouvé aussi bien que lui.

(56) Ou plutôt celle de certains Directeurs d'une extravagante délicatesse de bouche, dont Favorinus avoit montré le ridicule dans une raison composée sur ce sujet ; c'est ce qui pa-

un festin, il faut qu'on vous desrobe la viande où vous prenez appetit, & qu'on vous en substitue tousjours une nouvelle : Et que c'est un miserable soupper, si on n'a saoulé les assistans de crouppions de divers oiseaux ; & que le seul bequefigue merite. qu'on le mange en entier. J'use familièrement de viandes sallées ; si aymé-je mieux le pain sans sel : Et mon boulanger chez moy, n'en sert pas d'autre pour ma table ; contre l'usage du pays. On a eu en mon enfance principalement à corriger le refus, que je faisois des choses que communement on ayme le mieux, en cet aage ; sucres, confitures, pieces du four. Mon gouverneur com-

roît clairement par un passage qui nous a été conservé par Aulugelle, L. XV. c. viij. & qui commence ainsi : *Præfati pupina atque luxuria negant canam lautam esse, nisi, quum libentissimè edis, tum auferatur, & alia esca melior atque amplior succenturietur. Is nunc flos cana habetur inter istos ; qui negant ullam avem præter ficedulam totam comesse oportere ; ceterarum avium atque altilium, nisi tantum apponatur, ut à claviculis inferiori parte saturifiant, convivium præstant inopiâ sordere.* Je ne comprends pas comment Montagne a pû dire, après avoir lû ces paroles. Je hai l'opinion de Favorinus, c'est ce que Favorinus condamne directement.

battit cette hayne de viandes délicates ,
 comme une espece de delicateffe. Aussi
 n'est-elle autre chose, que difficulté de
 goust , où qu'il s'applique. Qui oste à
 un enfant certaine particuliere & obsti-
 née affection au pain bis & au lard ,
 ou à l'ail , il luy oste la friandise. Il en
 est, qui font les laborieux , & les patiens
 pour regretter le bœuf , & le jambon ,
 parmy les perdris. Ils ont bon temps :
 c'est la delicateffe des delicats ; c'est le
 goust d'une molle fortune , qui s'affadit
 aux choses ordinaires & accoustumées ,
 (k) *Per qua luxuria divitiarum radio ludit.*
 Laisser à faire bonne chere de ce qu'un
 autre la faißt ; avoir un soing curieux de
 son traictement ; c'est l'essence de ce
 vice :

(l) *Si modicâ canaretimes olus omne patellâ.*

Il y a bien vraiment cette difference ,
 qu'il vaut mieux obliger son desir , aux

(k) Par lesquelles le luxe se joue du dégoût qui
 accompagne les richesses. *Senec. Epist. xviii.*

(l) Si tu ne fais point te contenter d'un pe-
 tit plat d'herbes , pour ton souper. *Horat. L. I.*
vs. 2.

choses plus aysées à recouvrer ; mais c'est toujours vice de s'obliger. J'appellois autrefois delicat , un mien parent qui avoit delaprin en nos galeres , à se servir de nos lits , & se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfans massés , je leur desirasse volontiers ma fortune. Le bon pere que Dieu me donna (qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté , mais certes bien gaillarde) m'envoya dès le berceau , nourrir à un pauvre village des siens , & m'y tint autant que je fus en nourrisse , & encore au-delà ; me dressant à la plus basse & commune façon de vivre : (m) *Magna pars libertatis est bene moratus venter*. Ne prenez jamais , & donnez encore moins à vos femmes , la charge de leur nourriture ? Laissez-les former à la fortune , sous des loix populaires & naturelles : laissez à la coustume , de les dresser à la frugalité & à l'austérité ; qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté , qu'à monter vers elle. Son

(m) Une grande partie de notre liberté dépend d'un ventre bien morigené. *Senec. Epist. cxxij.*

humeur visoit encore à une autre fin. De me rallier avec le peuple , & cette condition d'hommes , qui a besoing de nostre ayde ; & estimoit que je fusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras , que vers celuy qui me tourne le dos. Et fut cette raison , pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fonts, à des personnes de la plus abjecte fortune , pour m'y obliger & attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succédé. Je m'adonne volontiers aux petits ; soit pour ce qu'il y a plus de gloire : soit par naturelle compassion , qui peut infiniment en moy. Le party que je condamneray en nos guerres , je le condamneray plus asprement , fleurissant & prospere. Il sera pour me concilier aucunement à soy , quand je le verray miserable & accablé. Combien volontiers je considere la belle humeur (57) de Chelonis , fille & femme de Roys de Sparte ! Pendant que

(57) Ceux qui ont l'ame noble & tendre , feront fort bien de quitter ici Montagne , pour aller lire ce que Plutarque rapporte de cette genereuse Princeesse , dans la *Vie d'Agis & Cleomene* , ch. v. de la Traduction d'Amyot.

Cleombutus son mary , aux desordres de sa ville , eust advantage sur Leonidas son pere , elle fist la bonne fille , se r'allie avec son pere , en son exil , en sa misere , s'opposant au victorieux. La chance vint-elle à tourner ? la voylà changée de vouloir , avec la Fortune , se rangeant courageusement à son mary , lequel elle suivit partout , où sa ruine le porta : N'ayant , ce me semble , autre choix que de se jeter au party , où elle faisoit le plus de besoiing , & où elle se monroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller après l'exemple de Flaminius, (58) qui se prestoit à ceux qui avoient besoiing de luy , plus qu'à ceux qui luy pouvoient bien faire : que je ne fais à celuy de Pyrrhus (59) , propre à s'abaisser sous les grands , & à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent , & me nuisent : car , soit pour m'y estre accoustumé enfant , à faute de meilleure contenance , je mange autant que j'y suis. Pourtant chez moy , quoy qu'elle soit

(58) Dans sa vie , par *Plutarque* , c. j.

(59) Voyez sa vie , par *Plutarque* , c. ij.

des courtes je m'y mets volontiers un peu après les autres, sur la forme d'Auguste (60) : Mais je ne l'imité pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les autres. Au rebours, j'aime à me reposer long temps après, & en ouïr conter : pourveu que je ne m'y mesle point ; car je me lasse & me blesse de parler, l'estomac plein ; autant comme je trouve l'exercice de crier, & contester avant le repas, très-salubre & plaisant.

Les anciens Grecs & Romains avoient meilleure raison que nous, assignants à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si autre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, & la meilleure partie de la nuit : mangeants & beuvants moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions : & estendans ce plaisir naturel, à plus de loisir & d'usage, y entresemant divers offices de conversation, utiles & agreables.

(60) *Suetone*, dans la vie de cet Empereur, c. lxxiv. *Convivia nonnunquam & seriùs inibat, & maturiùs relinquebat; cum conviva & canare inciperent priusquàm ille discumberat, & permanerent digressò eo.*

Ceux qui doivent avoir soing de moy , pourroient à bon marché me desrober ce qu'ils pensent m'estre nuisible : car en telles choses, je ne desire jamais , ny ne trouve à dire , ce que je ne vois pas : mais aussi de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence : Si que quand je veux jeuser, il me faut mettre à part des souppeurs : & qu'on me presente justement autant qu'il est besoing pour une reiglée collation : car si je me mets à table, j'oublie ma resolution. Quand j'ordonne qu'on change d'apprest à quelque viande ; mes gens sçavent, que c'est-à-dire que mon appetit est allanguy , & que je n'y toucheray point.

En toutes celles qui le peuvent souffrir, je les aime peu cuittes. Et les aime fort mortifiées ; & jusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la durescé qui generallement me fasche (de toute autre qualité, je suis aussi nonchalant & souffrant, qu'homme que j'aye cogneu) si que contre l'humeur commune, entre les poissons mesme, il m'advient d'en trouver, & de trop frais, &

de trop fermes. Ce n'est pas la faute de mes dents , que j'ay eu tousjours bonnes jusques à l'excellence ; & que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure. J'ay appris des l'enfance , à les frotter de ma serviette , & le matin , & à l'entrée & issue de la table. Dieu faict grace à ceux à qui il soustrait la vie par le menu. C'est le seul benefice de la vieillesse. La dernière mort en sera d'autant moins pleine & nuisible : elle ne tuera plus qu'un demy , ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de cheoir , sans douleur , sans effort ; c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre , & plusieurs autres , sont desja mortes , autres demy mortes , des plus actives , & qui renvoyent le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fonde , & eschappe à moy. Quelle bestise sera-ce à mon entendement , de sentir le sault de cette cheute , desja si avancée , comme si elle estoit entière ? Je ne l'espere pas. A la verité , je reçois une principale consolation aux pensées de ma mort , qu'elle soit des justes & naturelles : & que meshuy je ne puisse

en cela , requerir ny esperer de la destinée , faveur * qu'illegitime. Les hommes se font accroire qu'ils ont eu autresfois , comme la stature , la vie aussi plus grande. Mais ils se trompent : & Solon , qui est de ces vieux temps là , (61) en taille pourtant l'exrême durée à soixante & dix ans. Moy qui ay tant adoré & si universellement (62) cet ἀριστον μέτρον , du temps passé , & qui ay tant prins pour la plus parfaite , la moyenne mesure ; prétendrai-je une demesurée & prodigieuse vieillesse ? Tout ce qui vient au revers du cours de Nature , peut estie fascheux . mais ce qui vient selon elle , doit estre rousjours plaisant. (n) *Omnia , quæ secundum Naturam fiunt , sunt habenda in bonis.* Par ainsi , dit Platon (63) , la mort que

* Qu'extraordinaire , contre les regles.

(61) Εἰ γὰρ ἐξδομήκοντα ἔτια οὐρὸν τῆς ζωῆς ἀνθρώπου πρότερον , dit Solon dans Herodote , L. I. c. xxxij.

(62) Cette excellente médiocrité , si recommandée autrefois , & en particulier par Cléobule , l'un des sept Sages de Grece , comme on peut voir dans Diogene Laërce , L. I. Segm. xcij.

(n) Tout ce qui se fait selon la Nature , doit être compté pour un bien. Cic. de Senect. c. xix.

(63) Καὶ θάνατος δὲ κατὰ ταῦτα , ὁ μὲν κατὰ νόσους ἢ τραύματα γιγνώμενος , ἀλγί-

les playes ou maladies apportent, soit violente ; mais celle qui nous surprend , la vieillesse nous y conduisant , est de toutes la plus legere , & aucunement delicieuse.

(o) *Vitam adolescentibus vis aufert , senibus maturitas.* La mort se mesle & confond par tout à nostre vie : le declin preoccupe son heure , & s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt & cinq , & de trente-cinq ans : je les compare avec celui * d'asteure : Combien de fois , ce n'est plus moy ! combien est mon image presente plus eslongnée de celles-là , que de celle de mon trespas ! C'est trop abusé de Nature , de la tracasser si loing , qu'elle soit contrainte de nous quitter : & abandonner nostre conduite , nos yeux , nos dents , nos jambes , & le reste , à la mercy d'un secours estrange & mandie : & nous resigner entre

τὸς καὶ βίαιος· ὃ δὲ μὲν γήρας ἰὼν ἐπὶ τέλος κατὰ φύσιν , ἀπονάτατος τῶν θανάτων , καὶ μᾶλλον μεθ' ἡδονῆς γιγνόμενος ἢ λύτης. In *Timæo* , p. 81.

(o) La vie est comme arrachée de force aux jeunes gens ; & c'est la maturité qui l'ôte aux vieillards. *Cic. de Senect. c. xix.*

* Orthographe & prononciation Gasconne, au lieu d'à cette heure.

les mains de l'Art , las de nous suyvre. Je ne suis excessivement desireux , ny de salades , ny de fruits : sauf les melons. Mon pere haïssoit toute sorte de sauces , je les aime toutes. Le trop manger m'empesche : mais par sa qualité , je n'ay encore cognoissance bien certaine , qu'aucune viande me nuise : comme aussi je † ne manque , ny Lune pleine , ny basse , ny l'automne du printemps. Il y a des mouvemens en nous , inconstans & incogneus. Car des raiforts , pour exemple , je les ay trouvez premierement commodes , depuis fascheux , à present de rechef commodes. En plusieurs choses , je sens mon estomach & mon appetit aller ainsi diversifiant : J'ay rechangé du blanc au clairer , & puis du clairer au blanc.

Je suis friand de poisson , & fais mes jours gras des maigres : & mes festes des jours de jeusne. Je croy ce qu'aucuns disent , qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience

† Je ne distingue ——— ni l'Automne du printemps.

de manger de la viande , le jour de poisson : aussi fait mon goust , de mesler le poisson à la chair : Cette diversité me semble trop eslongnée.

Dés ma jeunesse : je desrobois par fois quelque repas ; ou afin d'aiguïser mon appetit au lendemain (car comme Epicurus jeusnoit & faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance : moy au rebours , pour dresser ma volupté à faire mieux son profit , & se servir plus alaigrement , de l'abondance) ou je jeusnois , pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit : car & l'un & l'autre s'appareffe cruellement en moy , par la repletion : (Et sur tout , je hay ce sot accouplage , d'une Déesse si faine & si alaigre , avec ce petit Dieu indigeste & roteur , tout bouffy de la fumée de sa liqueur) ou pour guarir mon estomach malade , ou pour estre sans compaignie propre. Car je dy comme ce mesme Epicurus (64) , qu'il ne faut pas :

(64) *Ante, inquit (Epicurus) circumspiciendum est, cum quibus edas & bibas, quam quid edas & bibas. Senec. Epist. xcj.*

tant regarder ce qu'on mange, qu'avec qui on mange. Et loue Chilon, (65) de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander, avant que d'estre informé, qui estoient les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de sauce si appetissante, que celle qui se tire de la société. Je croy qu'il est plus sain, de manger plus bellement & moins : & de manger plus souvent : Mais je veux faire valoir l'appetit & la faim : je n'aurois nul plaisir à trainer à la medecinale, trois ou quatre chetifs repas par jour, ainsi contraincts. Qui m'asseureroit, que le goust ouvert, que j'ay ce matin, je le retrouvassé encore à souper ? Prenons, sur-tout les vieillards, le premier temps opportun qui nous vient. Laissons aux faiseurs d'almanachs, les esperances & les prognostiques. L'extrême fruiet de ma santé, c'est la volupté : tenons-nous à la premiere presente, & cogneue. J'évite la constance en ces Loix de jeusne. Qui veut qu'une

(65) Dans *le Banquet des sept Sages*, par Plutarque, c. iij. de la Traduction d'Anyot.

forme luy serve , fuye à la continuer : Nous nous y durcissions , nos forces s'y endorment : six mois après , vous y aurez si bien acoquiné vostre estomach , que vostre profit , ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes , & les cuisses , non plus couvertes en hyver qu'en esté ; un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller pour le secours de mes rheumes , à tenir la teste plus chaude , & le ventre , pour ma colique : Mes maux s'y habituerent en peu de jours , & desdaignerent mes ordinaires provisions. J'estois monté d'une coiffe à un couvrechef , & d'un bonnet à un chapeau double. Les embourbeurs de mon pourpoint ne me servent plus que (66) de galbe : ce n'est rien , si je n'y adjouste une peau de lievre , ou de vautour : une calotte à ma teste. Suyvez cette gradation , vous irez beau train. Je n'en feray rien. Et me dedirois volontiers du commencement que j'y ay donné ,

(66) *De Montre , d'apparence.* Sur le mot *Galbe* ou *Garbe* , voyez ce qui a été dit ci-dessus.

si j'osois. Tombez-vous en quelque inconvenient nouveau ? Cette reformation ne vous sert plus , vous y estes accoustumé , cherchez-en une autre. Ainsi se ruynent ceux qui se laissent empester à des regimes contraincts , & s'y astreignent superstitieusement : il leur en faut encore , & encore après , d'autres au-delà : ce n'est jamais fait.

Pour nos occupations , & le plaisir , il est beaucoup plus commode , comme faisoient les Anciens de perdre le disner , & remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte & du repos , sans rompre le jour : ainsi le faisois-je autres fois. Pour la santé , je trouve depuis par experience au contraire , qu'il vaut mieux disner , & que la digestion se fait mieux en veillant. Je ne suis guere subject à estre alteré ny sain ny malade : J'ay bien volontiers lors la bouche seche, mais sans soif. Et communement je ne bois que du desir qui m'en vient en mangeant , & bien avant dans le repas. Je bois assez bien , pour un homme de commune façon : En Esté , & en un repas appetissant , je n'outrepasse point seulement les limites d'Auguste ,

(67) qui ne buvoit que trois fois précisément : mais pour n'offenser la reigle de Democritus, (68) qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné, je coule à un besoing, jusques à cinq : Trois demy setiers, environ. Car les petits verres sont les miens favoris : Et me plaist de les vuider, ce que d'autres evitent comme chose mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau. Et quand je suis en ma maison, d'un ancien usage

(67) Voyez sa vie, par *Suetone*, ch. lxxvij.

(68) Ceci est tiré de *Pline*, Hist. Nat. Lib. XXVIII. Sect. vj. c. xvij. Ed. *Hard.* Mais Montagne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius*, qui est dans l'original, & dans la vieille version Françoisse. J'apprens de M. *Barbeyrac*, qui m'a indiqué ce passage de *Pline*, qu'*Érasme* l'ayant cité dans ses *Adages* (*Chiliad.* II. Cent. iij. Art. j.) avoit aussi mis *Democritus* pour *Demetrius* : d'où l'on peut raisonnablement inferer que Montagne a été puiser dans *Érasme*, sans se donner la peine de consulter *Pline*. Il n'y a guere de Savans (sans en excepter ceux du premier ordre) qui ne soient coupables d'une pareille négligence ; & je ne sai s'il s'en trouve aucun qui ait eu le courage de l'avouer aussi librement que Montagne. *Tel allegue Platon & Homere*, dit-il, *qui ne les vid onques ; & moi*, ajoute-t-il, *ay prins des lieux assez ailleurs qu'en leur source* : L. III. c. xij.

que mon Medecin ordonnoit à mon pere, & à soy, on mesle celuy qu'il me faut, dès la sommellerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus (69) Roy des Atheniens, fut inventeur de cet usage, de tremper le vin : utilement ou non, j'en ay veu débattre. J'estime plus decent & plus sain, que les enfans n'en usent qu'après seize ou dix-huict ans. La forme de vivre plus usitée & commune, est la plus belle : Toute particularité m'y semble à éviter : & haïrois autant un Aleman qui mist de l'eau au vin, qu'un François qui le * bueroit pur. L'usage public donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché, & fuy mortellement la fumée : (la premiere reparation où je courus chez moy, ce fust aux cheminées, & aux retraicts, vice commun des vieux bastiments, & insuppor-

(69) Si nous en croyons *Athenée*, ce n'est pas *Cranaus*, mais *Amphictyon*, Roi des Atheniens, qui fut l'inventeur de cet usage : φιλόχορος δὲ φασὶ, Ἀμφικτύονα τὸν Ἀθηναίων Βασιλέα μαθόντα παρὰ Διονύσου τὴν τοῦ οἴνου πρᾶσιν, πρῶτον κινάσαι. *Athenai*, L. II. c. ij. p. 18. Je dois cette Remarque à M. Barbeyrac.

* Boiroit.

table :) & entre les difficultez de la guerre, contre ces épaisses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre & aysée : & se passent mes morfondements le plus souvent sans offense du poulmon, & sans toux.

L'aspreté de l'Esté m'est plus ennemie que celle de l'Hyver : car outre l'incommodité de la chaleur, moins remediabile que celle du froid, & outre le coup que les rayons du Soleil donnent à la teste, mes yeux s'offencent de toute lueur esclatante, je ne sçauois à cette heure disner assis, vis-à-vis d'un feu ardent, & lumineux.

Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avois plus accoustumé de lire, je couchois sur mon livre, une piece de verre, & m'en trouvois fort soulagé. J'ignore jusques à present, l'usage des lunettes : & vois aussi loing, que je fis oncques, & que tout autre : Il est vray, que sur le declin du jour, je commence à sentir du trouble, & de la foiblesse à lire : de quoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeux ; mais sur tout nocturne. Voylà un

pas en arriere : à toute peine sensible. Je reculeray d'un autre ; du second au tiers, du tiers au quart, si coïement qu'il me faudra estre aveugle formé, avant que je sente la decadence & vieillesse de ma veue. Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis-je en doute, que mon ouïe marchande à s'espaisir : & verrez que je l'auray demy perdue, que je m'en prendray encore à la voix de ceux qui parlent à moy. Il faut bien bander l'ame, pour luy faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est prompt & ferme : & je ne sçay lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, j'ay arresté plus malaysément, en mesme point. Le prescheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention, tout un sermon. Aux lieux de ceremonie, où chascun est si bandé en contenance, où j'ay veu les Dames tenir leurs yeux mesmes si certains, je ne suis jamais venu à bout, que quelque piece des miennes n'extravague toujours : encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis. Comme la Chambriere du Philosophe Chrysippus, disoit de son maistre :

(70) qu'il n'estoit yvre que par les jambes : car il avoit cette coustume de les remuer , en quelque assiette qu'il fust ; & elle le disoit , lors que le vin esmouvant ses compaignons , luy n'en sentoit aucune alteration : on a peu dire aussi dès mon enfance , que j'avoy de la follie aux pieds ou de l'argent vif : tant j'ay de remuement & d'inconstance naturelle , en quelque lieu , que je les place.

C'est indecence , outre ce qu'il nuit à la santé , voire & au plaisir , de manger goulument , comme je fais : je mors souvent ma langue , par fois mes doigts , de hastiveré. Diogenes (71) rencontrant un enfant qui mangeoit ainsi , en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit des hommes à Rome , qui enseignoient à mascher , comme à marcher de bonne grace. J'en perds le loisir de parler , qui est un si doux assaiouement des tables , pourveu que ce soient des propos de mesme , plaillants & courts.

(70) "Ὅς εἰπεῖν τῇ δούλῃ Χρυσίππῳ, ὅτι τὰ χεῖλη μιθύει. Diog. Laërce, dans la vie de Chrysippe , L. V. II. *Segm.* clxxxij.

(71) Plutarque , dans le *Traité Que la vertu se peut enseigner* , c. ij.

Il y a de la jalousie & envie entre nos plaisirs ; ils se choquent & empeschent l'un l'autre. Alcibiades , homme bien entendu à faire bonne chere , chassoit la Musique mesme des tables , pour qu'elle ne troublast la douceur des devis , par la raison , que Platon luy preste (72) *Que c'est un usage d'hommes populaires , d'appeller des joieurs d'instruments & des chanteurs aux festins , à faute de bons discours & agréables entretiens , de quoy les gens d'entendement sçavent s'entrefestoyer.* Varro demande cecy au convive : (73) l'assemblée de personnes belles de presence , & agréables de conversation , qui ne soyent ny muets ny bavards : netteté & delicatesse aux vivres , & au lieu : & le temps serrein. Ce n'est pas une feste peu artificielle , & peu voluptueuse , qu'un bon traitement de table : ny les grands chefs de guerre , ny les grands Philosophes , n'en ont dédaigné l'usage & la science. Mon imagi-

(72) Dans le Dialogue , intitulé *Protagoras*.

P. 347.

(73) *Si belli homunculi collecti sunt , si lectus locus , si tempus lectum , si apparatus non neglectus :* Paroles de Varron , qui nous ont été conservées par *Aulugelle*. L. XIII. c. xj.

nation

nation en a donné trois en garde à ma mémoire, que la fortune me rendit de souveraine douceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant. Mon estat present m'en forclost. Car chascun pour soy y fournit de grace principale, & de faveur, selon la bonne trempe de corps & d'ame, en quoy lors il se trouve. Moy qui ne manie que terre à terre, haï cette inhumaine sapience, qui nous veut rendre desdaigneux & ennemis de la culture du corps. J'estime pareille injustice, de prendre à contre-cœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur : [74] Xerxès estoit un fat, qui enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'autres. Mais non guere moins fast est celuy, qui rebranche celles que Nature luy a trouvées. Il ne les faut ny suyvre ny fuir : il les faut recevoir. Je les reçois un peu plus graslement & gracieusement, & me laisse plus volontiers aller vers la pente natu-

[74] *Xerxes ---- refertus omnibus premiis, bonisque fortunæ, ---- præmium proposuit, qui evenisset novam voluptatem. Cic. Tusc. Quæst. V. c. vij.*

relle. Nous n'avons que faire d'exagerer leur inanité : elle se faiet assez sentir, & se produit assez. Mercy à nostre esprit maladif, rabat-joye, qui nous degoust de elles, comme de foy-mesme, il traite & foy, & tout ce qu'il reçoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond & versatile :

[p] *Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acefcit.*

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie, & si particulierement, n'y trouve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu près que du vent. Mais quoy? nous sommes par tout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous, s'aime à bruire, à s'agiter: Et se contente en ses propres offices: sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aucuns, sont les plus grands: comme l'exprimoit [75]

[p] Tout ce que vous versez dans un vase s'aigrit, si le vase n'est pas net. *Horat. L. I. Epist. ij. vs. 54.*

[75] Je crois que Montagne applique ici la

balan
celui
cette
Quas

la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille. Elle les compose à sa poste, & se les taille en plein drap. J'en voy tous les jours, des exemples insignes, & à l'adventure desirables. Mais moy d'une condition mixte, grossiere, ne puis mordre si à faict, à ce seul object, si simple que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine & generale : Intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les Philosophes Cyrenaïques veulent, que comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, & comme doubles, & comme plus justes. Il en est, comme dit Aristote, qui d'une farouche stupidité, en font les desgoutez. J'en cognois d'autres qui par ambition le font. Que ne renoncent-ils encore au respirer ? que ne vivent-ils du leur & ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite : ne leur coustant ny invention ny vigueur ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les

balance de Critolaüs à un usage fort différent de celui qu'en faisoit Critolaüs, s'il faut juger de cette balance par ce qu'en dit Cicéron, *Tusc. Quæst. L. V. c. xvij.*

substantent pour voir au lieu de Venus, de Cerés, & de Bacchus. Chercheront-ils pas la quadrature du cercle, jugez sur leurs femmes ? Je hay, qu'on ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre : mais je veux qu'il s'y applique ; qu'il s'y feye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame : Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : Tous deux vicieusement. Pythagoras, disent-ils, a suivi une Philosophie toute en contemplation : Socrate toute en mœurs & en action : Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent ; pour en conter. Et le vray temperament se trouve en Socrates ; & Platon est plus Socratique, que Pythagorique : & lui sied mieux. Quand je dance, je dance : quand je dors, je dors : Voire, & quand je me promeine solitairement en beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangeres quelque partie du temps, quelque autre partie je les rameine à

promenade , au verger , à la douceur de cette solitude , & a moy.

Nature a maternellement observé cela , que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing , nous fussent aussi voluptueuses ; & nous y convie , non-seulement par la raison , mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses reigles. Quand je voy , & César , & Alexandre , au plus espais de sa grande besongne , jouir si plainement des plaisirs humains & corporels , je ne dis pas que ce soit relascher son ame , je dis que c'est la roidir ; soustmettant par vigueur de courage , à l'usage de la vie ordinaire , ces violentes occupations & laborieuses pensées. Sages , s'ils eussent creu , que c'estoit là leur ordinaire vocation , cette-cy , l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté , disons-nous : je n'ay rien fait d'aujourd'huy. Quoy ? avez-vous pas vescu ? C'est non-seulement la fondamentale , mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eust mis au propre des grands maniemens , j'eusse montré ce que je scavoy faire. Avez-vous peu mediter & manier vostre vie ? vous

212 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
avez fait la plus grande besongne de
toutes. Pour se montrer & exploicter,
Nature n'a que faire de fortune. Elle se
montre également en tous estages : &
derriere , comme sans rideau. Avez-vous
sceu composer vos mœurs ? vous avez bien
plus fait que celui qui a composé des
livres. Avez-vous sceu prendre du repos ?
vous avez plus fait , que celui qui a pris
des Empires & des Villes.

Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme ,
c'est vivre à propos. Toutes autres choses,
regner , thesauriser , bastir , n'en sont
qu'appendicules & adminicules , pour le
plus. Je prends plaisir de voir un General
d'armée au pied d'une breche qu'il veut
tantost attaquer , se presentant tout en-
tier & delivre , à son disner , au devis ,
entre ses amis : & Brutus ayant le Ciel
& la Terre conspirez à l'encontre de luy ,
& de la liberté Romaine , desrober à ses
rondes , quelques heures de nuict , pour
lire & [76] breveter Polybe en toute se-

[76] C'est-à-dire , *en composer un abrégé , ou
sommaire* , comme a dit Amyot , dans la vie de
Mascus Brutus ; par Plutarque , c. j.

curité. C'est aux petites ames ensevelies du poids des affaires , de ne s'en sçavoir purement desmesler : de ne les sçavoir & laisser & reprendre.

[q] — *O fortes pejoraque passi
Mecum sapè viri, nunc vino pellite curas :
Cras ingens iterabimus aquor.*

Soit par gaufferie , soit à certes , que le vin Theological & Sorbonique est passé en proverbe , & leurs festins : je trouve que c'est raison , qu'ils en disent d'autant plus commodément & plaisamment , qu'ils ont utilement & serieusement employé la matinée à l'exercice de leur eschole. La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures , est un juste & savoureux condiment des tables. Ainsi ont vescu les sages. Et cette inimitable contention à la vertu , qui nous estonne en l'un & l'autre Caton , cette humeur severe jusques à l'importunité , s'est ainsi mollement soumise , & pleue aux loix de l'humaine con-

[q] Courage , mes amis : vous avez déjà es-
suyé avec moi de plus grands travaux : noyons
nos soucis dans le vin , & demain nous nous
rembarquerons. *Horat. Lib. I. Od. vij. vs. 30,*
&c.

dition, & de Venus & de Bacchus. Suivant les préceptes de leur secte, qui demandent le sage parfait, autant expert & entendu à l'usage des voluptez qu'en tout autre devoir de la vie. [r] *Cui cor sapiat, ei & sapiat palatus.*

Le relaschement & facilité, honore ce semble à merveilles, & sied mieux à une ame forte & genereuse. [77] Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la dance des garçons de sa ville, de chanter, de sonner, & s'y embesongner avec attention, fust chose qui deroisgeast à l'honneur de ses glorieuses victoires, & à la parfaite reformation des mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace,

(r) Qu'il ait le palais délicat, aussi bien que le jugement. *Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. II. c. ix.*

[77] C'est une conséquence assez naturelle de ce que dit *Cornelius Nepos*, qu'Epaminondas avoit si bien appris à chanter, à danser, & à jouer des instrumens, qu'aucun Thébain ne lui était inférieur dans ces différens exercices; *Eru- ditus autem sic ut nemo Thebanus magis*, &c. *Corn. Nepos*, dans la vie d'Epaminondas, c. ii.

que de le voir nonchalamment & puérilement baguenaudant à amasser & choisir des coquilles [78], & jouer à cornichon va devant, le long de la marine avec Lælius : Et s'il faisoit mauvais temps, s'amusant & se chatouillant, à représenter par escript en Comedies (79), les plus populaires & basses actions des hommes. Et la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal & d'Afrique ; [80] visitant les escholes en Sicile, & se trouvant aux leçons de la Philosophie, jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny chose

[78] *Cic. de Orat. L. II. c. vj. Lælium semper ferè cum Scipione solitum rusticari, eosque incredibiliter repuerascere esse solitos : — conchas eos & umbilicos ad Cajetam & ad Laurentum legere consueisse, &c.*

[79] Ces Comédies sont celles de *Terence*, auxquelles *Scipion* & *Lælius* eurent beaucoup de part, s'il en faut croire *Suetone*, dans la vie de ce Poète : dequoi *Montagne* étoit si fortement persuadé, qu'il déclare expressément ailleurs, qu'on lui feroit déplaisir de le desloger de cette creance : *L. I. c. xxxix. p. 457.*

[80] Il y a ici une petite méprise, où *Montagne* doit être tombé pour avoir mal expliqué un passage de *Tite-Live*. *Scipion* étant allé faire en *Sicile* des préparatifs pour une expédition de la dernière importance, on publioit à *Rome*, dit

plus remarquable en Socrates , [81] que ce que tout vieil , il trouve le temps de se faire instruire à baller , & jouër des instruments : & le tint pour bien employé. Cettuy-cy s'est veu en ecstase debout , un jour entier & une nuit , en presence de toute l'armée Grecque , surpris & ravy par quelque profonde pensée. Il s'est veu le premier parmy tant de vaillants hommes de l'armée , courir au secours d'Alciades , accablé des ennemis : le couvrir de son corps , & le descharger de la presse , à vive force d'armes. En la bataille Delienne , relever & sauver Xenophon , renversé de

cet Historien , que Scipion. » loin d'être en habit de Soldat , paroissoit en public habillé non » à la mode des Romains , mais à la Grecque ; » se promenant en manteau & en pantoufles » dans le lieu des exercices , y donnant audience , » & s'exerçant lui-même en cet équipage : » *Ipsius etiam Imperatoris non Romanus modò, sed ne Militaris quidam cultus jactabatur, cum pallio crepidisque inambulare in Gymnasio, libelli etiam palaestraque operam dare, &c.* L. XXXIX. c. xix. Montagne a pris le *Gymnasium* , lieu destiné aux exercices du corps , pour une Ecole de Philosophes , dont l'habit ordinaire étoit un *Manteau*. — Cette critique m'a été communiquée par M. Barbeyrac.

[81] Xenophon , dans son *Festin* , c. ij. §. 16 & suiv.

son cheval. Et emmy tout le peuple d'Athenes, outré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites : & ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme : quoy qu'il ne fust suivy que de deux, en tout. Il s'est veu, recherché par une beauté, de laquelle il estoit espris, maintenir au besoing une severe abstinence. Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, & fouler la glace les pieds nuds; porter mesme robe en Hyver & en Esté : surmonter tous ses compaignons en patience de travail, ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt & sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfans, les griffes de sa femme : Et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers, & le venin. Mais cet homme-là estoit-il convié de [82] boire à luy par devoir de

[82] Bien boire, boire d'autant, *pergracari*. Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot

civilité : c'estoit aussi celuy de l'armée , à qui en demeueroit l'avantage. Et ne refusoit ny à jouër aux noisettes avec les enfans , ny à courir avec eux sur un cheval de bois , & y avoit bonne grace : Car toutes actions , dit la Philosophie , sient également bien , & honorent également le sage. On a dequoy , & ne doit-on jamais se lasser de présenter l'image de ce personnage à tous patrons & formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie , pleins & purs. Et faict-on tort à nostre instruction , de nous en proposer tous les jours , d'imbecilles & manques , à peines bons à un seul piy : qui nous tiennent arriere plustost : corrupteurs plustost

mais on n'y explique point ce que veut dire proprement à *lut*. Après avoir cherché , pensé , & consulté , je trouve enfin que cette expression nous est venue d'Allemagne , comme l'a prouvé nettement le Commentateur de Rabelais , sur ces mots du Prologue du III. Livre : *Je ne suis pas de ces importuns Lifselosres , qui par force , par oultrage & violence contraignent les Lans & compaignons trinquer , voire carous , & allus qui pis est*. On dit encore faire carouce , boire à lampées , de l'Allemand *gar-auss* , dit cet habile Commentateur : Et boire allus , dont on a fait ensuite à *lut* , par corruption , vient aussi de l'Allemand *all-auss* , & signifie continuer à boire de même durant tout le repas , *pergracari*.

que correcteurs. Le peuple se trompe: on va bien plus facilement par les bouts où l'extrémité sert de borne, d'arrest & de guide, que par la voye du milieu large, & ouverte; & selon l'Art, que selon Nature; mais bien moins noblement aussi, & moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, & tirer avant, comme sçavoir se ranger & circonscire. Elle tient pour grand, tout ce qui est assez. Et montre sa hauteur, à aimer mieux les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau & legitime, que de faire bien l'homme & deüment, ny science si ardue que de bien sçavoir vivre cette vie. Et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre Estre.

Qui veut escarter son ame, le fasse hardiment s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la descharge de cette contagion: Ailleurs au contraire: qu'elle l'assiste & favorise, & ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs; & de s'y complaire conjugalement: y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que par indiscretion, ils ne se con-

230 ESSAIS DE MONTAIGNE ,
fondent avec le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté : & la temperance n'est pas son fleau ; c'est son assaisonnement. Eudoxus , (83) qui en établissoit le souverain bien , & ses compagnons , qui la monterent à si haut prix , la favorisèrent en sa plus gracieuse douceur , par le moyen de la temperance , [84] qui fut en eux singuliere & exemplaire.

J'ordonne à mon ame , de regarder & la douleur & la volupté , de veue pareillement reiglée : [s] *Eodem enim vitio est effusio animi in latitiâ , quo in dolore contractio* : & pareillement ferme : Mais gayement l'un , l'autre severement : Et selon ce qu'elle y peut apporter , autant soigneuse d'en esteindre l'une , que d'estendre l'autre. Le voir fainement les biens , tire après soy

(83) Comme l'assûre *Diogene Laërce* ; dans la vie d'Eudoxe (L. VIII. Segm. lxxxviij.) sur le rapport de Nicomachus , Fils d'Aristote.

[84] Aristote dit positivement qu'Eudoxe se distinguoit par une temperance extraordinaire, *διαπερόντως εὐδόξει δ' ὁ φρονεῖναι* : *Moral ad Nicomachum*. L. X. c. Je tire cette citation des *Observations de Menage* sur Diogene Laërce, L. III. Segm. lxxxviij. p. 391.

[s] L'épanouissement du cœur dans la joie est tout aussi vicieux que le resserrement dans la dou-

de voir sainement les maux. Et la douleur a quelque chose de non evitable ; en son tendre commencement : & la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessive. Platon (85) les accouple, & veut que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, & à l'encontre des * immodérées & charmeresses blandices de la volupté. Ce sont deux fontaines, ausquelles, qui puise, d'où, quand & combien il faut, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la faut prendre par medecine & par nécessité, plus eschassement : l'autre par soif, mais non jusques à l'ivresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses, que sent un enfant : si, la raison survenant, elles s'appliquent à elles : cela c'est vertu.

Aur. Cic. Tusc. Quæst. L. IV. c. xxxj.

(85) Dans son Dialogue *des Loix*, L. I. p. 36. Citation que j'ai d'abord trouvée dans la Traduction de Pufendorff, par Mr. Barbeyrac, Tom. I. p. 238. de la sec. Edition.

* Des attraites excessifs & enchanteurs de la volupté.

J'ay un Dictionnaire tout à part moy : je passe le temps, quand il est mauvais & incommode; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retaste, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais & se rasseoir au bon. Cette fraze ordinaire de *passe-temps*, & de *passer le tems*, represente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler & eschapper: de la passer, gauchir, & autant qu'il est en eux, ignorer & fuir; comme chose de qualité ennuyeuse & desdaignable: Mais je la cognois autre: & la trouve, & prisable & commode, voire en son dernier decours, où je la tiens: Et nous l'a Nature mise en main, garnie de telles circonstances & si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, & si elle nous eschappe inutilement. (t) *Stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur.* Je me compose pourtant à la perdre sans regret: Mais comme perdable de sa condition, non

(t) *La vie du fou est pleine de désagrément, toujours dans l'inquiétude, & toute occupée de l'avenir.* Senec. *Epist.* xv.

comme † moleste & importune. Aussi ne sied-il proprement bien, de ne se déplaire à mourir, qu'à ceux qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la joüyr : je la joüy au double des autres : Car la mesure en la joüissance, dépend du plus ou moins d'application, que nous y prestons. Principalement à cette heure, que j'apperceoy la mienne si briefve en temps, je la veux estendre en poids. Je veux (86) arrester la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie : & par la vigueur de l'usage, compenser la hastiveté de son escoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte,

† *Fâcheuse.*

(86) C'est peut-être d'ici qu'on a pris l'idée de cette jolie Chançon :

Plus inconstant que l'onde & le nuage,
Le tems s'enfuit : pourquoi le regretter ?

Malgré la pente volage,

Qui l'oblige à nous quitter,

En faire usage

C'est l'arrêter.

Goûtons mille douceurs :

Et si la vie est un passage,

Sur ce passage au moins semons des fleurs.

234 ESSAIS DE MONTAIGNE,
il me la faut rendre plus profonde, & plus
pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement, & de la prospérité : je la sens ainsi qu'eux : mais ce n'est pas en passant & glissant. Si la faut-il estudier, savourer & ruminer pour en rendre graces conignes à celuy qui nous l'octroye. Ils jouissent les autres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle-fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, j'ay aultresfois trouvé bon qu'on me le troublast, afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moy ; je ne l'escume pas, je le sonde, & plie ma Raison à le recueillir, devenue chagrine & desgoustée. Me trouvé-je en quelque affliction tranquille, y a-il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laisse pas friponner aux sens ; j'y associe mon ame : non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer : non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver. Et l'employe de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser & estimer le bonheur, & l'amplifier. Elle mesure combien c'est qu'elle

doit à Dieu, d'estre en repos de sa conscience & d'autres passions intestines : d'avoir le corps en sa disposition naturelle : jouissant ordonnément & competemment, des fonctions molles & flatteuse, par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace, les douleurs, dequoy sa justice nous bat à son tour. Combien luy vaut d'estre logé en tel poinct, que où qu'elle jette sa veue, le Ciel est calme autour d'elle : nul desir, nulle crainte ou doubte, qui luy trouble l'air : aucune difficulté passée, presente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offence. Cette consideration prend grand lustre de comparaison des conditions differentes : Ainsi, je me propose en mille visages, ceux que la fortune, ou que leur propre erreur emporte & tempeste. Et encores ceux-cy plus près de moy, qui reçoivent si laschement, & incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent vainement leur temps : ils outrepassent le present, & ce qu'ils possèdent, pour servir à l'esperance, & pour des ombra- ges & vaines images, que la fantasie leur met au-devant,

(u) *Morte obitā quales fama est volitare fūguras.*

Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus :

lesquelles hastent & allongent leur fuite , à * mesme qu'on les suit. Le fruit & but de leur poursuite, c'est poursuivre ; comme Alexandre disoit (87) que la fin de son travail , c'estoit travailler :

(x) *Nil actum credens cum quid superesset agendum.*

Pour moy donc , j'ayme la vie , & la cultive , telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vay pas desirant , qu'elle eust à dire la necessité de boire & de manger : (& me sembleroit faillir non

(u) Semblables à ces ombres qui reviennent, dit-on , après la mort , ou à ces vaines apparences dont nos sens sont abusés durant le sommeil. VIRG. *Æneid.* L. X. vs. 641.

* *A mesure qu'on les suit.*

(87) Dans une Harangue à ses Soldats , telle qu'Arrien la lui prête : Πέρας δὲ τῶν πόνων γυναιῶ μὲν ἄνδρι οὐδὲν δοκᾷ ἐγᾶγε. ὅτι μὴ αὐτοὺς τοὺς πόνους ὅσοι αὐτῶν εἰς καλὰ ἔργα φέρουσι. *De Exped. Alex.* L.V. c.xxvj. Je tiens cette citation de M. Barbeyrac.

(x) Ne croyant avoir rien fait , tant qu'il lui restoit quelque chose à faire. *Lucan.* L. II. v. 657. où le Poëte parle de César , qui n'étoit

moins excusablement, de desirer qu'elle
 l'eust double : “ (y) *Sapiens divitiarum
 naturalium quasitor acerrimus*) „ Ny que
 nous nous substantassions, mettans feu-
 lement en la bouche un peu de cette
 drogue (88) par laquelle Epimenides se
 privoit d'appetit, & se maintenoit : Ny
 qu'on produisist stupidement des en-
 fans par les doigts, ou par les talons,
 ains parlant en reverence, que plustost
 encore, on les produisist voluptueuse-
 ment, par les doigts, & par les talons :
 Ny que le corps fust sans desir & sans
 chatouillement. » Ce sont plaintes in-
 grates & iniques. J'accepte de bon cœur
 & recognoissance, ce que Nature a fait
 pour moy : & m'en aggrée & m'en loue.
 On fait tort à ce grand & tout puissant
 Donneur, de refuser son don, l'annuller
 & desfigurer : tout bon, il a fait tout
 bon, (z) *Omnia quæ secundum naturam sunt,
 æstimatione digna sunt.*

moins actif, ni moins infatigable qu'Alexandre.

(y) Le Sage recherche avidement les richesses
 naturelles. *Senéc. Epist. cxix.*

(88) *Diogenes Laërce*, L. I. Segm. cxiv.

(z) Tout ce qui est selon la Nature, est digne

Des opinions de la Philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides : c'est-à-dire les plus humaines, & nostres. Mes discours sont conformement à mes mœurs, bas & humbles. Elle fait bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots, pour nous prescher que c'est une farouche alliance, de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gousté : Le seul plaisir, qu'il tire de la joiïssance d'une belle jeune espouse, que c'est le plaisir de sa conscience, de faire une action selon l'ordre, comme de chauffer ses bottes pour une utile chevauchée. * N'eussent ses suyvants, non plus de droit, & de nerfs & de suc, au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon.

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son

d'estime. *Cic. de Finib. bon. & mal. L. III. c. vii où l'on trouve ce sens, non les paroles expresses, comme elles sont rapportées par Montagne.*

* *Je voudrois que les Sectateurs d'une telle Philosophie n'eussent non plus de droit, &c.*

Precepteur & le nostre. Il prise, comme il doit, la volupté corporelle : mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de variété, de dignité. Cette-cy ne va nullement seule, selon luy ; il n'est pas si fantastique : mais seulement, premiere. Pour luy, la temperance est moderatrice, non adverse des voluptez. Nature est un doux guide : mais non pas plus doux, que prudent & juste. (a) *Intrandum est in rerum naturam, & penitus quid ea postulet, perpendendum.* Je queste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artificielles. Et ce souverain bien Academique & Peripatetique ; qui est, vivre selon icelle, devient à cette cause difficile à borner & expliquer. Et celui des Stoïciens, voisin à celui-là, qui est, consentir à Nature. Est-ce pas erreur d'estimer aucunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront-ils pas de la teste, que ce ne soit un très-convenable mariage du plaisir avec la ne-

(a) Il faut entrer dans la nature des choses & voir exactement ce qu'elle exige. *Cic. de Finib. bon. & mal. L. V. c. xvj.*

cessité, avec laquelle, dit un Ancien, les Dieux complottent toujours. A quoy faire desmembrons-nous en divorce, un bastiment tissu d'une si joincte & fraternelle correspondance? Au rebours, renouïons-le par mutuels offices: que l'esprit esveille & vivifie la pesanteur du corps, le corps arreste la legereté de l'esprit, & la fixe. (b) *Qui velut summum bonum laudat anima naturam, & tanquam malum, naturam carnis accusat, profectò & animam carnaliter appetit, & carnem carnaliter fugit, quoniam id vanitate sentit humanâ, non veritate divinâ.* Il n'y a piece indigne de nostre soin, en ce present que Dieu nous a faict: nous en devons compte jusques à un poil. Et n'est pas une commission par acquit

(b) Certainement, quiconque exalte l'ame comme le souverain bien, & condamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse & chérit l'ame d'une maniere charnelle, & fuit charnellement la chair, parce qu'il ne forme point de jugement par un principe divin, mais par un principe de vanité humaine. *August. de Civitate Dei, L. XIV. c. v. où ce Saint Pere en va proprement aux Manichéens, qui regardoient la chair & le corps comme une production du mauvais principe.*

l'homme

l'homme, de conduire l'homme selon sa condition : Elle est expresse, naïve & très-principale : & nous l'a le Createur donnée serieusement & severement. L'autorité peut seule envers les communs entendemens : & poise plus [89] en langage pèlerin. Rechargeons-en ce lieu.

[c] *Stultitia proprium quis non dixerit, ignavè & contumaciter facere quæ facienda sunt : & aliò corpus impellere, aliò animum : distrahique inter diversissimos motus ?*

Or sus, pour voir, faictes-vous dire un jour, les amusemens, & imaginations, que celui-là met en sa teste, & pour lesquelles il destourne sa pensée d'un bon repas, & plaint l'heure qu'il employe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien de fade, en tous les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame ; (le plus souvent il nous vaudroit mieux dormir

(89) *Dans un langage étranger, comme est le latin dont Montagne va se servir.*

(c) Qui n'avoue que c'est le propre de la foiblesse, de faire lâchement & à contre-cœur ce qu'il faut faire ; & de pousser le corps d'un côté, l'esprit de l'autre, de manière qu'on se trouve partagé entre des mouvemens directement contraires. *Senec. Epist. lxxiv.*

tout à faict, que de veiller à ce à quoy nous veillons (& trouverez que son discours & intentions, ne valent pas vostre [90] capirotrade. Quand ce seroient les ravissemens d'Archimedes mesme, que seroit-ce? Je ne touche pas icy, & ne melle point à cette marmaille d'homme que nous sommes, & à cette vanité de desirs & cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevées par ardeur de devotion & religion, à une constante & consciencieuse meditation des choses divines, lesquelles preoccupants par l'effort d'une vive & vehemente esperance, l'usage de la nourriture éternelle, but final, & dernier arrest des chrestiens desirs: seul plaisir constant, incorruptible: desdaignent de s'attendre à nos necessiteuses commoditez, fluides & ambiguës, & résignent facilement au corps, le foin & l'usage de la pasture sensuelle & temporelle. C'est une étude privilégiée. Entre nous, ce sont

(90) Ou *capilotade*, comme on parle aujourd'hui. Les Italiens & les Espagnols disent *capirotrade*; & Rabelais, *cabirotade*, L. IV. c. lix. Sur l'étymologie de ce mot, voyez *capilotade*, dans le Dictionnaire de Menage.

choses que j'ay tousjours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, & les mœurs * sousterraines.

Esope ce grand homme † vid son Maître qui pissoit en se promenant : quoy donc, fit-il, nous faudra-il chier en courant? Mesnageons le temps, encore nous en reste-il beaucoup d'oïsis, & mal employé. Nostre Esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures, à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour sa nécessité. Ils veulent se mettre hors d'eux, & eschapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en Anges, ils se transforment en bestes : au lieu de se hauffer ils s'abbattent. Ces humeurs transcendantes m'effrayent, comme les lieux hautains & inaccessibles. Et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses ecstases, & ses demoneries. Rien si humain

* Très-corrompues, infernales.

† Ο Ξάνθος ἐν τῷ περιπατεῖν τὸν χιτῶνα ἀναλύραμενος οὔρει — Εἰ σὺ, φησὶν Αἴσωπος, ἀνείσιν οὐ παύσῃς τῇ φύσει ἀλλὰ βαδίζῃς οὔρεϊς — ἀνάγκη πᾶσα πτόμενον μὲ ἀποπατεῖν — *Vie d'Esope, par Plautide, p. 23. Gracè & Latinè, Parisiis, an. 1623.*

en Platon, que ce pourquoy ils disent, qu'on l'appelle divin. Et de nos Sciences, celles-là me semblent plus terrestres & basses, qui sont les plus haut montées. Et je ne trouve rien si humble & si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa responce. Il s'estoit conjoüy avec luy par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les Dieux. » Pour ta consideration, j'en fuis » bien ayse (91): mais il y a dequoy » plaindre les hommes, qui auront à vivre avec un homme, & luy obeir, lequel outrepasse, & ne se contente de la mesure d'un homme.

(d) *Diis te minorem quòd geris, imperas.*

La gentille inscription, dequoy les Athéniens honorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens

(91) *Se quidem gratulari, quòd in numerum Deorum (Alexander) receptus esset cæterum misereri eorum quibus vivendum esset sub eo quod modum hominis excederet: Q. Curt. L. VI. §.*

(d) C'est en te soumettant aux Dieux, que tu deviens supérieur aux autres hommes, *Horat. III. Od. vj. vs. 5.*

(92) D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme.

C'est une absolue perfection, & comme divine, de sçavoir jouïr loyalement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres : & sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y fait. Si avons-nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encore faut-il marcher de nos jambes : & au plus eslevé throne du monde, si ne sommes-nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modelle commun & humain avec ordre : mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'estre traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce Dieu protecteur de santé & de sagesse : mais gaye & sociale :

(e) *Frui paratis & valido mihi,*

(92) Dans la vie de Pompée, par *Plutarque*, l. vij.

(e) Je te prie, divin fils de Latone, de me faire jouir de mes biens en santé & avec tout mon bon sens, & de me procurer une vieillesse honorable, & toujours sensible au doux chant des Muses. *Horat. L. I. Od. xxj. vs. 17, &c.*

L iij

*Latoe dones , & precor integra
Cum mente , nec turpem senectam
Degere , nec Cytharâ carentem.*

*Fin du III^e & dernier Livre des ESSAIS DE
MICHEL DE MONTAIGNE.*



LETTRES

DE

MONTAIGNE,

QUI n'ont point paru dans aucune
des Editions précédentes de
ses ESSAIS.

LES cinq premières Lettres qu'on va voir,
sont tirées d'un petit Livret publié par Mon-
tagne lui même, environ neuf ans avant la
première Edition de ses ESSAIS, imprimée à
Bordeaux en 1580. Ce Livret qui est devenu
fort rare, est imprimé à Paris de l'Imprimerie
de Federic Morel, rue S. Jean de Beauvais,
au Franc Meurier, M. D. LXXI. avec Pri-
vilege sous ce titre; LA MESNAGERIE de
Xenophon: LES REGLES DE MARIAGE de
Plutarque: LETTRE DE CONSOLATION de

Plutarque à sa Femme. Le tout traduit de Grec en François par feu M. ESTIENNE DE LA BOËTIE, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bourdeaux ; Ensemble quelques Vers Latins , & (1) François, de son invention : Item , (2) UN DISCOURS sur la mort dudit Seigneur de la Boëtie , par M. DE MONTAIGNE.

(1) Il n'y a pourtant point de vers François dans ce petit livre : & l'on ne voit pas trop bien pourquoi on les y promet dans le titre. Pour ce qu'on dit dans l'extrait du Privilege, qu'il y a *ensemble quelques vers Latins & François , & autres Œuvres de son invention* , ce n'est point une chose inutile : car par cette clause Montagne qui étoit héritier des papiers d'*Estienne de la Boëtie*, se procuroit le droit de faire imprimer les vers François , & tout autre ouvrage de cet ami qu'il trouveroit a propos. En effet Montagne fit imprimer des VERS FRANÇOIS d'*Estienne de la Boëtie* , à Paris , chez *Frederic Morel* , en 1582. Voyez l'Avis sur les deux dernieres Lettres de Montagne , p. 49.

(2) C'est ce que j'appellerai ici la CINQUIEME LETTRE , parce que , selon Montagne lui-même , c'est l'Extrait d'une Lettre qu'il écrivit à son pere sur la maladie & la mort de son ami la *Boëtie*.

LETTRE I.

*Imprimée au devant de la Mesnagerie de
Xenophon.*

A Monsieur Monsieur de LANSAC , Che-
valier de l'Ordre du Roy , Conseiller de
son Conseil Privé , Surintendant de ses
Finances , & Capitaine de cent Gentils-
hommes de sa Maison.

MONSIEUR,

Je vous envoie la Mesnagerie de Xe-
nophon mise en François par feu Mon-
sieur de la Boétie , present qui m'a semblé
vous estre propre , tant pour estre parti
premierement , comme vous sçavez , de la
main (1) d'un Gentilhomme de marque ,
très grand homme de guerre & de paix ,

(1) XENOPHON : le titre de *Gentilhomme* ,
que lui donne Montagne , pourroit le faire recon-
noître. Peut-être l'auroit-il désigné plus hono-
rablement s'il l'eût nommé tout simplement , un
sameux Citoyen d'Athenes.

que pour avoir pris sa seconde façon [2] de ce personnage , que je sçay avoir esté aymé & estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousjours d'aiguillon à continuer envers son nom & sa memoire vostre bonne opinion & volonté. Et hardiment, Monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose : car ne l'ayant goûté que par les tesmoignages publics qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre , qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà , que vous estes bien loing de l'avoir connu tout entier. Il m'a fait cet honneur vivant , que je mets au compte de la meilleure fortune des miennes , de dresser avec moy une cousture d'amitié si estroite & si joincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement ny ressort en son ame, que je n'aye peu considerer & juger , au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or , sans mentir , il estoit, à tout prendre , si près du miracle, que pour , me jettant hors des barrières de la vraisemblance , ne me faire mescroire du tout , il est force , parlant

(2) *D'Estienne de la Boétie.*

de luy, que je me resserre & restraigne au dessoubs de ce que j'en sçay. Et pour ce coup, Monsieur, je me contenteray seulement de vous supplier pour l'honneur & reverence que vous devez à la verité, de tesmoigner & croire, que nostre Guyenne n'a eu garde de voir rien pareil à luy par les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance donc que vous luy rendrez cela qui luy est très-justement deu, & pour le refreschir en vostre memoire, je vous donne ce Livre : qui tout d'un train aussi vous respondra de ma part, que sans l'expresse deffense que m'en fait mon insuffisance, je vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en reconnaissance des obligations que je vous doy, & de l'ancienne fâveur & amitié que vous avez portée à ceux de nostre Maison. Mais, Monsieur, à faute de meilleure monnoye, je vous offre en payement une très-afleurée volonté de vous faire humble service.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Votre obeissant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

Lvj

L E T T R E I I.

*Imprimée au devant des Regles de mariage,
de Plutarque.*

A Monsieur Monsieur de MESMES, Sei-
gneur de Roissy & de Mal-assize, Con-
seiller du Roy en son Privé Conseil.

M O N S I E U R ,

C'est une des plus notables folies que
les hommes facent, d'employer la force
de leur entendement à ruiner & choquer
les opinions communes & reçues, qui
nous portent de la satisfaction & conten-
tement. Car là où tout ce qui est sous le
Ciel, employe les moyens & les outils que
Nature luy a mis en main [comme de
vray c'en est l'usage] pour l'agencement
& commodité de son estre, ceux icy
pour sembler d'un esprit plus gaillard, &
plus esveillé, qui ne reçoit & qui ne loge
rien que mille fois touché & balancé au
plus subtil de la Raison, vont esbranlant

leurs ames d'une assiette paisible & reposée, pour après une longue queste la remplir en somme, de doute, d'inquietude, & de fièvre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance & la simplicité ont été tant recommandées par la Verité mesme. De ma part, j'ayme mieux estre plus à mon aise, & moins habile: plus content, & moins entendu. Voilà pourquoy, Monsieur, quoy que (1) des fines gens se moquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy après nous, comme nostre ame logée ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de ça bas: j'estime toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse & brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir & allonger par la reputation & par la renommée: & embrasse très-volontiers une si plaisante & favorable opinion engendrée originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment ny pourquoy.

(1) A cause de certaines gens qui trop fins pourroient me censurer icy, je suis obligé de dire que je ne fais que copier Montaigne qui a écrits *des fines gens*, au lieu d'écrire *de fines gens*, comme nous parlons aujourd'hui.

De maniere que ayant aymé plus que toute autre chose Monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, je penserois lourdement faillir à mon devoir, si à mon escient je laissois esvanoüir & perdre un si riche nom que le sien, & une memoire si digne de recommandation, & si je ne m'essayois par ces parties-là de le resusciter & remettre en vie. Je croy qu'il le sent aucunement, & que ces miens offices le touchent & rejoüissent. De vray il se loge encore chez moy, si entier & si vif, que je ne le puis croire, ny si lourdement enterré, ny si entierement eslongné de nostre commerce. Or, Monsieur, parce que chaque nouvelle cognoissance que je donne de luy & de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, & davantage que son nom s'enoblit & s'honore du lieu qui le reçoit, c'est à moy à faire non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encore de le donner en garde à personnes d'honneur & de verrou: par lesquelles vous tenez tel rang que pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hôte, & de lui faire bonne

chere, j'ay esté d'advis de vòus presenter ce petit Ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que à pratiquer Plutarque & ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement : mais il est possible que Madame de Roissy y voyant l'ordre de son mesnage & de vostre bon accord représenté au vif, sera très-aïse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement atteint, mais surmonté ce que les plus sages Philosophes ont peu imaginer du devoir & des loix du Mariage. Et en toute façon, ce me fera tousjours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que j'ay de vous faire service.

Monsieur, je supplie Dieu, qu'il vous doint très-heureuse & longue vie. De Montaigne ce 30 Avril 1570.

Votre humble Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.



L E T T R E I I I.

Imprimée au devant de la Lettre de Consolation de Plutarque à sa Femme ; & adressée par Montaigne.

A Madamoiselle DE MONTAIGNE,
ma Femme.

MA Femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous cour-tiser & caresser encore. Car ils disent qu'un habile homme peut bien prendre femme: mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire: je me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage, aussi en porté-je tantost le poil. Et de vray la nouvelleté couste si cher jusqu'à cette heure à ce pauvre Estat (& si je ne sçay si nous en sommes à la derniere en-cherre) qu'en tout & par tout j'en quitte le party. Vivons, ma femme, vous & moy, à la vieille Françoisse. Or il vous peult sou-

venir comme feu Monsieur de la Boëtie
ce mien cher frere , & compaignon invio-
lable , me donna mourant ses papiers &
ses livres , qui ont esté depuis le plus fa-
vori meuble des miens. Je ne veulx pas chi-
chement en user moy seul , ny ne merite
qu'ils ne servent qu'à moy. A cette cause
il m'a pris envie d'en faire part à mes amis.
Et parce que je n'en ay , ce croy-je , nul
plus privé que vous , je vous envoie la
Lettre Consolatoire de Plutarque à sa
Femme , traduite par luy en François :
bien marry de quoy la fortune vous a rendu
ce présent si propre & que n'ayant enfant
qu'une fille longuement attendue , au bout
de quatre ans de nostre mariage , il a fallu
que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme
an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque la
charge de vous consoler , & de vous ad-
vertir de vostre devoir en cela , vous priant
le croire pour l'amour de moy : car il vous
descouvrira mes intentions , & ce qui se
peut alleguer en cela , beaucoup mieux que
je ne ferois moy-mesmes. Sur ce , ma
Femme , je me recommande bien fort à
vostre bonne grace , & prie Dieu qu'il

258 LETTRES DE MONTAIGNE ,
vous maintienne en sa garde. De Paris ce
10 Septembre , 1570.

Vostre bon Mary ,

MICHEL DE MONTAIGNE.



LETTRE IV.

*Imprimée au devant des Vers Latins d'Es-
tienne de la Boëtie.*

A Monseigneur Monsieur DE L'Hos-
PITAL, Chancelier de France.

MONSEIGNEUR ,

J'ai opinion que vous autres à qui la
fortune & la raison ont mis en main le
gouvernement des affaires du monde , ne
cherchez rien plus curieusement que par
où vous puissiez arriver à la cognoissance
des hommes de vos charges : car à peine
est-il nulle Communauté si chetive , qui
n'aye en soy des hommes assez pour four-
nir commodément à chascun de ses offi-
ces, pourveu que le departement & le
triage s'en peust justement faire. Et ce

point la gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaite composition d'un Estat. Or à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loin que de tirer & choisir parmy une si grande multitude & si esbandue, ni ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions & la conscience, pieces principales à considerer: de maniere qu'il n'a esté nulle chose publique si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faute de ce departement & de ce choix. Et en celles où l'ignorance & la malice, le fard, les faveurs, les brigues & la violence commandent, si quelque election se voit faite meritoirement & par ordre, nous le devons sans doute à la Fortune, qui par l'inconstance de son branle divers s'est pour ce coup rencontrée au train de la Raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. *Estienne de la Boétie* l'un des plus propres & nécessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie crouppy, mesprisé és cendres de son

fouyer domestique , au grand interest de nostre bien commun : car quant au sien particulier , je vous advise, Monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens & des thresors qui deffient la fortune , que jamais homme n'a vescu plus satisfait ny plus content. Je sçay bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes : & sçay davantage, que jamais homme n'y apporta plus de suffisance, & que en l'aage de trente deux ans qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce rang là que nul autre avant luy. Mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de Soldat un digne Capitaine , ny d'employer aux charges moyennes ceux qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces furent mal mesnagées , & trop espargnées. De façon que au-delà de la charge il luy restoit beaucoup de grandes parties oisives & inutiles , desquelles la chose publique eust peu rirer du service , & luy de la gloire. Or, Monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se pousser soy-mesme en lumiere , comme de malheur la Vertu & l'Ambition ne logent gueres en-

semble : & qu'il a esté d'un Siecle si grossier ou si plein d'envie , qu'il n'y a peu nullement estre aidé , par le tesmoignage d'autrui , je souhaite merueilleusement que au moins après luy , sa memoire à qui seule meshuy je dois les offices de nostre amitié , reçoive le loyer de sa valeur , & qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur & de vertu. A cette cause m'a-il pris envie de le mettre au jour , & de vous le presenter , Monsieur , par ce peu de Vers Latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du Maçon qui met le plus beau de son bastiment vers la rue , & du Marchand qui fait monstre & parement du plus riche eschantillon de sa marchandise , ce qui estoit en luy le plus recommandable , le vray suc & moelle de sa valeur l'ont suivi , & ne nous en est demeuré , que l'escorce & les feuilles. Qui pourroit faire voir les reiglez bransles de son ame , sa pieté , sa vertu , sa justice , la vivacité de son esprit , le poids & la santé de son jugement , la haulteur de ses conceptions si loing eslevées au dessus du vulgaire , son sçavoir , les graces compaignes ordinaires de ses actions ,

la tendre amour qu'il portoit à sa misérable Patrie , & sa haine capitale & jurée contre tout vice , mais principalement contre cette vilaine trafique qui se couve sous l'honorable tiltre de Justice , engendreroit certainement à toutes gens de bien une singuliere affection envers luy meslée d'un merveilleux regret de sa part. Mais, Monsieur, il s'en faut tant que je puisse cela, que du fruit mesmes de ses études il n'avoit encores jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité : & ne nous en est demeuré que ce que par maniere de passetemps il escrivoit quelquefois. Quoy que ce soit, je vous supplie, Monsieur, le recevoir de bon visage : & comme nostre jugement argumente maintefois d'une chose legere une bien grande, & que les jeux mesmes des grands personnages rapportent aux clair-voyants quelque marque honorable du lieu d'où ils partent, monter par ce sien ouvrage à la cognoissance de luy-mesme , & en aimer & embrasser par consequent le nom & la memoire. En quoy, Monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion très-resolue qu'il avoit de vostre vertu : & si accomplirez ce qu'il

a infiniment souhaité pendant sa vie. Car il n'estoit homme du monde en la cognoissance, & amitié duquel il se fust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise dequoy si hardiment j'use des choses d'autrui, je l'advise qu'il ne fut jamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des Philosophes, du droit & des devoirs de la sainte amitié, que ce que ce personnage & moy en avons pratiqué ensemble. Au reste, Monsieur, ce leger present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur & reverence que je porte à vostre suffisance, & qualitez singulieres qui sont en vous. Car quant aux estrangeres & fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint très heureuse & longue vie. De Montaigne ce 30. Avril 1570.

Vostre humble & obeissant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.



L E T T R E V.

*Ou Extraict d'une Lettre que Monsieur le
Conseiller DE MONTAIGNE escrivit à
Monseigneur DE MONTAIGNE son Pere,
concernant quelques particularitez qu'il
remarqua en la maladie & mort de seu
Monsieur DE LA BOETIE.*

QUANT à ses dernieres paroles, sans
doute, si homme en doit rendre bon
compte, c'est à moy, tant parce que du
long de sa maladie il parloit aussi volon-
tiers à moy qu'à nul autre, que aussi pour-
ce que pour la singuliere & fraternele
amitié que nous nous estions entreportez,
j'avois très-certaine connoissance des in-
tentions, jugements & volonteiz qu'il
avoir eu durant sa vie, autant, sans
doute qu'homme peut avoir d'un autre;
& parce que je les sçavois être hautes,
vertueuses, pleines de très-certaine reso-
lution, & quand tout est dit, admirables.
Je prevoyois bien, que si la maladie lay
laissoit le moyen de se pouvoir exprimer,
qu'il

qu'il ne luy eschapperoit rien en une telle
necessité qui ne fust grand & plein de bon
exemple : ainsi je m'en prenois le plus de
garde que je pouvois. Il est vray, Monsei-
gneur, comme j'ay la memoire fort cour-
te, & debauchée encore par le trouble que
mon Esprit avoit à souffrir d'une si lourde
perte, & si important, qu'il est impossible
que je n'aye oublié beaucoup de choses
que je voudrois estre sceues. Mais celles
desquelles il m'est souvenu, je les vous
manderay le plus au vray qu'il me sera
possible. Car pour le représenter ainsi fie-
vement arresté en sa brave demarche, pour
vous faire voir ce courage invincible dans
un corps atteré & assommé par les furieux
efforts de la mort & de la douleur, je
confesse qu'il y faudroit un beaucoup
meilleur style que le mien : parce qu'en-
cores que durant sa vie, quand il parloit
de choses graves & importantes, il en par-
loit de telle sorte qu'il estoit malaysé de
les si bien escrire, si est-ce qu'à ce coup
il sembloit que son Esprit & sa langue s'es-
forçassent à l'envy, comme pour luy faire
leur dernier service. Car sans doute je ne
vis jamais plein ny de tant de si belles

imagination, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, Monseigneur, si vous trouvez que j'aye voulu mettre en compte ses propos plus legers & ordinaires, je l'ay fait à escient. Car estants dits en ce temps-là, & au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier resmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité & d'assurance.

Comme je revenois du Palais le Lundi neuvième d'Aoust 1563 je l'envoyay convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit, qu'il se trouvoit un peu mal, & que je luy ferois plaisir si je volois estre une heure avec luy, avant qu'il partist pour aller en Medor. Je l'allay trouver bientoist après disner. Il estoit couché vestu, & monstroist desja je ne sçay quel changement en son visage. Il me dit que c'estoit un flux de ventre avec des tranchées; qu'il avoit pris le jour avant, joüant en pourpoint sous une robe de soye, avec Monsieur d'Escars; & que le froid luy avoit souvent fait sentir semblables accidents. Je trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faite

de s'en aller : mais qu'il n'allast pour ce soir que jusques à Germignan qui n'est qu'à deux lieues de la Ville. Cela faisois-je pour le lieu où il estoit logé tout avoysiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigort & d'Agenois où il avoit laissé tout empesté : & puis, pour semblable maladie que la sienne je m'estois autrefois très-bien trouvé de monter à cheval. Ainsi il s'en partit, & Mademoiselle de la Boëtie sa femme, & Monsieur de Bouillonas son oncle, avec luy.

Le lendemain de bien bon matin voicy venir un de ses gens à moy de la part de Mademoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuit d'une forte dysenterie. Elle envoyoit querir un Medecin & un Apotiquaire, & me prioit d'y aller, comme je fis l'après-dinée.

A mon arrivée, il sembla qu'il fust tout esjoyuy de me voir : & comme je voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, & luy promisse de le revoir le lendemain, il me pria avec plus d'affection & d'ins-

tance qu'il n'avoit jamais faict d'autre chose, que je fusse le plus que je pourrois avec luy. Cela me toucha aucunement. Ce neantmoins je m'en allois quand Madamoiselle de la Boëtie, qui pressentoit desja je ne sçay quel malheur, me pria les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arresta, dequoy il se resjoüy avecques moy. Le lendemain je m'en revins; & le Jeudi, le fus retrouver. Son mal alloit en empirant: son flux de sang & ses tranchées qui l'affoiblissoient encore plus, croissoient d'heure à autre.

Le Vendredy, je le laissay encores: & le Samedy, je le fus revoir desja fort abattu. Il me dit lors, que sa maladie estoit un peu contagieuse, & outre cela, qu'elle estoit mal plaisante, & melancholique: qu'il cognoissoit très-bien mon naturel, & me prioit de n'estre avec luy que par boutées, mais le plus souvent que je pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Jusques au Dimanche il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il jugeoit de son estre, & ne parlions que des particulieres occurrences de sa maladie, & de ce que les

anciens Medecins en avoient dit. D'affaires publiques bien peu : car je l'en trou-
 vay tout desgousté dès le premier jour.
 Mais le Dimanche, il eust une grande
 foiblesse : Et comme il fut revenu à soy,
 il dit qu'il luy avoit semblé estre en une
 confusion de toutes choses, & n'avoir rien
 veu qu'une espaisse nue, & broüillart ob-
 scur, dans lequel tout estoit pefle-messe,
 & sans ordre : toutesfois qu'il n'avait seu
 nul desplaisir à tout cet accident. La mort
 n'a rien de pire que cela, luy dis-je lors.
 Mais n'a rien de si mauvais, me respon-
 dit-il.

Depuis lors, parce que dès le commen-
 cement de son mal, il n'avait pris nul
 sommeil, & que nonobstant tous les re-
 medes, il alloit toujours en empirant :
 de sorte qu'on y avoit desja employé cer-
 tains bruvages, desquels on ne sert qu'aux
 dernieres extremitez, il commença à de-
 sesperer entierement de sa guerison ; ce
 qu'il me communiqua. Ce mesme jour,
 parce qu'il fust trouvé bon, je luy dis,
 qu'il me fieroit mal pour l'extreme ami-
 tié que je luy portois, si je ne me sou-
 ciois que comme en sa santé on avoit veu

toutes ses actions pleines de prudence &
 de bon conseil; autant qu'à homme du
 monde; qu'il les continuast encore à sa
 maladie; & que, si Dieu vouloit qu'il em-
 pirast, je serois très-mary qu'à faute d'ad-
 visement il eust laissé nul de ses affaires
 domestiques découffis, tant pour le dom-
 mage que ses parents y pourroient souf-
 frir, que pour l'intérêt de sa réputation;
 ce qu'il print de moy de très-bon visage.
 Et après s'estre resolu des difficultez qui
 le tenoient suspens en cela, il me pria
 d'appeller son Oncle & sa femme seuls,
 pour leur faire entendre ce qu'il avoit de-
 libéré quant à son testament. Je luy dis
 qu'il les estonneroit. Non, non, me dit-
 il, je les consoleray & leur donneray beau-
 coup meilleure esperance de ma santé, que
 je ne l'ay moy-mesme. Et puis il me de-
 manda, si les foiblesses qu'il avoit eues,
 ne nous avoient pas un peu estonnez.
 Cela n'est rien, luy fis-je: ce sont acci-
 dents ordinaires à telles maladies. Vraye-
 ment non, ce n'est rien, mon frere, me
 respondit-il, quand bien il en adviendrait
 ce que vous en craindriez le plus. A vous
 ne seroit-ce que heur, luy repliquay-je:

mais le dommage seroit à moy qui perdrois la compagnie d'un si grand, si sage & si certain amy, & tel que je serois assuré de n'en trouver jamais de semblable. Il pourroit bien estre, mon frere, adjousta-il : & vous assure que ce qui me fait avoir quelque soing, que j'ay de ma guerison, & n'aller si courant au passage que j'ay desja franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, & de ce pauvre homme & de cette pauvre femme (parlant de son oncle & de sa femme) que j'ayme tous deux uniquement ; & qui porteront bien impatiemment (j'en suis assuré) la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour eux & pour vous. J'ay aussi respect au desplaisir qu'auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aymé & estimé pendant ma vie, desquels certes, je le confesse, si c'estoit à moy à faire je serois content de ne perdre encore la conversation. Et si je m'en vais, mon frere, je vous prie vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que leur ay portée jusques à ce dernier terme de ma vie. Et puis, mon frere par adventure

n'estois-je point né si inutile, que je n'eusse moyen de faire service à la chose publique. Mais quoy qu'il en soit, je suis prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout assuré que je jouïray de l'ayse que vous me prédites. Et quant à vous, mon amy, je vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez-vous volontiers & patiemment à tout ce qu'il plaira à sa sainte Majesté d'ordonner de moy : & vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme & cette bonne femme hors des gonds de la Raison. Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desja. Je luy dis, que assez bien pour l'importance de la chose : Ouy (suivit-il) à cette heure qu'ils ont encore un peu d'esperance. Mais si je la leur ay une fois toute ostée, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. Suivant ce respect, tant qu'il vescu depuis, il leur cacha toujours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, & me prioit bien fort d'en user de mesmes. Quand il les voyoit aupres de luy, il contrefaisoit la chere plus gaye, & les païssoit de belles esperances.

Sur ce point je le laissay pour les aller appeller. Ils composerent leur vilage le mieux qu'ils purent pour un temps. Et après nous estre assis autour de son liect, nous quatre seuls, il dit ainsi d'un vilage posé & comme tout esjouy : Mon Oncle, ma Femme, je vous assure sur ma foy, que nulle nouvelle atteinte de ma maladie ou opinion mauvaise que j'aye de ma guerison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller, pour vous dire ce que j'entreprends : car je me porte, Dieu mercy, très-bien, & plein de bonne esperance : mais ayant de longue main appris, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité & inconstance des choses humaines, & mesmes en nostre vie que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumée & chose de neant : & considerant aussi, que puisque je suis malade, je me suis d'autant approché du danger de la mort : j'ay delibéré de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, après en avoir eu vostre advis premierement. Et puis adressant son propos à son Oncle : Mon bon Oncle, dit-il, si j'a-

vois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que je vous ay, je n'aurois eu piece fait : il me suffit que jusques à present, où que j'aye esté, & à quiconque j'en aye parlé, j'aye toujours dit que tout ce que un très-sage, très-bon & très-liberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez-vous fait pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes Lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me pousser (1) aux estats : de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands & recommandables offices d'amitié vostres envers moy ; somme, quoy que j'aye, je le tiens de vous, je l'advoue de vous, je vous en suis redevable, vous estes mon vray pere ; ainsi comme fils de famille je n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. Lors il se teust, & attendit que les sours & les sanglots eussent donné loisir à

(1) A des emplois publics : car (comme dit Montaigne dans la Lettre au Chancelier DE L'HOSPITAL) son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes. Ci-dessus, p. 258.

son Oncle de luy respondre, qu'il trou-
veroit très-bon tout ce qu'il luy plairoit.
Lors ayant à le faire son héritier, il le
supplia de prendre de luy le bien qui
estoit sien.

Et puis, destournant la parole à sa
femme : Ma semblance, dit-il, (ainsi
l'appelloit-il souvent, pour quelque an-
cienne alliance qui estoit entre eux) ayant
esté joint à vous du saint neud de mariage,
qui est l'un des plus respectables & in-
violables que Dieu nous ait ordonné çà
bas, pour l'entretien de la société huma-
ine, je vous ay aymée, chérie & estimée
autant qu'il m'a esté possible, & suis tout
assuré que vous m'avez rendu reciproque
affection, que je ne sçaurois assez re-
cognoistre. Je vous prie de prendre
de la part de mes biens ce que je vous
donne, & vous en contenter, encores
que je sçache bien que c'est bien peu au
prix de vos merites.

Et puis tournant son propos à moy :
Mon frere, dit-il, que j'ayme si chere-
ment, & que j'avois choisy parmi tant
d'hommes, pour renouveler avec vous
cette vertueuse & sincere amitié, de la-

quelle l'usage est par les vices dès si longtemps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, je vous supplie pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma Bibliotheque & de mes Livres que je vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur : & qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux Lettres. Ce vous sera (2) *μνημόσυον τui sodalis.*

Et puis, parlant à tous generalement, loüa Dieu, dequoy en une si extreme necessité, il se trouvoit accompagné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde. Et qu'il lui sembloit très beau à voir une assemblée de quatre si accordants & si unis d'amitié; faisant, disoit-il, estat, que nous nous entraymions unanimement les uns pour l'amour des autres. Et nous ayant recommandé les uns aux autres, il suyvit ainsi : Ayant mis ordre à mes biens, encores me faut-il penser à ma conscience. Je suis Chrestien, je suis Catholique : tel ay vescu, tel suis-

(2) Un memorial de votre Ami.

je deliberé de clorre ma vie. Qu'on me face venir un Prestre : car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un Chrestien.

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avec telle assurance de visage, telle force de parolle & de voix, que là où je l'avois trouvé, lorsque j'entrai en sa chambre, foible, trainant lentement les mots, les uns après les autres, ayant le poulz abbattu comme de fievre lente, & tirant à la mort, le visage palle & tout meurtri, il sembloit lors, qu'il vinst comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur : le teint plus vermeil, & le poulz plus fort, de sorte que je luy fis tâter le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure j'eus le cœur si serré, que je ne sceus rien lui respondre. Mais deux ou trois heures après, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que je souhaitois pour la jalousie que j'ay eue toute ma vie de sa gloire & de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoins de tant & si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, je luy dis, que j'avois rougi de honte dequoy le

courage m'avoit failly à oüyr ce que luy qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que jusques lors j'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand avantage sur les accidents humains, & croyois mal aysément ce que quelquefois j'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, je loüois Dieu dequoy ce avoit esté en une personne de qui je fusse tant aymé, & que j'aymassé si cherement : & que cela me serviroit d'exemple, pour jouër ce mesme rôle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi, & de montrer par effect que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur & en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient ; adjoustant que c'estoit la vraye pratique de nos estudes, & de la Philosophie. Et me prenant par la main, » Mon frere, mon amy, *me* » *dit-il*, je t'assure que j'ay fait assez de » choses, ce me semble, en ma vie, avec » autant de peine & difficulté que je fais

„ cette-cy. Et quand tout est dit, il y a fort
 „ long-temps que j'y estois préparé, & que
 „ j'en sçavois ma leçon toute par cœur.
 „ Mais n'est-ce pas assez vescu jusques
 „ à l'aage auquel je suis ? J'estois prest à
 „ entrer à mon trente-troisième an. Dieu
 „ m'a fait cette grace, que tout ce que
 „ j'ay passé jusques à cette heure de ma vie,
 „ a été plein de santé & de bonheur : pour
 „ l'inconstance des humaines, cela ne
 „ pouvoit gueres plus durer. Il estoit mes-
 „ huy temps de se mettre aux affaires ;
 „ & de voir mille choses mal-plaisantes,
 „ comme l'incommodité de la vieillesse,
 „ de laquelle je suis quitte par ce moyen.
 „ Et puis, il est vraysemblable que j'ay
 „ vescu jusqu'à cette heure avec plus de
 „ simplicité & moins de malice que, je
 „ n'eusse par adventure fait, si Dieu m'eust
 „ laissé vivre jusqu'à ce que le soing de
 „ m'enrichir, & accommoder mes affai-
 „ res, me fust entré dans la teste. Quant
 „ à moy, je suis certain, là je m'en voy
 „ trouver Dieu, & le séjour des bienheu-
 „ reux. „ Or parce que je montrois mes-
 „ mes au visage l'impatience que j'avois
 „ à l'ouïr : *Comment, mon frere, me dit-il,*

*me voulez-vous faire peur ? Si je l'avois ,
à qui seroist-ce de me l'oster qu'à vous ?*

Sur le soir , parce que le Notaire survint , qu'on avoit mandé pour recevoir son Testament , je luy fis mettre par escrit , & puis je luy fus dire s'il ne le vouloit pas signer : non pas signer , dit-il , je le veux faire moy-mesme. Mais je voudrois , mon frere , qu'on me donnast un peu de loisir ; car je me trouve extremement travaillé , & si affoibly que je n'en puis quasi plus. Je me mis à changer de propos : mais il se reprit soudain , & me dit , qu'il ne falloit pas grand loisir à mourir , & me pria de sçavoir si le Notaire avoit la main bien legere , car il n'arresteroit gueres à dicter. J'appellay le Notaire : & sur le champ il dicta si viste son testament , qu'on estoit bien empesché à le suivre. Et ayant achevé , il me pria de luy lire : & parlant à moy , voylà , dit-il , le soing d'une belle chose que nos richesses. (3)

Sunt hac qua hominibus vocantur bona.

Après que le Testament eut esté signé , comme sa chambre estoit pleine de gens ,

(3) *Voilà ce que les hommes appellent des biens.*

il me demanda s'il luy feroit mal de parler. Je luy dis que non, mais que ce fust tout doucement.

Lors il fit appeller Mademoiselle de Saint-Quentin sa niepce, & parla ainsi à elle : Ma niepce, m'amie, il m'a semblé depuis que je t'ay cogneue, avoir veu reluire en toy des traits de tres-bonne nature : mais ces derniers offices que tu fais avec une si bonne affection, & telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy ; & vrayement je t'en suis obligé & t'en mercie tres-affectueusement. Au reste, pour me descharger, je t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu. Car c'est sans doute la principale partie de nostre devoir, & sans laquelle nulle autre action ne peut estre ny bonne ny belle : & celle-là y estant bien à bon escient, elle traine après soy par necessité toutes autres actions de vertu. Après Dieu, il te faut aimer & honorer ton pere & ta mere, mesme ta mere, ma sœur que j'estime des meilleures & plus sages femmes du monde : & te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse

point emporter aux plaisirs : fuy comme peste ces folles privautez que tu vois les femmes avoir quelquefois avec les hommes : car encore que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais ; routesfois petit à petit elles corrompent l'esprit , & le conduisent à l'oïveté , & de-là , dans le vilain borbier du vice. Crois-moy : la plus seure garde de la chasteté à une fille , c'est la severité. Je te prie , & veux qu'il te souviennne de moy , pour avoir souvent devant les yeux l'amitié que je t'ay portée : non pas pour te plaindre , & pour te douloir de ma perte , & cela deffens-je à tous mes amis , tant que je puis , attendu qu'il sembleroit qu'ils fussent envieux du bien , duquel , mercy à ma mort , je me verray bientôt joüissant : & t'asleure , ma fille , que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir , ou de retourner à vivre encore ; ou d'achever le voyage que j'ay commencé , je serois bien empesché au choix. Adieu , ma niepce m'amie.

Il fit après appeller Mademoiselle d'Arfat , sa belle fille : & luy dit : Ma fille , vous n'avez pas grand besoing de mes ad-

vertissemens, ayant une telle mere, que j'ay trouvée si sage, si bien conforme à mes conditions & volentez, ne m'ayant jamais fait nulle faute. Vous serez bien instruite d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aucune parenté, me soucie & me mesle de vous. Car estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible, que tout ce qui vous concerne ne me touche aussi. Et pourtant ay-je tousjours eu tout le soing des affaires de Monsieur d'Arfat vostre frere, comme des miennes propres. Vous avez de la richesse & de la beauté assez : Vous estes Damoiselle de bon lieu. Il ne vous reste que d'y adjouster les biens de l'esprit : ce que je vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes : car je ne veux pas penser seulement qu'il vous puisse tomber en l'entendement : voire je crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille.

Toute la chambre estoit pleine de cris & de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours,

qui furent longuets. Mais après tout cela il commanda qu'on fist sortir tout le monde, sauf la garnison, ainsi nomma-il les filles qui le servoient. Et puis, appellant mon frere de Beau-regard : Monsieur de Beau-regard, luy dit-il, je vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy : vous voulez bien que je vous decouvre quelque chose que j'ay sur le cœur à vous dire. Dequoy quand mon frere luy eust donné assurance, il suivit ainsi : Je vous jure que de tous ceux qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, je n'ay jamais pensé qu'il y en ait eu un seul qui s'y soit mis avec meilleur zele, plus entiere, sincere & simple affection, que vous. Et crois certainement que les seuls vices de nos Prelats, qui ont sans doute besoing d'une grande correction, & quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela : je ne vous en veux pour cette heure demourer : car aussi ne prié-je pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience. Mais je vous veux bien advertir, qu'ayant respect à la bonne repu-

tation qu'a acquis la maison de laquelle vous estes, par une continuelle concorde: Maison que j'ay autant chere que Maison du monde: Mon Dieu, quelle case, de laquelle il n'est jamais sorti acte que d'homme de bien! ayant respect à la volonté de vostre pere; ce bon pere à qui vous devez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyez ces extremittez: ne soyez point si aspre & si violent: accommodez-vous à eux. Ne faites point de bande & de corps à part: joignez-vous ensemble. Vous voyez combien de ruïnes ces dissensions ont apporté en ce Royaume, & vous respons, qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et comme vous estes sage & bon, gardez de mettre ces inconveniens parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire & le bonheur duquel elle a joiuy jusques à cette heure. Prenez en bonne part, Monsieur de Beau-regard, ce que je vous en dis, & pour un certain tesmoignage de l'amitié que je vous porte. Car pour cet effect me suis-je reservé jusques à cette heure à vous le dire; & à l'aventure vous le disant en l'estat auquel vous me voyez, vous

donneriez plus de poids & d'autorité à mes paroles. Mon frere le remercia bien fort.

Le Lundi matin, il estoit si mal, qu'il avoit quitté toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me vit, il m'appella tout piteusement, & me dit : Mon frere, n'avez-vous pas de compassion de tant de tourments que je souffre ? Ne voyez-vous pas meshuy, que tout le secours que vous me faites, ne sert que d'allongement à ma peine ? Bientost après, il s'esvanoüit, de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespaslé : enfin on le reveilla à force de vinaigre & de vin. Mais il ne vit de long temps après ; & nous oyant crier autour de luy, il nous dit : Mon Dieu, qui me tourmente tant ? Pourquoi m'oste t'on de ce grand & plaisant repos auquel je suis ? laissez-moy, je vous prie. Et puis m'oyant, il me dit : Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez donc pas que je guerisse ? O quel ayse vous me faites perdre ! Enfin s'estant encore plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis s'en estant bien trouvé, me dit que c'estoit la meilleure liqueur du monde. Non

est dea, fis-je, pour le mettre en propos,
 c'est l'eau. (4) C'est mon, repliqua-il,
ὕδωρ ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ. Il avoit desja toutes les
 extremittez, jusques au visage, glacées
 de froid, avec une sueur mortelle qui
 luy couloit tout le long du corps : & n'y
 pouvoir-on quasi plus trouver nulle re-
 cognoissance de poulx. Ce matin, il le
 confessa à son Prestre : mais par ce que
 le Prestre n'avoit apporté tout ce qu'il
 luy falloit, il ne luy peut dire la Messe.
 Mais le Mardy matin, Mr. de la Boétie
 le demanda, pour l'ayder, dit-il, à faire
 son dernier office chrestien. Ainsi, il ouït
 la Messe & fit ses Pasques. Et comme
 le Prestre prenoit congé de luy, il luy
 dit : Mon pere spirituel, je vous supplie
 humblement, & vous & ceux qui sont
 sous vostre charge, priez Dieu pour
 moy, soit qu'il soit ordonné par les très-
 sacrez thresors des desseins de Dieu que
 je finisse à cette heure mes jours, qu'il
 aye pitié de mon ame, & me pardonne
 mes peschez, qui sont infinis, comme

(4) Oui, sans doute, car l'eau est une chose
 excellente. Les deux mots Grecs qui signifient
 cela, sont de Pindare.

il n'est pas possible que si vile & si basse creature que moy aye pû executer les commandemens d'un si haut & si puissant maistre : ou s'il luy semble que je face encore besoing par deçà , & qu'il veuille me réserver à quelqu'autre heure , suppliez - le qu'il finisse bien-tost en moy les angoisses que je souffre , & qu'il me fasse la grace de guider dorenavant mes pas à la suite de sa volonté , & de me rendre meilleur que je n'ay esté. Sur ce point il s'arresta un peu pour prendre haleine : & voyant que le Prestre s'en alloit , il le rappella , & luy dit : *Encores veux-je dire cecy en vostre presence : Je proteste , que comme j'ay esté baptizé , foy & religion que Moyse planta premierement en Egypte , que les Peres receurent depuis en Judée , & qui de main en main par succession de temps a esté apportée en France.* Il sembla à le voir , qu'il eust parlé encores plus long-temps , s'il eust peu : mais il finit priant son Oncle & moy de prier Dieu pour luy. Car ce sont , dit-il , les meilleurs offices que les Chrestiens puissent faire les uns pour les autres. Il s'estoit en parlant desouvert une espaule , & pria son

Oncle

Oncle la recouvrir, encores qu'il eust un
 valler plus près de luy. Et puis, me re-
 gardant : (5) *Ingenui est*, dit-il, *cui mul-*
tum debeas, ei plurimum velle debere. Mon-
 sieur de Belot le vint veoir après midy,
 & il luy dit, luy presentant sa main :
 Monsieur, mon bon amy, j'étois icy à
 mesme pour payer ma debte, mais j'ay
 trouvé un bon creditur qui me l'a remise.
 Un peu après comme il se resveilloit en
 sursaut : *Bien bien, qu'elle vienne quand*
elle voudra, ay vescu, ainsi veux-je mou-
rir sous la je l'attends, gaillard & de pié
coy : Mots qu'il redist deux ou trois fois en
 sa maladie. Et puis, comme on luy en-
 tre-ouvroit la bouche par force, pour le
 faire avaler : (6) *An vivere tanti est* ? dit-
 il, tournant son propos à Monsieur de Be-
 lot. Sur le soir, il commença bien à bon-
 escient à tirer aux traicts de la mort : &
 comme je souppois, il me fit appeller,
 n'ayant plus *que l'image & que l'ombre d'un*
homme, & comme il disoit lui-même : *Non*
homo, sed species hominis. Et me dit, à

(5) *C'est d'un cœur noble, de vouloir être plus*
obligé à qui l'on doit beaucoup.

(6) *La vie est-elle d'un si grand prix ?*

toutes peines : Mon frere , mon amy , pleust à Dieu que je visse les effects des imaginations que je viens d'avoir. Après avoir attendu quelque temps , qu'il ne parloit plus , & qu'il tiroit des soupirs tranchants pour s'en efforcer , car deslors la langue commençoit fort à luy denier son office , quelles sont-elles , mon frere ? luy dis-je. Grandes , grandes , me respondit-il. Il ne fut jamais , suivy-je , que je n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement , voulez-vous pas que j'en jouÿsse encore ? C'est mon dea , respondit-il : mais , mon frere , je ne puis : elles sont admirables , infinies , indicibles. Nous en demeurâmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme , & luy avoit dit d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire , qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforçast pour parler : mais la force luy defaillant , il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce fut pour neant ; car il esvanouit soudain , & feut long-temps sans voir. Estant desja bien voisin de sa mort , & oyant

les pleurs de Madamoiselle de la Boëtie ,
il l'appella , & luy dit ainsi : Ma semblance ,
vous vous tourmentez avant le temps :
voulez-vous pas avoir pitié de moy ? Pre-
nez courage. Certe je porte plus la moi-
tié de peine , pour le mal que je vous
vois souffrir , que pour le mien : & avec
raison , parce que les maux que nous sen-
tons en nous , ce n'est pas nous propre-
ment qui les sentons ; mais certains sens
que Dieu a mis en nous : mais ce que
nous sentons pour les autres , c'est par
certain jugement & par discours de raison
que nous le sentons. Mais je m'en voys.
Cela , disoit-il , parce que le cœur luy fail-
loit. Or ayant eu peur d'avoir estonné sa
femme , il se reprint & dist : Je m'en voys
dormir , bon soir , ma femme , allez-vous-
en. Voila le dernier congé qu'il print d'elle.
Après qu'elle fut partie , mon frere , me
dit-il , tenez-vous auprès de moy , s'il
vous plaist. Et puis , ou sentant les poin-
tes de la mort plus pressantes & poignan-
tes , ou bien la force de quelque medi-
cament chaud qu'on luy avoit fait avaler ,
il print une voix plus esclatante & plus
forte , & donnoit des tours dans son lit

avec tout plein de violence : de sorte que toute la compagnie commença à avoir quelque esperance , parce que jusques lors la seule foiblesse nous l'avoit fait perdre. Lors entre autres choses il se print à me prier & reprier avecques une extreme affection , de luy donner une place : de sorte que j'eus peur que son jugement fust esbranlé. Mesmes que luy ayant bien doucement remonstré , qu'il se laissoit emporter au mal , & que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis , il ne se rendist point au premier coup , & redoubla encores plus fort : Mon frere , mon frere , me refusez-vous doncques une place ? Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison , & de luy dire , que puisqu'il respiroit & parloit , & qu'il avoit corps , il avoit par consequent son lieu. Voire , voire , me respondit-il , j'en ay , mais ce n'est pas celui qu'il me faut : & puis quand tout est dit , je n'ay plus d'estre. Dieu vous en donnera un meilleur bientôt , luy fis-je. Y fuslé-je desja , mon frere , me respondit-il : il y a trois jours que j'ahanne pour partir. Estant sur ses destresses , il m'appella souvent pour s'in-

former seulement si j'estois près de luy. Enfin il se mit un peu à reposer, qui nous confirma encore plus en nostre bonne esperance. De maniere que sortant de sa chambre, je m'en resjouis avecques Mademoiselle de la Boëtie. Mais une heure après, ou environ, me nommant une fois ou deux, & puis tirant à soy un grand soupir, il rendit l'ame, sur les trois heures du Mercredy matin dixhuitiesme d'Aoust, l'an mil cinq cent soixante trois, après avoir vescu 32 ans, 9 mois, & 17 jours.



(1) LETTRE VI.

Pour (2) Mademoiselle PAULMIER.

MADAMOISELLE,

Mes Amis sçavent que dès l'heure que je vous eus veue, je vous destinai un de mes Livres : car je sentis que vous

(1) L'original écrit de la propre main de Montaigne, est à présent dans la Bibliothèque d'un savant Magistrat, Ancien Président des Echevins d'Amsterdam, Monsieur *Gerard Van Papenbrock*, qui a plus de mille Lettres de la propre main des plus savans hommes de l'Europe, depuis deux siècles. *M. Pierre Morin*, fils de *M. Estienne Morin*, mort Ministre & Professeur en Hebreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots écrits par *M. Van Papenbrock*, *Est manus Michaelis de Montagne, scripsit 1588.* C'est ici la main de Michel de Montaigne, qui a écrit cette Lettre en 1588.

(2) Cette Demoiselle née en 1554. se nommoit *Marguerite de Chaumont*. Elle fut mariée en 1574. avec *Julien le Paulmier*, & mourut en 1599. *Jean le Paulmier*, fils aîné de *Julien le Paulmier*, & frere du fameux *Grentemesnil*, étoit pere d'*Helene le Paulmier*, femme d'*Etienne Morin*, dont il été fait mention dans la note précédente.

leur aviez fait beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de Monsieur Paumier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vaut mon Livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que je le deusse; & me ferez cette grace de l'aimer, ou pour l'amour de lui, ou pour l'amour de moy: & je garderai entiere la dette que j'ay envers Monsieur Paulmier, pour m'en revancher si je puis d'ailleurs, par quelque service.



(1) LETTRE VII.

A Monseigneur, Monseigneur de
MONTAIGNE.

MONSEIGNEUR,

Suivant la charge que vous me donastes l'année passée chez vous à Mon-

(1) J'ai trouvé cette Lettre au devant de la THEOLOGIE NATURELLE DE RAYMOND SEBON: traduite en François, par Messire Michel Seigneur de Montagne, Chevalier de l'Ordre du Roy, & Gentilhomme Ordinaire de sa Chambre. *A Rouen, chez Jean de la Mere: MDCXLI.*

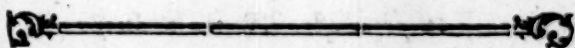
taigne, j'ai taillé & dressé de ma main à Raymond Sebon, ce grand Theologien & Philosophe Espagnol, un accoustrement à la Françoisse; & l'ay devestu autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche, & maintien barbaresque, que vous luy vistes premierement: de maniere qu'à mon opinion, il a mes huy assez de façon & d'entregent pour se présenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre; que les personnes délicates & curieuses y remarqueront quelque traitt & piy de Gasconne: mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir par leur nonchalance laissé prendre sur eux cet avantage, à un homme de tout point nouveau & apprenti en telle besongne. Or, Monseigneur, c'est raison que sous votre nom, il se pousse en credit, & mette en lumiere, puisqu'il vous doit tout ce qu'il a d'amendement & de reformation. Toutesfois je vois bien que s'il vous plaist de compter avec luy, ce sera vous qui luy deviez beaucoup de reste: car en eschange de ses excellents & très religieux discours, de ses hautaines conceptions & comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre

part que des mots & du langage : marchandise si vulgaire & si vile , que qui plus en a , n'en vaut , à l'aventure , que moins.

Monseigneur , je supplie Dieu qu'il vous doint très-longue & très-heureuse vie.

*Votre très-humble &
très-obeissant fils ,*

MICHEL DE MONTAIGNE.



(1) A V I S

Sur les deux Lettres suivantes.

L'EXEMPLAIRE des Oeuvres de LA BOETIE dont je me sers , est un in octavo , dont le frontispice est intitulé : LA MENAGERIE D'ARISTOTE ET DE XENOPHON ; c'est-à-dire , la maniere de bien gouverner une famille : traduit du Grec en François par feu ESTIENNE DE LA BOETIE ,

(1) Tiré de l'Edition de Paris 1725. aussi bien que les deux Lettres suivantes.

Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Bourdeaux : Et mise en lumiere avec quelques Vers François & Latins, dudiſt LA BOETIE, par MICHEL Sieur DE MONTAIGNE. A Paris, chez Claude Morel, rue Saint Jacques, à la Fontaine, 1600. Les Œconomiques d'Aristote qui s'y trouvent d'abord, ne contiennent que huit feuillets ; & le chiffre & la signature recommencent par la Lettre à M. de Lansac, avant laquelle il y a un feuillet retranché, qui vraisemblablement portoit le frontispice de 1571, & peut-estre l'Extrait du Privilege, au dos ; car je n'en vois point ailleurs en aucun endroit de cet exemplaire. Je le crois cependant, à l'exception de ces huit premiers feuillets, être le même que le Livret, dont le titre est à la page 309 ci-dessus, & qui a été communiqué à l'Editeur de Londres, puisque j'y lis à la fin du Discours sur la mort de la Boëtie, fol. 131, Achevé d'imprimer le 24 de Novembre 1570, & que dans l'Advertissement au Lecteur, fol. 3. v°. qui fait la huitieme Lettre ci-après, Montaigne y dit qu'il y a sept ans qu'il a perdu son ami, qui, comme on a vu ci-devant, est mort le 18

AOÛT 1563. On voit assez souvent un même Livre reparoître avec un nouveau titre & une autre année.

Mais une différence essentielle de l'Exemplaire dont je me sers, c'est que j'y trouve à la fin un cahier de dix-neuf feuillets sous ce titre : Vers François, de feu ESTIENNE DE LA BOËTIE, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bourdeaux, à Paris, par Federic Morel, Imprimeur du Roy, 1572. avec Privilege; & au devant de ces Vers la Lettre à Mr. de Foix, qui est la neuvieme ci-après. Ainsi les Vers François de la Boëtie n'ont été imprimés qu'un an après ses autres Oeuvres, comme l'a judicieusement conjecturé l'Editeur de Londres dans la Note 1, de la page 310. & comme Montagne le dit dans cette Lettre à Mr. de Foix : Car je ne vous celeray pas que la publication n'en ayst esté differée après le reste de ses Œuvres, sous couleur de ce que par de-là on ne les trouvoit pas assez lincez pour estre mis en lumiere.

Ces Vers ne contiennent que la Traduction des plaintes de Bradamant au XXXII. Chant de Loys Arioste, une longue Chanson en rime tierce, & vingt-cinq Sonnets ;

différents des vingt-neuf qui ne se trouvent que dans l'Edition in-quarto de 1588, Liv. I. Chap. xxviiij, où Montagne dit à Madame de Grammont : Et n'entrez pas en jalousie, dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de Monsieur de Foix, vostre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant : comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'une belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la pousuite de son mariage, en faveur de sa femme, & sentent desja je ne sçay quelle froideur maritale. Afin que l'on en juge mieux, nous donnerons ici le vingt-cinquieme & dernier Sonnet :

Un Lundi fut le jour de la grande journée
Que l'amour me livra : ce jour il fut vain-
queur,

Ce jour il se fit maistre, & tyran de mon
cœur,

Du fil de ce jour pend toute ma destinée,
Lors fut à mon tourment ma vie abandonnée,
Lors Amour m'affervit sa folle rigueur.

C'est raison qu'à ce jour, le chef de ma langueur,
Soit la place en mes Vers la premiere
donnée.

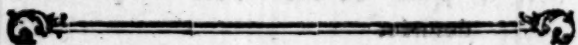
Je ne sçay que ce fut, s'Amour tendit ses
toiles
Ce jour là pour m'avoir; ou bien si les es-
toiles
S'estoient encontre moy en embusche ordon-
nées.

Pour vray je fus trahy, mais la main j'y
prestois;
Car plus fin contre moy que nul autre j'estois,
Qui Sceus tirer d'un jour tant de males an-
nées.

*Comme ces vingt-cinq Sonnets sont autres
que les vingt-neuf, nous avons jugé à pro-
pos, pour rendre notre Edition plus complete,
de placer ces vingt-neuf Sonnets (1) à la
suite du Chap. xxviii. du Liv. I. comme ils
le sont dans l'Edition in-quarto de 1588.
puisqu'ils ne se trouvent point ailleurs; &
qu'ils n'ont point été imprimez avec les
Œuvres de la Boëtie: ainsi que dit la Note
qui se trouve à la fin du Chap. xxviii. dans*

(1) Il faut entendre ceci de l'Edition de Paris
1725.

302 LETTRES DE MONTAIGNE.
*toutes les Editions des Essais de Montaigne
postérieures à celle de 1588.*



LET TRE VIII.

*Imprimée à la suite de celle à Mr. de
Lanfac , & qui sert de Preface aux
Oeuvres de la Boëtie , Edition de
Paris 1571.*

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR,
par M. de Montaigne.

LECTEUR, tu me dois tout ce dont tu
jouis de Feu M. Estienne de la Boëtie :
car je t'advise que quant à luy il n'y a
rien qu'il eust jamais esperé de te faire
voir , voire ny qu'il estimast digne de
porter son nom en public. Mais moy qui
ne suis pas si hault à la main , n'ayant
trouvé autre chose dans sa Librairie , qu'il
me laissa par son Testament , encore n'ay-
je pas voulu qu'il se perdist. Et de ce peu
de jugement que j'ay , j'espere que tu
trouveras , que les plus habiles hommes
de nostre siecle font bien souvent feste

de moindre chose que cela : j'entends de ceux qui l'ont pratiqué plus jeune ; car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort , qu'il avoit fait force autres Vers Latins & François , comme sous le nom de Gironde , & en ay ouy réciter des riches lopins. Mesme celui qui a escrit les Antiquitez de Bourges en allegue , que je recognoy : mais je ne sçay que tout cela est devenu , non plus que ses Poëmes Grecs. Et à la verité , à mesure que chascque saillie luy venoit à la teste , il s'en dechargeoit sur le premier papier qui luy tomboit en main , sans autre soing de le conserver. Assure-toy que j'y ay faict ce que j'ay peu , & que depuis sept ans que nous l'avons perdu , je n'ay peu recouvrer que ce que tu en vois : sauf un Discours de la Servitude volontaire (2) , & quelques Memoires de nos troubles sur l'Edict de Janvier, 1562. Mais quant à ces dernieres Pieces , je leur trouve la façon trop delicate & mignarde pour les abandonner au

(2) On le trouvera ci-dessous dans cette Edition.

304 LETTRES DE MONTAIGNE.
grossier & pesant air d'une si mal plaisante
saison. A Dieu.

L E T T R E I X.

*Imprimée au devant des Vers d'Estienne
François de la Boëtie, Edition de Paris
1572.*

A Monsieur Monsieur de Foix, Con-
seiller du Roy en son Conseil Privé, &
Ambassadeur de Sa Majesté près la Sei-
gneurie de Venise.

M O N S I E U R ,

ESTANT à mesme de vous recomman-
der & à la posterité la mémoire de feu
Estienne de la Boëtie, tant pour son ex-
treme valeur, que pour la singuliere affec-
tion qu'il me portoit, il m'est tombé en
fantasie, combien c'estoit une indiscretion
de grande consequence & digne de la
coërtion de nos Loix; d'aller comme il se
faict ordinairement, desrobant à la vertu
la gloire, sa fidelle compaignie, pour en

estrener, sans choïs & sans jugement, le premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux resnes principales qui nous guident & tiennent office, sont la Peine & la Recompense, qui ne nous touchent proprement, & comme hommes, que par l'honneur & la honte ; d'autant que celles-ici donnent droitement à l'ame, & ne se gonflent que par les sentiments interieurs & plus nostres : là où les bestes mesmes se voyent aucunement capables de toute autre recompense, & peine corporelle. En oultre, il est bon à voir que la coustume de loüer la vertu mesme de ceux qui ne sont plus, ne vise pas à eux, ains qu'elle fait estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiments sont employez par la Justice plus pour l'exemple que pour l'interest de ceux qui les souffrent. Or le loüer & le mesloüer s'entrerespondant de si pareille consequence, il est mal-aysé à sauver, que nos Loix deffendent offenser la reputation d'autrui, & ce neantmoins permettent de l'annoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de jetter ainsi à nostre poste au vent les loüanges d'un chascun a

esté autrefois diversement retreinte ailleurs, voire à l'aventure ayda-elle jadis à mettre la Poësie en la malegrace des Sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit-on couvrir, que le vice de mentir n'y apparaisse toujours, très mesleant à un homme bien né, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui je vous parle, Monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes : car le danger n'est pas que je luy en preste quelqu'une, mais que je luy en oste : & son malheur porte, que comme il m'a fourny autant qu'homme puisse, de très-justes & très-apparentes occasions de louange, j'ay bien aussi peu de moyen & de suffisance pour la luy rendre : je dy moy à qui seul il s'est communiqué jusques au vif, & qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections & de vertus qui moisirent oisives au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car la nature des choses ayant je ne sçay comment permis, que la verité pour belle & acceptable qu'elle soit d'elle-mesme, si ne l'embrassons-nous qu'infuse & insinuée en nostre créance par les outils de la persuasion, je me treuve

si fort desgarny & de credit pour autho-
rifer mon simple tesmoignage , & d'élo-
quence pour l'enrichir & le faire valoir ,
qu'à peu a-il tenu que je n'aye quitté là
tout ce soing , ne me restant pas seulement
du sien par où dignement je puisse presenter
au monde au moins son esprit & son sça-
voir. De vray , Monsieur ayant esté surpris
de sa destinée en la fleur de son aage : &
dans le train d'une très-heureuse & très-
vigoureuse santé , il n'avoit pensé à rien
moins qu'à mettre au jour des ouvrages
qui deussent tesmoigner à la posterité quel
il estoit en cela. Et à l'adventure estoit-il
assez brave quand il y eust pensé , pour
n'en estre pas fort curieux. Mais enfin j'ay
pris party qu'il seroit bien plus excusable
à luy , d'avoir ensevely avec soy tant de
rares faveurs du Ciel , qu'il ne seroit à
moy d'ensevelir encore la cognoissance
qu'il m'en avoit donnée. Et pource que ayant
curieusement recueilly tout ce que j'ay
trouvé d'entier parmy ses brouillars & pa-
piers espars çà & là , le jouët du vent & de
ses estudes , il m'a semblé bon , quoy que
ne fust de le distribuer & de le departir en
autant de pieces que j'ay peu pour de là

prendre occasion de recommander sa mémoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes & dignes personnes de ma cognoissance, & desquelles le témoignage luy puisse estre le plus honorable. Comme vous, Monsieur, qui de vous mesme pouvez avbir eu quelque connoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira si bon luy semble, mais je luy jure sur tout ce que j'ay de conscience, l'avoir sçeu & veu tel, tout considéré, qu'à peine par souhait & par imagination pouvois-je monter au-delà, tant s'en faut que je luy donne beaucoup de compaignons. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encore de ces dix ou douze Vers François, qui se jettent comme par necessité à l'abry de vostre faveur. Car je ne vous celeray pas que la publication n'en aye esté différée après le reste de ses œuvres, sous couleur de ce que par de-là on ne les trouvoit pas assez limes pour estre mis en lumiere. Vous verrez, Monsieur, ce qui en est : & parce qu'il

semble que ce jugement regarde l'intérest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage & la barbarie : C'est proprement vostre charge, qui au rang de la premiere Maison de Guyenne receu de vos ancestres avez adjousté du vostre le premier rang encore en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'autorité de votre tesmoignage, qu'il n'en va pas tous-jours ainsi. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons, que le dire, si est-ce qu'ils s'arment quelquefois autant de langue que du bras, & de l'esprit que du cœur. De ma part, Monsieur, ce n'est pas mon gibbier de juger de telles choses : mais j'ay ouï dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces Vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande : d'avantage, qui s'arrestera à la beauté & richesse des inventions, qu'ils sont pour le subject autant charnus, pleins, moëlleux, qu'il s'en soit encore ven en nostre langue. Naturellement chaque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art ; & les plus heureux sont

ceux qui se sont empoignez à la plus noble : car toutes pieces également nécessaires au bastiment d'un corps , ne sont pas pourtant esgalement prisables. La mignardise du langage , la douceur & la polissure reluisent à l'adventure plus en quelques autres : mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes & traicts je ne pense point que nuls autres leur passent devant. Et si faudroit il encore venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, & qu'à peine au bout de chascun an meritoit-il une fois la main à la plume ; tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, Monsieur, vert & sec, tout ce qui m'en est venu entre mains , sans chois & sans triage : en maniere qu'il y en a de ceux mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast que pour dire qu'il estoit capable de tout faire. Car au reste , mille & mille fois , voire en ses propres ordinaires, avons-nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sçues , plus dignes d'estre admirées. Voylà , Monsieur , ce que la raison & l'affection jointes ensemble par

une rare rencontre me commandent vous dire de ce grandhomme de bien : & si la privauté que j'ay prinse de m'en adresser à vous , & de vous entretenir si longuement , vous offense , il vous souviendra , s'il vous plaît , que le principal effect de la grandeur & de l'éminence , c'est de vous jeter en butte à l'importunité & embesongnement des affaires d'autrui. Sur ce après vous avoir présenté ma très-humble affection à vostre service , je supplie Dieu vous donner, Monsieur, très-heureuse & longue vie. De Montaigne , ce premier de Septembre 1570.

Votre obeissant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

Fin des Lettres.



DISCOURS
D'ESTIENNE
DE LA BOETIE,
DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE.

O U

LE CONTR'UN.

(a) **D'**AVOIR plusieurs Seigneurs aucun bien
je ne voy.

Qu'un sans plus soit le Maistre, & qu'un seul
soit le Roy,

ce dit Ulysse en Homere parlant en public.
S'il n'eust dit, sinon

cela

D'avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne
voy,

(a) Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίῃ, εἰς κόρανες
ἔσσω,
Εἰς Βασιλεύς.

Iliad. L. II. vs. 204, 205.

cela estoit tant bien dit que rien plus. Mais au lieu que pour parler avec raison , il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne , puis que la puissance d'un seul , deslors qu'il prend ce tiltre de Maistre , est dure , & desraisonnable ; il est allé ajouster tout au rebours ,

Qu'un sans plus soit le Maistre , & qu'un seul soit le Roy.

Toutefois à l'adventure il faut excuser Ulysse , auquel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage , & de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armée , conformant (je croy) son propos plus au temps , qu'à la verité. Mais à parler à bon escient , c'est un extreme malheur d'estre sujet à un maistre , duquel on ne peut estre jamais asseuré qu'il soit bon , puisqu'il est tousjours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra. Et d'avoir plusieurs maistres , c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extrêmement malheureux. Si ne veux-je pas pour cette heure debattre cette question tant pourmenée , à sçavoir si les autres façons de Republiques sont meilleures que la

314 DISCOURS DE LA BOETIE ,
Monarchie. A quoy si je voulois venir ,
encores voudrois-je sçavoir , avant que
mettre en doubte , que le rang de la Mo-
narchie doit avoir entre les Republiques
si elle y en doit avoir aucun : pource
qu'il est malaysé de croire , qu'il y ait
rien de public en ce gouvernement , où
tout est à un. Mais cette question est
reservée pour un autre temps , & deman-
deroit bien son traité à part : ou plustot
ameneroit quant & soy toutes les disputes
politiques.

Pour ce coup je ne voudrois sinon
entendre , s'il est possible , & comme il se
peut faire , que tant d'hommes , tant de
Villes , tant de Nations , endurent quel-
quefois un Tyran seul , qui n'a puissance
que celle qu'on lui donne , qui n'a pou-
voir de leur nuire , sinon de tant qu'ils
ont vouloir de l'endurer : qui ne sçauroit
leur faire mal aucun , sinon lors qu'ils
aiment mieux le souffrir , que luy con-
tre-dire. Grand' chose certes , & toutes-
fois si commune , qu'il s'en faut de tant
plus douloir , & moins esbahir , de voir
un million de millions d'hommes servir
miserablement , ayans le col sous le joug.

non pas contraint par une plus grande force , mais aucunement (ce semble , enchantez & charmez par le seul nom d'Un , duquel ils ne doivent craindre la puissance , puis qu'il est seul , ny aymer les qualitez , puisqu'il est en leur endroit inhumain & sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle. Il faut souvent que nous obéissions à la force , il est besoing de temporiser , on ne peut pas tousjours estre le plus fort. Donc si une Nation est contrainte par la force de la guerre de servir à Un , comme la Cité d'Athenes aux trente Tyrans , il ne se faut pas esbahir qu'elle serve , mais se plaindre de l'accident ; ou bientôt ne s'esbahir , ni ne s'en plaindre , mais porter le mal patiemment , & se réserver à l'advenir à meilleure fortune. Nostre nature est ainsi , que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie. Il est raisonnable d'aimer la Vertu , d'estimer les beaux faicts , de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu , & diminuer souvent de nostre ayle , pour augmenter l'honneur & avantage de celui qu'on aime , & qui le merite. Ainsi donc ,

si les habitans d'un Pays ont trouvé quelque grand personnage , qui leur ait montré par esprouve une grande prevoyance pour les garder , grande hardiesse pour les defendre , un grand soin pour les gouverner : si de-là en avant ils s'appriivoisent de luy obéir , & s'en fier tant que de luy donner quelques avantages , je ne sçay (1) si ce seroit sagesse : de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien , pour l'avancer en lieu , où il pourra mal faire. Mais certes , si ne pourroit-il faillir d'y avoir de la bonté , de ne craindre point mal de celuy , duquel on n'a reçu que bien.

Mais , ô bon Dieu , que peut estre cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel malheur est celuy-là ? Ou quel vice , ou plustost quel malheureux vice , voir un nombre infini , non pas obéir , mais servir , non pas estre gouvernez , mais tyrannisez , n'ayants ny biens , ny parents , ny enfans , ny leur vie mesme , qui soit à eux ? Souffrir les pilleries , les

(1) Si ce seroit un acte de sagesse d'autant qu'on l'oste de là où il faisoit bien , &c.

paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie devant, mais d'un seul : non pas d'un Hercules ny d'un Samson, mais d'un seul hommeau (2), & le plus souvent du plus lasche & femenin (3) de la Nation : non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encores à grande peine au sable des tournois : non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empêché de servir vilement à la moindre femmelette. Appellons-nous cela lascheté ? Disons-nous, que ceux-là qui servent, soyent couards & recreus ? Si deux, si trois, si quatre, ne se deffendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible. Bien pourra l'on dire lors à bon droit, que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira-on pas, qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas se prendre à luy, & que c'est couïardise, mais plustost mespris & desdain ? Si l'on void,

(2) *Hommeau*, petit homme : *Cotgrave* dans son Dictionnaire François & Anglois. On trouve *Hommet*, & *Hommelet*, dans Nicot.

(3) *Femenin*, *Féminin*, efféminé : *Cotgrave*.

non pas cent , non pas mille hommes ,
mais cent pays , mille Villes , un million
d'hommes , n'affaillir pas un seul , duquel
le mieux traité de tous en reçoit mal
d'estre serf & esclave : comment pourrons-
nous nommer cela ? Est-ce lascheté ? Or
il y a en tous vices naturellement quel-
que borne , outre laquelle ils ne peuvent
passer. Deux peuvent craindre un , &
possible dix : mais mille , mais un million ,
mais mille Villes , si elles ne se deffen-
dent d'un ; cela n'est pas coüardise. Elle
ne va point jufques-là , non plus que la
vaillancene s'estend pas qu'un seul eschelle
une forteresse , qu'il assaille une armée ,
qu'il conquiere un Royaume. Doncques
quel monstre de vice est cecy , qui ne
merite pas encore le tiltre de coüardise ?
qui ne trouve de nom assez vilain , que
Nature defavoüe avoir fait , & la langue
refuse de le nommer ? Qu'on mette d'un
costé cinquante mille hommes en armes ,
d'un autre autant : qu'on les range en
bataille , qu'ils viennent à se joindre , les
uns libres combattans pour leur franchise ,
les autres pour la leur oster : ausquels pro-
mettra-on par conjecture la victoire ? L'es-

quels pensera-on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon (4) de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoivent, que la servitude d'autrui ? Les uns ont tousjours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente de pareil ayse à l'advenir. Il ne leur souvient pas tant, de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à jamais endurer à eux, à leurs enfants, & à toute la postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite pointe de convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, & qui ne peut estre si ardente, qu'elle ne se doive, & semble esteindre par la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de *Miltiade*, de *Leonide*, de *Themistocles*, qui ont esté données deux mille ans, & vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres & des hommes, comme si c'eust esté l'autre

(4) *Guerdon*, loyer, récompense : *Nicor.*

hier, qu'elles furent données en Grece, pour le bien de Grece & pour l'exemple de tout le monde : qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir mais le cœur de soustenir la force de tant de navires, que la Mer mesme en estoit chargée : de desfaire tant de Nations qui estoient en si grand nombre, que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des Capitaines aux armées des Ennemis ? Sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours-là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la Domination, & de la Franchise sur la convoitise.

C'est chose (5) estrange, d'oïr parler de la vaillance, que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent. Mais ce qui se fait en tous pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, & les prive de leur liberté : qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'oüyr dire, & non le voir ?

(5) *Merveilleuse, digne d'admiration.*

Et s'il ne se voyoit qu'en pays estranges , & lointaines terres , & qu'on le dist , qui ne penseroit que cela fust plustost feint & controuvé , que non pas veritable ? Encores ce seul Tyran , il n'est pas besoin de le combattre. Il n'est pas besoin de s'en deffendre : il est de soy-mesme desfait , (6) mais que le Pays ne consente à la servitude. Il ne faut pas luy rien oster , mais ne lui donner rien. Il n'est point besoin que le Pays se mette en peine de faire rien pour soy , mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont donc les Peuples mesmes , qui se laissent , ou plustost se font gourmander , puis qu'en cessant de servir ils en seroient quittes. C'est le peuple qui s'asservit , qui se coupe la gorge : qui ayant le choix d'estre sujet , ou d'estre libre , quitte sa franchise , & prend le joug : qui consent à son mal , ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté , je ne l'en presserois point combien que ce soit ce que l'homme doit

(6) *Pourveu que.* » Un homme sage , dit *Philippe de Comines* , sert bien en une compagnie » de Princes , *mais* qu'on le veuille croire , & ne » se pourroit trop acheter , L. I. c. xij.

avoir plus cher, que de se remettre en droit naturel : & par maniere de dire, de beste revenir à homme. Mais encores je ne desire pas en luy si grande hardiesse. Je ne luy permets point, qu'il aime mieux une je ne sçay qu'elle seureté de vivre à son ayse. Quoy ? si pour avoir la liberté, il ne luy faut que la desirer : s'il n'a besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-il Nation au monde, qui l'estime trop chere, la pouvant gagner d'un seul souhait ? & qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien, lequel on devoit racheter au prix de son sang ? & lequel perdu, tous les gens d'honneur doyvent estimer la vie desplaisnte, & la mort salutaire ? Certes tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, & tousjours se renforce, & plus il trouve de bois, & plus est prest d'en brusler ; & sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement, en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy-mesme, & devient sans forme aucune & n'est plus feu : Pareillement les Tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent & destruisent, plus on leur

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE. 31

baille, plus on les sert, d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousjours plus forts & plus frais, pour aneantir & destruire tout. Et si on ne leur baille rien, si on ne leur obeyt point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds & desfaits, & ne sont plus rien : sinon que comme la racine, n'ayant plus d'hument & aliment, devient une branche seiche & morte.

Les hardis, pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger, les advisez ne refusent point la peine. Les lasches & engourdis ne savent ni endurer le mal ni recouvrer le bien. Ils s'arrestent en cela, de le souhaitter; & la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur lascheté, le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volonté, est commune aux sages & aux indiscrets, aux courageux & aux couïards, pour souhaitter toutes choses, qui estants acquises, les rendroyent heureux & contents. Une seule en est à dire, en laquelle je ne sçay comme Nature defaut aux hommes, pour la desirer. C'est la liberté, qui est toutesfois un bien si grand & si plaisant, qu'elle

perdue, tous les maux viennent à la file ;
 & les biens mesmes qui demeurent après
 elle, perdent entièrement leur goust &
 saveur, corrompus par la servitude. La seule
 liberté, les hommes ne la desireront point :
 non pas pour autre raison (ce me semble)
 sinon pource que, s'ils la desiroient, ils
 l'auroient : comme s'ils refusoient faire ce
 bel acquest seulement, parce qu'il est trop
 ayzé.

Pauvres gens & misérables, Peuples in-
 sensés, Nations opiniâtres en vostre mal,
 & aveugles en vostre bien, vous vous laissez
 emporter devant vous le plus beau & le plus
 clair de vostre revenu, piller vos champs,
 voler vos maisons, & les despouiller des
 meubles anciens & paternels : vous vivez
 de sorte ; que vous pouvez dire, que rien
 n'est à vous. Et sembleroit, que meshuy
 ce vous seroit grand heur, de tenir à moy-
 tié vos biens, vos familles & vos vies :
 & tout ce degast, ce malheur, ceste ruine
 vous vient, non pas des ennemis, mais
 bien certes de l'ennemy, & de celuy que
 vous faites si grand qu'il est, pour lequel
 vous allez si courageusement à la guerre,
 pour la grandeur duquel vous ne refusez

point de presenter à la mort vos personnes. Celuy, qui vous maistrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, & n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos Villes : sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faites, pour vous destruire. D'où a-il prins tant d'yeux ? d'où vous espie-il, si vous ne les luy donnez ? Comment a-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos Citrez, d'où les a-il, s'ils ne sont des vostres ? Comme a-il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes ? Comment vous oferoit-il courir sus, (7) s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez recelleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, & traistres de vous-mesmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en face le degast : Vous meublez & remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries : Vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure :

(7) *S'il n'étoit d'intelligence avec vous.*

Vous nourrissez vos enfans , afin qu'il les meine , pour le mieux qu'il leur face , en ses guerres , qu'il les meine à la boucherie , qu'il les face les ministres de ses convoitises , les executeurs de ses vengeances. Vous rompez à la peine vos personnes , afin qu'il se puisse mignarder en ses delices , & se veautrer dans les sales & vilains plaisirs. Vous vous affoiblissez , afin de le faire plus fort & roide , à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez , que les Bestes mesmes , ou ne sentiroient point , ou n'endureroient point , vous pouvez vous en delivrer , si vous essayez , non pas de vous en delivrer , mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolu de ne servir plus , & vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez , ni le branliez : mais seulement ne le soustenez plus ; & vous le verrez , comme un grand Colosse , à qui on a desrobé la base , de son poids mesme fondre en bas , & se rompre.

Mais certes les Medecins conseillent bien , de ne mettre pas la main aux playes incurables : & je ne fay pas sagement , de vouloir en cecy conseiller le Peuple , qui a perdu longtemps y a toute connoissance,

& duquel, puis qu'il ne sent plus son mal, cela seul monstre assez, que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinée ceste opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant, que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme je croy, hors de nostre doute, que si nous vivions avec les droits que Nature nous a donnez, & les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeissants aux parents, subjects à la Raison & serfs de personne, de l'obeissance que chacun, sans autre avertissement que de son naturel, porte à ses pere & mere. Tous les hommes sont tesmoins, chacun en soy & pour soy, de la Raison, si elle naist avec nous, ou non : qui est une question débattue au fond par les Académiques, & touchée par toute l'eschole des Philosophes. Pour ceste heure je ne penserois point faillir, en croyant, qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui entretenue, par bon conseil & coustume, fleurit en vertu : & au contraire, souvent ne

pouvant durer contre les vices survenus ,
estouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien
de clair & d'apparent en la Nature , & en
quoy il ne soit pas permis de faire l'aveu-
gle , c'est cela que Nature , le Ministre de
Dieu , & la Gouvernante des hommes ,
nous a tous faits de mesme forme , &
comme il semble , à mesme moule , afin
de nous entrecognoistre tous pour compai-
gnons , ou plustost freres. Et si faisant les
partages des presents qu'elle nous donnoit,
elle a faict quelques avantages de son
bien , soit au corps ou à l'esprit , aux uns
plus qu'aux autres : si n'a-elle pourtant
entendu nous mettre en ce monde , comme
dans un champ clos , & n'a pas envoyé icy
bas les plus forts & plus advisez , comme
des brigands armez dans une forest , pour
y gourmander les plus foibles. Mais pluf-
tost faut-il croire , que faisant ainsi aux
uns les parts plus grandes , & aux autres
plus petites , (8) elle vouloit faire place
à la fraternele affection , afin qu'elle eust
où s'employer , ayants les uns puissance

(8) Elle vouloit donner lieu à l'affection fra-
ternelle.

de donner aide , & les autres besoin d'en recevoir. Puis donc que ceste bonne mere nous a donné à tous toute la Terre pour demeure , nous a tous logez aucunement en une mesme maison , nous a tous figurez en mesme paste , afin que chacun se peust mirer , & quasi recognoistre l'un dans l'autre : si elle nous a tous en commun donné ce grand present de la voix & de la parolle , pour nous accointer & fraterniser davantage , & faire par la commune & mutuelle declaration de nos pensées , une communion de nos volontez : Et si elle a tasché par tous moyens de serrer & estraindre plus fort le nœud de nostre alliance & societé : si elle a monsté en toutes choses qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis , que tous uns : il ne faut pas faire doute , que nous ne soyons tous naturellement libres , puis que nous sommes tous compaignons : & ne peut tomber en l'entendement de personne , que Nature ait mis aucun en servitude , nous ayant tous mis en compaignie.

Mais à la verité , c'est bien pour néant de debattre , si la Liberté est naturelle , puis qu'on ne peut tenir aucun en servi-

330 DISCOURS DE LA BOETIE,
tude, sans luy faire tort, & qu'il n'y a
rien au monde si contraire à la Nature
(estant toute raisonnable) que l'injure.
Reste donc de dire que la Liberté est
naturelle, & par mesme moyen (à mon
avis) que nous ne sommes pas seulement
nayz en possession de nostre franchise,
mais aussi avec affection de la deffendre.
Or si d'aventure nous faisons quelque
doubte en cela, & sommes tant abastar-
dis, que ne puissions recognoistre nos
biens, ny semblablement nos naïfves affec-
tions, il faudra que je vous face l'hon-
neur qui vous appartient, & que je monte,
par maniere de dire, les bestes brutes
en chaire pour vous enseigner vostre na-
ture & condition. Les bestes (ce m'aid'-
Dieu) si les hommes ne font trop les
sourds, leur crient : *Vive Liberté*. Plusieurs
y en a d'entr'elles, qui meurent sitost
qu'elles sont prinſes. Comme le poisson,
qui perd la vie aussi-tost que l'eau : pareil-
lement celles-là quittent la lumiere, & ne
veulent point survivre à leur naturelle fran-
chise. Si les animaux avoient entre eux
leurs rangs & préeminences, ils feroient
(à mon avis) de liberté leur noblesse. Les

autres des plus grandes jusques aux plus petites , lorsqu'on les prend , font si grande resistance des ongles , de cornes , de pied , de bec , qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent. Puis estant prinſes , nous donnent tant de signes apparens de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur , qu'il est bel à voir , que d'ores en là ce leur est plus languir que vivre ; & qu'elles continuent leur vie , plus pour plaindre leur ayse perdu , que pour se plaire en servitude. Que veut dire autre chose l'Elephant , qui s'estant deffendu jusques à n'en pouvoir plus , n'y voyant plus d'ordre , estant sur le poinct d'estre prins , il enfonce ses maschoires , & casse ses dents contre les arbres : sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre , comme il est nay , (9) luy fait de l'esprit , & l'advise de marchander avec les chasseurs , si pour le prix de ses dents il en sera quitte , & s'il sera receu à bailler son yvoire , & payer cette rançon pour sa liberté ? Nous apostons le cheval , dès-lors qu'il est nay ,

(9) *Lui donne de l'esprit , & lui fait venir la pensée de marchander avec les chasseurs , &c.*

332 DISCOURS DE LA BOETIE ,
pour l'appriivoiser à servir : & si ne le fa-
vons-nous tant flatter , que quand ce vient
à le domter , il ne morde le frein ; qu'il ne
rue contre l'esperon , comme (ce semble)
pour monstrier à la nature , & tesmoigner
au moins par-là , que s'il sert , ce n'est pas
de son gré , mais par nostre contrainte.
Que faut-il donc dire ?

Mesmes les bœufs sous les pieds du joug
(10) geignent ,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent ,

comme j'ay dict ailleurs , autrefois , pas-
sant le temps à nos rimes Françoises. Car
je ne craindrois point , escrivant à toy
(ô Longa) mesler de mes vers , desquels
je ne lis jamais , que pour le semblant que
tu fais de t'en contenter , tu ne m'en faces
glorieux. Ainsi donc puis que toutes cho-
ses , qui ont sentiment deslors qu'elles
l'ont , sentent le mal de la subjection , &
courent après la Liberté : Puis que les
bestes , qui encores sont faites pour le
service de l'homme , ne se peuvent accoustu-
mer à servir , qu'avec protestation d'un

(10) *Gemissent.* — GEINDRE , gemere
Nicot,

desir contraire : quel malencontre a esté cela , qui a peu tant desnaturer l'homme , seul nay (de vray) pour vivre franchement , de lui faire perdre la souvenance de son premier estre , & le desir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de Tyrans. Je parle des meschants Princes. Les uns ont le Royaume par l'election du Peuple , les autres par la force des armes , les autres par la succession de leur race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre , ils s'y portent ainsi qu'on connoit bien , qu'ils sont , comme on dit , en terre de conquête. Ceux qui naissent Roys , ne sont pas communément gueres meilleurs : ains estant nayz & nourris dans le sang de la Tyrannie , tirent avec le lait la nature du Tyran , & font estat des Peuples qui sont sous eux , comme de leurs serfs hereditaires : & selon la complexion , en laquelle ils sont plus enclins , avares ou prodigues , tels qu'ils sont , ils sont du Royaume , comme de leur heritage. Celuy , à qui le Peuple a donné l'Estat , devroit estre (ce me semble) plus supportable : & le seroit , comme je

croy, n'estoit que deslors qu'il se void eslevé par dessus les autres en ce lieu, flatté par je ne sçay quoy que l'on appelle *la grandeur*, il delibere de n'en bouger point. Communément, celuy-là faist estat de la puissance que le Peuple luy a baillée, de la rendre à ses enfans. Or deslors que ceux-là ont prins cette opinion, c'est chose estrange, de combien ils passent en toutes sortes de vices, & mesme en la cruauté, les autres Tyrans. Ils ne voyent autre moyen, pour asseurer la nouvelle Tyrannie, que d'estendre fort la servitude, & estranger tant les sujets de la liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils leur puissent faire perdre. Ainsi pour en dire la verité, je voy bien qu'il y a entre eux quelque difference, mais de choix je n'en voy point : & estant les moyens de venir aux regnes divers, tousjours la façon de régner est quasi semblable. Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à domter, les traittent ainsi : les conquerans pensent en avoir droit, comme de leur proye : les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'aventure il naist

soit aujourd'huy quelques gens , tous
neufs , non accoustumez à la sujettion ,
ny affriandez à la Liberté , & qu'ils ne
sceussent que c'est ny de l'un ny de l'autre ,
ni à grand'peine des noms : si on leur
presentoit , ou d'estre sujets , ou vivre en
liberté , à quoy s'accorderoient-ils ? Il ne
faut pas faire difficulté , qu'ils n'aimassent
trop mieux obeyr seulement à la Raison ,
que servir à un homme : sinon possible
que ce fussent ceux d'Israël , qui sans con-
trainte , ny sans aucun besoing , le firent
un Tyran : duquel Peuple je ne ly jamais
l'histoire , que je n'en aye trop grand
despit , quasi jusques à devenir inhumain ,
pour me resjoüir de tant de maux qui leur
en advinrent. Mais certes tous les hom-
mes , tant qu'ils ont quelque chose
d'homme , devant qu'ils se laissent assu-
ettir , il faut l'un des deux , ou qu'ils
soient contraints , ou deceus : contraints
par les armes estrangeres , comme Sparte
& Athenes , par les forces d'Alexandre ,
ou par les factions , ainsi que la Seigneurie
d'Athenes estoit devant venue entre les
mains de Pisistrata. Par tromperie perdent-
ils souvent la Liberté : & en ce ils ne sont

pas si souvent seduits par autrui comme ils sont trompez par eux-mesmes. Ainsi le Peuple de Syracuse, la maistresse ville de Sicile (qui s'appelle aujourd'huy Saragosse) estant pressée par les guerres, inconsidérément ne mettant ordre qu'au danger, esleva *Denys* le premier, & luy donna charge de la conduite de l'armée : & ne se donna garde, qu'elle l'eust fait si grand, que cette bonne piece-là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens, se fit de Capitaine Roy, & de Roy Tyran. Il n'est pas croyable, comme le Peuple, deslors qu'il est assujetty, tombe soudain en un tel & si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir ; servant si franchement & tant volontiers, qu'on diroit à le voir, qu'il a, non pas perdu sa Liberté, mais sa servitude. Il est vray, qu'au commencement l'on sert contraint, & vaincu par la force ; mais ceux qui viennent après, n'ayant jamais veu la liberté, & ne sçachants que c'est, servent sans regret, & sont volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela, que les hom-

mes naissent sous le joug , & puis nourris
 & eslevez dans le servage , sans regarder
 plus avant , se contentants de vivre , com-
 me ils sont nayz , & ne pensants point avoir
 d'autre droit , ny autre bien , que ce qu'ils
 ont trouvé , ils prennent pour leur nature
 l'estat de leur naissance. Et toutes fois il
 n'est point d'heritier si prodigue & non-
 chalant , qui quelquefois ne passe les yeux
 dans ses registres , pour entendre s'il joüyt
 de tous les droits de sa succession , ou si
 l'on a rien entrepris sur luy , ou son pre-
 decesseur. Mais certes la coustume , qui
 a en toutes choses grand pouvoir sur nous ,
 n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en
 cecy , de nous enseigner à servir : & (com-
 me l'on dit que Mirhridate , (11) qui se
 fit ordinaire à boire le poison) pour nous
 apprendre à avaler , & ne trouver pas
 amer le venin de la servitude. L'on ne
 peut pas nier , que la nature n'aye en
 nous bonne part pour nous tirer là où
 elle veut , & nous faire dire ou bien ou
 mal nayz : mais si faut-il confesser , qu'elle
 en nous moins de pouvoir que la coust-

(11) *Qui se fit une habitude de boire du poison.*

tume : pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu : & la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit, malgré la Nature. Les semences de bien, que la nature met en nous, sont si menues & glissantes qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennent pas plus aysément, qu'elles s'abastardissent, se fondent, & viennent en rien, ne plus ne moins que les (12) fruitiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien, si on les laisse venir : mais ils le laissent aussi tost, pour porter d'autres fruits estrangers, & non les leurs selon qu'on les ente. Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel & singularité : mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du Jardinier, ou adjoustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu. La plante qu'on a veue en un endroit, on est ailleurs empêché de la recognoistre. Qui verroit les *Venetiens*, une poignée de gens, vivants si librement que le plus meschant d'entre eux

(12) *Les Arbres fruitiers.*

ne voudroit pas estre Roy , & tout ainsi naiz & nourris , qu'ils ne connoissent point d'autre ambition sinon à qui mieux advisera à soigneusement entretenir leur Liberté ; ainsi apprins & faits dans le berceau , ils ne prendroient point tout le reste des felicittez de la terre , pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu , dis-je , ces personages-là , & au partir de là s'en ira aux terres de celuy , que nous appellons le Grand Seigneur , voyant là des gens , qui ne peuvent estre naiz , que pour le servir , & qui pour le maintenir abandonnent leur vie : Penseroit-il que les autres & ceux-là eussent mesme naturel ? ou plustost s'il n'estimerait pas , que sortant d'une cité d'Hommes , il est entré dans un parc de Bestes ? Licurgus le policeur de Sparte , ayant nourry (ce dit-on) deux chiens , tous deux freres , tous deux allaittez de mesme lait , (13) l'un engraisié à la cuisine , l'autre accoustumé par les champs au son

(13) Ceci est pris d'un *Traité de Plutarque*, intitulé, *Comment il faut nourrir les Enfans*, chapitre de la Traduction d'Amyot.

340 DISCOURS DE LA BOETIE ,
de la trompe & (14) du huchet : vou-
lant monſtrer au peuple Lacedemonien ,
que les hommes ſont tels , que leur nour-
riture les fait , mit les deux chiens en plein
marché , & entre eux une ſoupe & un
lievre : l'un courut au plat , & l'autre au
lievre. Toutesfois (ce dit-il) ſi ſont-ils
freres. Doncques celuy-là avec ſes Loix
& ſa Police nourrit & fit ſi bien les Lace-
demoniens , que chaſcun d'eux euſt eu
plus cher de mourir de mille morts , que
de recognoiſtre autre Seigneur que la Loy
& le Roy.

Je prends plaisir de ramentevoir un
propos , que tindrent jadis les Favoris
de Xerxes , le grand Roy de Perſe , tou-
chant les Spartiates. Quand Xerxes fai-
ſoit ſes appareils de grande armée , pour
conquerir la Grece , il envoya ſes Ambaſſa-
deurs par les Citez Gregeoiſes , demander
de l'eau & de la terre (c'eſtoit la façon
que les Perſes avoient de ſommer les Vil-
lés.) A Sparte ny à Athenes n'envoya-
il point : pource que de ceux que

(14) Du Cor. *Huchet* , dit Nicot , c'eſt un
Cornet dont on huche , on appelle les Chiens
— & dont les Poſtillons uſent ordinairement

(15) Daire son pere y avoit envoyez , pour faire pareille demande, (16) les Spartiates & les Atheniens en avoyent jetté les uns dans les fosses , les autres ils avoyent fait sauter dedans un puits , leur disant , qu'ils prissent là hardiment de l'eau & de la terre , pour porter à leur Prince. Ces gens ne pouvoient souffrir , que de la moindre parole seulement on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé , les Spartiates connurent qu'ils avoyent encouru la haine des Dieux mesmes , spécialement de Talthybie Dieu des herauts. Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes pour les appaiser , deux de leurs Citoyens , pour se presenter à luy , qu'il fit d'eux à sa guise , & se payast de là pour les Ambassadeurs qu'ils avoyent tuez à son pere. Deux Spartiates , l'un nommé (17) Specte , l'autre (18) Bulis , s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement. Ils y allerent , & en

(15) Ou , comme nous disons aujourd'hui, *Darius*, Roi des Perles , fils d'*Hystaspe* , le premier de ce nom.

(16) *Herodote* , Liv. VII. p. 421. 422. Edit. *Gronov.*

(17) Ou plutôt , *Sperthies* , *Σπερθίς* , comme le nomme *Herodote* , L. VII. p. 421.

(18) *Βούλις* , *ili.*

chemin ils arriverent au Palais d'un Perse, que on appelloit (19) Gidarne, qui estoit Lieutenant du Roy en toutes les villes d'Asie, qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement. Et après plusieurs propos, tombants de l'un en l'autre, il leur demanda, pourquoy ils refusoient tant l'amitié du Roy. (20) Croyez, (dit-il) Spartiates, & connoissez par moy, comment le Roy sçait honorer ceux qui le valent; & pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme. Si vous estiez à luy, & qu'il vous

(19) Ou plutôt Hydarnés, Ὑδάρνης, *ibid.*

(20) Ζηνίζαν δὲ εἰρήλο τὰδε, Ἄνδρες Λακεδαιμόνιοι, τί δὴ φεύγετε Βασιγέι φίλοι γινέσθαι. ὁρᾶτε γὰρ αἷς ἐπίσταται Βασιλεὺς ἄνδρας ἀγαθοὺς τιμᾶν, ἐς ἐμὲ τε καὶ τὰ ἐμὰ πρήγματ' ἀποδλέποντες οὕτω δὲ καὶ ὑμεῖς εἰδοίητε ὑμέας αὐτοὺς Βασιλεῖ, (δεδοξάσθαι γὰρ πρὸς αὐτοῦ ἄνδρες εἶναι ἀγαθοὺς ἕκαστος ἂν ὑμέων ἄρχοι γῆς Ἑλλάδος, δότιος Βασιλῆος. Πρὸς ταῦτα ὑπεκρόναντο τὰδε. Ὑδάρνης ἐκ ἐξ ἴσου γίνεσθαι ἢ συμβουλὴν ἢ ἐς ἡμέας τίνουσα. Τοῦ μὲν γὰρ πεπειρημένος συμβουλευέας, τοῦ δὲ ἔπειρος εἶναι. Τὸ μὲν γὰρ δούλος εἶναι ἐξεπίσται, ἐλευθερίας δὲ οὐκ ἐπιρῆθης, οὐτ' εἰσι γλυκὺ, οὐτ' εἰ μή εἰ γὰρ αὐτῆς πιρῆσαι, οὐκ ἂν δόρασι συμβουλευέας ἢ μὲν περὶ αὐτῆς μάχεσθαι, ἀλλὰ καὶ πιδέκεσι. Herodot. L. VII. 422.

est connu, il n'y a celui d'entre vous, qui ne fust Seigneur d'une Ville de Grece. » En
 » cecy, Gidarne, tu ne nous sçauois don-
 » ner bon conseil (dirent les Lacedemo-
 » niens), pource que le bien que tu nous
 » promets, tu l'as essayé; mais celui dont
 » nous jouyssons, tu ne sçais que c'est:
 » tu as esprouvé la faveur du Roy; mais
 » la Liberté, quel goüst elle a, combien
 » elle est douce, tu n'en sçais rien. Or si
 » tu en avois tasté toy mesme, tu nous
 » conseillerois de la defendre, non pas
 » avec la lance & l'escu, mais avec les
 » dents & les ongles. » Le seul Spartiate
 disoit ce qu'il falloit dire; mais certes l'un
 & l'autre disoyent, comme ils avoyent esté
 nourris. Car il ne se pouvoit faire que le
 Perse eust regret à la liberté, ne l'ayant ja-
 mais eue; ny que le Lacedemonien endu-
 rast la subjection, ayant goüsté la franchise.

(21) Caton l'Utican, estant encores
 enfant & sous la verge, alloit & venoit
 souvent chez Sylla le Dictateur, tant
 pource qu'à raison du lieu & maison, dont
 il estoit, on ne luy fermoit jamais les

(21) Ou, comme nous parlons au jourd'hui,
Caton d'Utique.

portes, qu'aussi ils estoient proches parents. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme avoyent accoustumé les enfans de bonne part. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence, ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, l'un estoit banny, l'autre estranglé, l'un demandoit (22) le confisq d'un Citoyen, & l'autre la tette. En somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la Ville, mais comme chez un Tyran du Peuple; & c'estoit non pas un parquet de Justice, mais une caverne de Tyrannie. Ce noble enfant (23) dit à son maistre : *Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacheray sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla : avant qu'il soit levé. J'ai le bras assez fort pour en depescher la Ville.* Voyla vraiment une parole appartenante à Caton. C'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neanmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays,

(22) La confiscation. *Cotgrave*, dans son Dictionnaire François & Anglois.

(23) Plutarque, dans la vie de Caton d'Utique, ch. j. de la Traduction d'*Amyot*.

qu'on compte seulement le fait tel qu'il est, la chose mesme parlera; & jugera-on à belle adventure, qu'il estoit Romain, & nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, & lors qu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? Non pas certes que j'estime que le pays & le terrouer parfacent rien. Car en toutes contrées, en tout air, est contraire la subjection, & plaisant d'estre libre.

Mais parce que je suis d'avis, qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont trouvez le joug au col; & que ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayants jamais veu seulement l'ombre de la Liberté, & n'en estants point advertis, ils ne s'apperçoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dit Homere des Cimmeriens) où le Soleil se monstre autrement qu'à nous, & après leur avoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir revoir de l'autre demie année: ceux qui naistroyent pendant cette longue nuit, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit-on, si n'ayants point veu de jour, ils s'accoustu-

346 DISCOURS DE LA BOETIE ,
moient aux tenebres , où ils sont naiz ,
sans desirer la lumiere ? On ne plaint jamais
ce qu'on n'a jamais eu ; & le regret ne
vient point , sinon après le plaisir ; & tous-
jours est avec la cognoissance du bien , le
souvenir de la joye passée. Le naturel de
l'homme est bien d'estre franc , & de le
vouloir estre ; mais aussi sa nature est
telle , que naturellement il tient le ply ,
que la nourriture luy donne.

Difons donc , Ainsi qu'à l'homme tou-
tes choses luy sont naturelles , à quoy il se
nourrit & accoustume , mais seulement ce
luy est naïf , à quoy sa nature simple , &
non alterée l'appelle : ainsi la premiere
raison de la servitude volontaire , c'est la
coustume , comme des plus braves (24)
courtaux , qui au commencement mordent
le frein , & puis après s'en jouent : & là
où nagueres ils † rouyent contre la selle ,
ils se portent maintenant dans le harnois ,
& tous fiers (25) se gorgiasent sous la

(24) chevaux, — COURTAULT est un
Cheval qui a crin & oreilles coupées , dit Nicot.
Voyez le Dictionnaire de l'Académie Française
au mot *Courtaud*.

† Regimbent.

(25) *Se gorgiaser* , qui n'est plus en usage ,

barde. Ils disent qu'ils ont esté tousjours
sujets, que leurs peres ont ainsi veü. Ils
pensent qu'ils sont tenus d'endurer le
mors, & se le font acroire par exemples :
& fondent eux-mesmes sur la longueur, la
possession de ceux qui les tyrannisent.
Mais pour vray les ans ne donnent jamais
droit de mal faire, ains aggrandissent l'in-
jure. Tousjours en demeure-il quelques
uns mieux nayz que les autres, qui sentent
le poids du joug, (26) & ne peuvent tenir
de le crouller; qui ne s'appriivoient jamais
de la subjection; & qui toujours, comme
Ulysse qui par mer & par terre cherchoit de
voir la fumée de sa case, ne se sçavent gar-
der (27) d'adviser à leurs naturels privi-
leges, & de se souvenir des predecesseurs,
& de leur premier estre. Ce sont volontiers
ceux-là, qui ayants l'entendement net, &
l'esprit clair-voyant, ne se contentent pas,

signifie la même chose que *se panader*, dont on
se sert en parlant d'une personne bien mise qui
marche avec faste comme un paon qui fait la
roue. — *Gorsiaseté*, dit Nicot, *est coinctise &*
propreté en habits.

(26) Et ne peuvent s'empêcher de le *seconüer*.
— *Crouler*, ou *Croster*, quaternaire, Nicot; Ce
mot n'est plus en usage dans un sens actif.

(27) De *reflecher* sur leurs *privileges naturels*.

comme (28) le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent & derriere & devant, & ne rameinent encores les choses passées, pour juger de celles du temps advenir, & pour mesurer les presentes. Ce sont ceux, qui ayants la teste d'eux-mesmes bien faite, l'ont encore polie par l'estude & le sçavoir. Ceux-là, quand la liberté seroit entierement perdue, & toute hors du monde, l'imaginant & la sentant en leur esprit, & encores la favourant, la servitude ne leur est jamais de goust, pour si bien qu'on l'acoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres & la doctrine donnent plus que toute autre chose, aux hommes, le sens de se recognoistre & de hayr la Tyrannie. J'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or communément le bon zele & affection de ceux qui ont gardé malgré le temps la dévotion à la Franchise, pour si grand

(28) La vile populace. *Populas*, terme de mépris qui semble enchérir sur celui de *populace*, pourroit bien avoir été forgé dans le pays de l'Auteur de ce Discours; & peut-être n'en est-il jamais sorti. Je ne l'ai pas trouvé du moins dans aucun de nos vieux Dictionnaires.

nombre qu'il y en ait , en demeure sans effet pour ne s'entrecognoistre point. La Liberté leur est toute ostée sous le Tyran, de faire & de parler , & quasi de penser. Ils demeurent tous singuliers en leurs fantasies. Et pourtant Momus ne se mocqua par trop , quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit fait, dequoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, afin que par-là l'on peust voir ses pensées. L'on a voulu dire que (29) Brute & Cassé , lors qu'ils firent l'entreprise de la delivrance de Rome , ou plus tost de tout le monde , ne voulurent point que Ciceron ce grand zelateur du bien public, s'il en fust jamais , fust de la partie , & estimerent son cœur trop foible pour un fait si haut. Ils se foyent bien de sa volonté , mais ils ne s'asseuroyent point de son courage. Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé , & les Annales anciennes , il s'en trouvera peu , ou point , de ceux qui voyants leur pays mal mené , & en mauvaises mains , ayants en-

(29) *Brutus & Cassius*, comme on parle aujourd'hui.

350 DISCOURS DE LA BOETIE,
treprins d'une bonne intention de le delivrer, n'en soyent venus à bout; & que la Liberté, pour se faire apparôître, ne se soit elle-mesme fait espaulé. (30) *Har-*
mode, Aristogiton, Thrasylbule, Brute le vieux, Valere & Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'exécuterent heureusement. En tel cas quasi jamais à bon vouloir ne défaut la fortune. Brute le jeune & Cassé osterent bien heureusement la servitude; mais en ramenant la Liberté, ils moururent, non pas miserablement. Car quel blasme seroit ce de dire, qu'il y ait rien eu de miserable en ces gens-là, ny en leur mort, ny en leur vie? Mais certes au grand dommage & perpetuel malheur, & entiere ruine de la Republique: laquelle certes fut, comme il me semble, enterrée avec eux. Les autres entreprises, qui ont esté faites depuis contre les autres Empe-
reurs Romains, n'estoyent que des conjurations de gens ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconveniens qui leur sont advenus: estant bel à voir, qu'ils desiroient, non pas d'oster, mais de ruiner la Couronne, pretendants chasser le
(30) *Harmodius*.

Tyran , & retenir la Tyrannie. A ceux là je ne voudroy pas mesme qu'il leur en fust bien succédé : & suis content qu'ils ayent montré par leur exemple , qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la Liberté , pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos , lequel j'avois quasi perdu , la premiere raison pourquoy les hommes servent volontiers , est , ce qu'ils naissent serfs , & sont nourris tels. De ceste-cy en vient une autre , que aisément les gens deviennent , sous les Tyrans , lasches & effeminez : dont je say merueilleusement bon gré à Hippocrates , le grand pere de la Medecine , qui s'en est prins garde , & l'a ainsi dit en un de ses livres , qu'il intitule *Des maladies* (31). Ce personnage avoit certes le

(31) Ce n'est point dans celui *des Maladies*, que nous cite ici *La Boëtie*, mais dans un autre, intitulé *περὶ αἰσάν, ὑδάτων, τόπων* : Où Hippocrate dit, §. 41. Ὅμοιοι, — ἐν τῇ Ἀσίῃ Ἕλληνες, ἢ βάρβαροι μὴ δεσπόζονται, ἀλλ' αὐτόνομοί εἰσι, — ἵτοι μαχιμώτατοί εἰσι πάντων. & §. 54. Ὅπου βασιλεύονται ἐμὴ ἀνάγκη δευλοῦσθαι εἶναι : c'est à-dire : Que les plus belliqueux des peuples d'Asie, Grecs ou Barbares , sont ceux qui n'étant pas gouvernez despotiquement , vivent sous les loix qu'ils s'imposent à eux-mesmes ; & qu'ou

cœur en bon lieu, & le monstra bien alors que le grand Roy le voulut attirer près de luy à force d'offres & grands presens; & luy respondit franchement, (32) qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guerir les Barbares, qui vouloyent tuer les Grecs, & de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'affervir la Grece.

les hommes vivent sous des Rois absolus, ils sont nécessairement fort timides. On trouve les mêmes pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40. du même Ouvrage.

(32) Une maladie pestilentielle s'étant repandue dans les Armées d'*Artaxerxes* Roi de Perse, ce Prince conseillé de recourir dans cette occasion à l'assistance d'Hippocrate, écrivit à *Hystanes* Gouverneur de l'Hellespont pour le charger d'attirer Hippocrate à la Cour de Perse, en lui offrant tout autant d'or qu'il voudroit, & en l'assurant, de la part du Roi, qu'il iroit de pair avec les plus grands Seigneurs de Perse, ἰσθμια Περσέων τοῖς ἄριστοις ἰσότημον. Hytanes exécuta ponctuellement cet ordre: mais Hippocrate lui répondit aussi-tôt, qu'il étoit suffisamment pourvû de toutes les choses nécessaires à la vie, & qu'il ne lui étoit pas permis de jouir des richesses des Perses, ni d'employer son art à guérir des Barbares, qui étoient ennemis des Grecs: Περσέων δι' ὅλθου οὐ μοιδέμις ἐπαύρασθαι· οὐδέ βαρβάρους ἀνδρας νούσαν παύειν ἐχθροὺς ὑπάρχοντας Ἑλλήνων. La Lettre d'Artaxerxe à Hytanes, celle d'Hytanes à Hippocrate, & la Réponse d'Hippocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des Œuvres d'Hippocrate.

La Lettre qu'il luy envoya, se void encores aujourd'huy parmy ses autres Oeuvres, & tesmoignera pour jamais de son bon cœur, & de sa noble nature. Or il est donc certain, qu'avec la Liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gens sujets n'ont point d'allegresse au combat, n'y d'aspreté. Ils vont au danger comme attachez, & tous engourdis, & par maniere d'acquit: & ne sentent point bouillir dans le cœur, l'ardeur de la franchise, qui fait mespriser le peril, & donne envie de acheter, par une belle mort, entre ses compaignons l'honneur de la gloire. Entre les gens libres, c'est à l'envy, à qui mieux mieux, chascun pour le bien commun, chascun pour soy: là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaite, ou au bien de la victoire. Mais les gens assujettis, outre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes autres choses la vivacité, & ont le cœur bas & mol, & sont incapables de toutes choses grandes. Les Tyrans cognoissent bien cela: & voyants que ils prennent ce ply, (33) pour les faire

(33) *Pour faire qu'ils deviennent plus foibles & plus lâches, ---- Avachir, devenir lasche*

354 DISCOURS DE LA BOETIE ,
mieux avâchir encores leur y aident-ils.

Xenophon , Historien grave , & du premier rang entre les Grecs , a fait (34) un Livret , auquel il fait parler *Simonide* avec *Hieron* , le Roy de Syracuses , des miseres du Tyran. Ce Livret est plein de bonnes & graves remonstrances , & qui ont aussi bonne grace , à mon advis , qu'il est possible. Que pleust a Dieu , que tous les Tyrans , qui ont jamais esté , l'eussent mis devant les yeux , & s'en fussent servis de mirouer. Je ne puis pas croire, qu'ils n'eussent reconnu leurs verrues , & eu quelque honte de leurs taches. En ce Traité il conte la peine , en quoy sont les Tyrans qui sont contraints , faisants mal à tous , se craindre de tous. Entre autres choses il dit cela, que les mauvais Roys se servent d'estrangers a la guerre , & les soudoyent , ne s'osants fier de mettre , à leurs gens (auxquels ils ont fait tort) les armes en la main. Il y a eu de bons Roys qui ont bien eu à leur folde des Nations estrangeres ,

comme une vache , *frangi viribus ac debilitari*: Nicot.

(34) Intitulé, *Ἡ ἔργον ἡ Τυραννίδος*, *HIERON*, ou *Portrait de la condition des Rois*.

omme des François mesmes, & plus encore d'autres fois qu'aujourd'huy, mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce croy-je, le grand Africain) qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un Citoyen, que desfait cent ennemis. Mais certes cela est bien assuré, que le Tyran ne pense jamais que sa puissance luy soit assurée, sinon quand il est venu à ce poinct, qu'il n'a sous luy homme qui vaille. Doncques à bon droit luy dira-on cela, que Thrason en Terence se vante avoir reproché au maistre des Elephans,

(b) Pour cela si brave vous estes,
Que vous avez charge de bestes.

Mais ceste ruse des Tyrans d'abestir leurs sujets ne se peut connoistre plus clairement, que par ce que Cyrus fit aux Lytiens, après qu'il se fust emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, & qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche Roy,

(b) *Eone es ferox, quia habes imperium in illuas?*

TER. *Eunuch.* Act. III. Sc. j. vs. 25.

356 DISCOURS DE LA BOETIE ,
& l'eut emmené captif quant & loy. On
luy apporta les nouvelles, que les Sardins
s'estoient revoltez. Il les eust bien tost
reduits sous sa main. Mais ne voulant pas
mettre à sac une tant belle ville, ny estre
tousjours en peine d'y tenir une armée pour
la garder, il s'advisa d'un grand expedient
pour s'en asseurer. Il y establit des bor-
deaux, (35) des tavernes & jeux publics;
& fit publier ceste Ordonnance, que les
habitans eussent à en faire estat. Il se trouva
si bien de ceste garnison, qu'il ne luy falut
jamais depuis tirer un coup d'espée contre
les Lydiens. Ces povres gens miserables
s'amuserent à inventer toutes sortes de
jeux, si bien que les Latins ont tiré leurs
mots, & ce que nous appellons *Passetemps*,
ils l'appellent *LUDI*, comme s'ils
vouloyent dire *Lydi*. Tous les Tyrans n'ont
pas ainsi declaré si exprès, qu'ils voulus-
sent effeminer leurs hommes: mais pour
vray ce que celuy-là ordonna formelle-
ment, & en effet, sous main ils l'ont pour-
chassé la plupart. A la verité c'est le na-
turel du menu populaire, duquel le nom-

(35) *Herodote, L. I. p. 63. Edit. Gronov.*

bre est tousjours plus grand dans les Villes. Il est souspeçonnenx à l'endroit de celui qui l'aime, & simple envers celui qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau, qui se prenne mieux à la pipée, ny poisson aucun qui pour la friandise s'accroche plustost [36] dans le haim, que tous les peuples s'allechent vistement à la servitude pour la moindre plume, qu'on leur passe [comme on dit] devant la bouche. Et est chose merveilleuse, qu'ils se laissent aller ainsi tost, [37] mais seulement qu'on les chatouille. Les theatres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux, & autres telles drogueries, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la Tyrannie. Ce moyen, ceste pratique, ces allechemens avoient les anciens Sujets sous le joug. Ainsi les peuples [38] assortis, trouvant

(36) *A l'hameçon.* Haim, de hamus, dit Nicot, s'appelle aussi hameçon, présentement hameçon est seul en usage.

(37) *Pourvu seulement qu'on les chatouille.*

(38) Devenus fots. *Affotir*, stolidum vel infanum fieri: Nicot.

beaux ces passe-temps , amusez d'un vain plaisir , qui leur passoit devant les yeux , s'accoustumoyent à servir aussi niaisement , mais plus mal , que les petits enfants , qui pour voir les luifans images de Livres illuminez , apprennent à lire. Les Romains Tyrans s'adviserent encore d'un autre poinct , de festoyer souvent les dizaines publiques , abusant ceste canaille [comme il falloit] qui se laisse aller , plus qu'à toute chose , au plaisir de la bouche. Le plus entendu de tous n'eust pas quitté son escuelle de soupe , pour recouvrer la liberté de la Republique de Platon. Les Tyrans faisoient largesse du quart de bled , du sextier de vin , du sesterce ; & lors c'estoit pitié d'ouyr crier , *Vive le Roy*. Les lourdauds n'advisoient pas , qu'ils ne faisoient que recouvrer une partie du leur ; & que cela mesme qu'ils recouvroyent , le Tyran ne leur eust peu donner , si devant il ne l'avoit osté à eux-mesmes. Tel eust amassé aujourd'huy le sesterce , tel se fust gorgé au festin public , en benissant Tibere & Neron de leur belle liberalité , qui le lendemain estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice , ses enfants à la lu-

xure, son sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques Empereurs, ne disoit mort, non plus qu'une pierre, & ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousjours le populas a eu cela. Il est, au plaisir, qu'il ne peut honnestement recevoir, tout ouvert & dissolu; & au tort & à la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne voy pas maintenant personne, qui oyant parler de *Neron*, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de ceste orde & sale beste. On peut bien dire qu'après sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble Péuple Romain [39] en receut tel desplaisir [se souvenant de ses jeux & festins] qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. Ainsi l'a escrit *Tacite Corneille*, Auteur bon, & grave des plus, & certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas étrange, si l'on considere, ce que ce peuple à mesme avoit fait à la mort de Jules César, qui donna congé aux Loix & à la Liberté. Auquel personnage ils n'y ont

(39) *Plebs sordida, & circo ac theatris, suta; simul teterrimi servorum, aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæsti.*
Tacit. Hist. L. I. ab initio.

[ce me semble] trouvé rien qui valust que son humanité : laquelle , quoy qu'on la preschast tant , fut plus dommageable , que la plus grande cruauté du plus sauvage Tyran qui fust oncques. Pource que à la verité ce fust ceste venimeuse douceur , qui envers le Peuple Romain sucra la servitude. Mais après sa mort , ce Peuple-là , qui avoit encore à la bouche ses banquets , en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez , pour luy faire ses honneurs & le mettre en cendres , [40] amonceloit à l'envy les bancs de la place , & puis [41] esleva une Coulonne , comme au Pere du Peuple [ainsi portoit le chapiteau] & luy fit plus l'honneur , tout mort qu'il estoit , qu'il n'en devoit faire à homme du monde , si ce n'estoit possible à ceux qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les Empereurs Romains , de prendre communement le titre de *Tribun du Peuple* , tant pource que cest office estoit tenu pour sainct & sacré , que aussi qu'il estoit

(40) *Suetone* , dans la vie de *Jule César* , §. 84.

(41) *Postea solidam columnam prope viginti pedum lapidis Numidici in foro statuit , scripsitque , PARENTI PATRIÆ.* *Sueton. ibid. §. 85.*
 etabli

estably pour la defence & protection du Peuple, & sous la faveur de l'Estat. Par ce moyen ils s'asseuroyent, que ce Peuple se fieroit plus d'eux, comme s'ils devoient encourir le nom, & non pas sentir les effects.

Au contraire aujourd'huy ne font pas beaucoup mieux ceux qui ne font mal aucun, mesmes de consequence, qu'ils ne facent passer devant quelque joly propos du bien commun & soulagement public. Car vous sçavez bien (ô Longa) le formulaire, duquel en quelques endroits ils pourroient user assez finement. Mais en la plus part certes il n'y peut avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les Roys d'Assyrie, & encore après eux ceux de Mede, ne se presentoyent en public, que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doute ce populaire, s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, & laisser en cette resserie les gens, qui font volontiers les imaginatifs, aux choses de quoy ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de Nations, qui furent assez long temps sous cet empire Assyrien, avec ce mystere

s'accoustumerent à servir, & servoyent plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoyent, ny à grand'peine s'ils en avoyent: & craignoyent tous à credit un que personne n'avoit veu. Les premiers Roys d'Egypte ne se monstroyent gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, & se masquoyent ainsi, & faisoient les bas-tuteurs: & en ce faisant, par l'estrangereté de la chose, ils donnoyent à leurs Sujets quelque reverence & admiration: où aux gens, qui n'eussent esté ou trop sots, ou trop asservis, ils n'eussent appresté (comme est advis) sinon passe-tems & risée. C'est pitié d'ouyr parler, de combien de choses les Tyrans du temps passé faisoient leur profit, pour fonder leur Tyrannie: de combien de petits moyens ils se servoyent grandement, ayants trouvé ce populas fait à leur poste, auquel ils ne sçavoient tendre filet, qu'ils ne s'y vinsent prendre, duquel ils ont eu tousjours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assujettissent jamais tant, que lorsqu'ils s'en moquoient le plus.

Que diray-je d'une autre belle bourde,

que les peuples anciens prindrent pour argent comptant ? Ils crurent fermement, (42) que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, Roy des Epirotes, faisoit des miracles, & guarissoit les maladies de la rate. Ils enrichirent encore mieux le conte, que ce doigt, après qu'on eust brulé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé malgré le feu. Tousjours ainsi le peuple s'est fait luy-mesme les mensonges, pour puis après les croire. Prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon, qu'il est bel à voir, qu'ils ont amassé cela des bruits des Villes, & du vilain parler du populaire. Vespasian revenant d'Assyrie, & passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire, fit merveilles. (43) Il redressoit les boiteux, il rendoit clairvoyants les aveugles ; & tout plein d'autres belles choses, auxquelles, qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit, il estoit (à mon avis) plus aveugle que ceux qu'il gua-

(42) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, ch. ij. de la Tra-
dition d'Amyot.

(43) Suetone, dans la Vie de Vespasien. §. 7.

364 DISCOURS DE LA BOETIE,
rissoit. Les Tyrans mesmes trouvoient
fort estrange, que les hommes peussent
endurer un homme leur faisant mal. Ils
vouloyent fort se mettre la religion de-
vant pour garde corps, & s'il estoit possi-
ble empruntoient quelque eschantillon
de divinité, pour le soustien de leur mes-
chante vie. Doncques *Salmonée*, si l'on
croid à la Sibylle de Virgile, & son en-
fer, pour s'estre ainsi mocqué des gens,
& avoir voulu faire du Jupiter, en rend
maintenant compte où elle le vid en l'ar-
riere enfer,

(c) Souffrant cruels tourments, pour vouloir
imiter

Les tonnerres du Ciel, & feux de Jupiter.
Dessus quatre coursiers il s'en alloit branlant
(Haut monté) dans son poing un grand flambeau
brûlant,

C'est une traduction fade & grossiere de ces
vers Latins :

*Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas.
Dum flammas Jovis, & sonitus imitatus
Olympi.
Quatuor hic invehctus equis, & lampada quassans*

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE. 365

*Per Grajūm populos, mediaque per Edilis
urbem*

*Ibat ovans, Divūmque sibi poscebat honorem:
Demens ! qui nimbos & non imitabile fulmen
Æse, & cornipedum cursu simulārat equorum.
At Patēr omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tedis
Lumina) præcipitemque immani turbine adegit.*

VIRG. *Æneid.* L. VI. vs. 585, &c.

Par les Peuples Gregeois, & dans le plein
marché

En faisant sa bravade : mais il entreprenoit
Sur l'honneur, qui sans plus, aux Dieux appar-
tenoit.

L'insensé, qui l'orage & foudre inimitable
Contrefaisoit (d'airain, & d'un cours effro-
yable

De chevaux cornepieds) du pere tout-puis-
sant :

Lequel bientôt après, ce grand mal punissant,
Lança non un flambeau, non pas une lu-
miere

D'une torche de cire, avecques sa fumiere
Mais par le rude coup d'une horrible tem-
peste,

Il le porta là bas, les pieds par dessus teste.

Si celui, qui ne faisoit que le sor, est
à ceste heure si bien traitté là bas, je croy
que ceux qui ont abusé de la Religion

366 DISCOURS DE LA BOËTIE,
pour estre melchants, s'y trouveront en-
cores à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France je ne
sçay quoy de tel, des *crapaux*, des *fleurs*
de lix, l'*Ampoule*, l'*Oriflan*. Ce que (44)

(44) Par tout ce que la Boëtie nous dit ici des
Fleurs de Lix, de l'*Ampoule* & de l'*Oriflan*, il
est aisé de deviner ce qu'il pense veritablement
des choses merueilleuses qu'on en conte. Et le
bon Pasquier n'en jugeoit point autrement que
la Boëtie. Il y a en chaque République, nous dit-
il dans ses Recherches de la France, Liv. VIII,
c. xvj. plusieurs histoires qu'on tire d'une lon-
gue ancienneté, sans que le plus du temps l'on en
puisse sonder la vraye origine; & toutesfois on les
tient non seulement pour veritables, mais pour
grandement auctorisées & sacrosainctes. De telle
marque en trouvons-nous plusieurs tant en Grèce
qu'en la ville de Rome. Et de cette même façon
avons-nous presque tiré entrenous, l'ancienne opi-
nion que nous eusmes de l'*Auriflamme*, l'invention
de nos *Fleurs de Lys* que nous attribuons à la
Divinité, & plusieurs autres telles choses, les-
quelles bien qu'elles ne soient aidées d'Auteurs
anciens, si est-ce bien séant à tout bon citoyen de
les croire pour la majesté de l'Empire. Tout cela
réduit à sa juste valeur, signifie, que c'est par
complaisance qu'il faut croire ces sortes de cho-
ses, ch'il crederle à cortesia. — Dans un au-
tre endroit du même ouvrage (Liv. II. cx. xvij.)
Pasquier remarque qu'il y a eu des Rois de France
qui ont eu pour armoiries trois *Crapaux*; mais
que CLOVIS, pour rendre son Royaume plus mi-
raculeux, se fit apporter par un Hermite, comme
par advertissement du Ciel, les *Fleurs de Lys*,
lesquelles se sont continuées jusques à nous. C

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE. 367

de ma part , comment qu'il en soit je ne
veux pas encores mescroire , puis que
nous & nos ancestres n'avons eu aucune
occasion de l'avoir mescreu , ayants tous-
jours des Roys si bons en la paix , si vail-
lants en la guerre , que encores qu'ils
naissent Roys , si semble-il qu'ils ont esté
non pas faits comme les autres par la na-
ture , mais choisis par le Dieu tout-puis-
sant , devant que naistre , pour le gou-
vernement & la garde de ce Royaume. En-
cores quand cela n'y seroit pas , si ne vou-
drois-je pas entrer en lice , pour débattre
la vérité de nos histoires , ny l'esplucher
si privement pour ne tollir ce bel estat ,
où se pourra fort escrimer nostre Poësie
Françoise , maintenant non pas accous-
trée , mais , comme il semble , faite tout
à neuf , par nostre *Ronsard* , nostre *Baif* ,
nostre *du Bellay* , qui en cela avancent
bien tant notre Langue , que j'ose esperer ,
que bientoist les Grecs ny les Latins n'au-
ront gueres pour ce regard devant nous ,

dernier passage n'a pas besoin de commentaire.
L'Auteur y déclare fort nettement & sans dé-
tour , à qui l'on doit attribuer l'invention des
Fleurs de Lys.

368 DISCOURS DE LA FOETIE,
 sinon possible que le droit d'aisnesse. Et
 certes je ferois grand tort à nostre rithme
 (car j'use volontiers de ce mot, & il ne me
 desplaist) pour ce qu'encores que plusieurs
 l'eussent rendue mécanique, toutes fois
 je voy assez de gens, qui sont à mesmes
 pour la r'anoblir, & luy rendre son pre-
 mier honneur. Mais je luy ferois, dis-je,
 grand tort de luy oster maintenant ces
 beaux contes du Roy *Clovis*, ausquels
 desja je voy, ce me semble, combien
 plaisamment, combien à son ayse s'y es-
 gayera la veine de notre Ronfard en sa
Franciade. J'entens sa portée, je cognois
 l'esprit aigu, je sçay la grace de l'homme.
 Il fera ses besognes de l'Oriflan, aussi bien
 que les Romains de leurs Anciles (d) &
des boucliers du Ciel en bas jettez, ce dit
 Virgile. Il mesnagera nostre Ampoule,
 aussi bien que les Atheniens leur * panier

(¹) — *Et lapsa ancilia Calo.*

VIRG. *Æneid.* L. VIII. vs. 664.

* Dans les deux Editions que j'ai données de
 LA SERVITUDE VOLONTAIRE, je n'avois pu
 rendre raison de ce que veut dire ici *la Boëtie*.
 Mais un habile homme qui a mis au jour en 1731
 une Traduction Angloise de cet ouvrage, d'un
 stile plus net, plus coulant & plus poli que l'Ori-
 ginal, ayant mis ici une Note très-curieuse qui

d'Eristhène. Il se parlera de nos armes
encores dans la tour de Minerve. Certes
je serois outrageux de vouloir desmentir
nos livres, & de courir ainsi sur les terres
de nos Poëtes. Mais pour revenir d'où je
ne sçay comment j'avois détourné le fil de
mon propos, a-il jamais esté que les Ty-

ne laisse rien à desirer sur cet article, la voici si-
dellement traduite en faveur de ceux qui pour-
roient ignorer comme moi ce que c'est que le pa-
nier d'Eristhène : " CALLIMAQUE dans son
„ Hymne à Cérès parle d'une corbeille qu'on sup-
„ posoit descendre du Ciel, & qui étoit portée
„ sur le soir dans le Temple de cette Déesse, lors
„ qu'on célébroit sa feste. *Suidas* sur le mot
„ *Καρφοποι*, porteurs de corbeilles, dit que la
„ cérémonie des Corbeilles fut instituée sous le
„ Règne d'Eristhène, & c'est peut-être sur cela
„ que la Boëtie s'est avisé de l'appeller Panier
„ d'Eristhène. Il peut sembler d'ailleurs, que
„ c'est à quoi Callimaque fait allusion dans son
„ Hymne Ψ 32, où il dit, *ἀχείραν Ἐρισί-*
„ *χθονος ἀΨάτο Βουλὰ*, qu'Eristhène prit
„ une résolution plus impie, à présent qu'Eristhène
„ ne insulte Cérès, & coupe un arbre consacré à
„ cette Déesse : dont il fut puni par une faim insa-
„ tiable, comme *Ovide* le rapporte fort au long
„ vers la fin du huitième Livre de ses Métamor-
„ phoses, d'après Callimaque, de qui *Ovide* a em-
„ prunté cette Fable. „ — C'est ainsi que le Tra-
ducteur Anglois a tâché d'éclaircir cet endroit de
la *Servitude Volontaire*, sur lequel M. *Coste* n'a-
voit point fait de Note, & qui paroît assez obscur, de
la manière que la Boëtie a trouvé bon de l'exprimer.

rans , pour s'asseurer , n'ayent tousjours
 tasché d'accoustumer le peuple envers eux,
 non pas seulement à l'obéissance & servi-
 tude , mais encores à devotion ? Doncques
 ce que j'ay dit jusques ici , qui apprend
 les gens à servir volontiers , ne sert gue-
 res aux tyrans , que pour le menu & gros-
 sier populaire. Mais maintenant je viens à
 mon advis à un point lequel est le secret
 & (45) le ressort de la domination , le
 soutien & fondement de la Tyrannie.
 Qui pense que les haliebardes des gardes,
 l'assiete du guet , garde les Tyrans , à mon
 jugement se trompe fort : ils s'en aydent,
 comme je croy , plus pour la formalité &
 espouvantail , que pour fiance qu'ils y
 ayent. Les Archers gardent d'entrer dans
 les palais des malhabiles , qui n'ont nul
 moyen , non pas les bien armés , qui peu-
 vent faire quelque entreprinse. Certes des
 Empereurs Romains il est aysé à compter ,
 qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschap-
 pé quelque danger par le secours de leurs
 Archers , comme de ceux là qui ont esté
 tués par leurs gardes. Ce ne sont pas les

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE. 371

bandes de gens à cheval , ce ne sont pas les compagnies de gens à pied , ce ne sont pas les armes, qui défendent le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup : toutes fois il est vray. Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le Tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousjours il a esté, que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, & s'y sont approchez d'eux mesmes, ou bien ont esté appelez par luy , pour estre les complices de ses cruautéz , les compagnons de ses plaisirs , macquereaux de ses voluptez , & communs au bien de ses pilleries. Ces six adressent si bien leur Chef, qu'il faut pour la société, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses mechancetez, mais encores des leurs. Ces six ont six cents, qui profitent sous eux , & font de leurs six cents ce que les six cents font au Tyran. Ces six cents tiennent sous eux six mille, qu'ils ont eslevez en estat , auxquels ils ont fait donner, ou le gouvernement des Provinces , ou le gouvernement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice & cruauté, & qu'ils l'exécutent quand il sera temps , & facent tant de

mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que sous leur ombre, ny s'exempter que par leur moyen des Loix & de la peine. Grande est la suite, qui vient après de cela. Et qui voudra s'amuser à devuyder ce filet, il verra, que non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette corde, se tiennent au Tyran, s'aydant d'icelle, comme en Homere Jupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy tous les Dieux. Delà venoit la creuë du Senat sous Jule, l'establisement de nouveaux estats, election d'offices, non pas certes, à bien prendre, reformation de la Justice, mais nouveaux soustiens de la Tyrannie. En somme l'on en vient là par les faveurs, par les gains, ou regains, que l'on a avec les Tyrans, qu'il se trouve quasi autant de gens, auxquels la tyrannie semble estre profitable, comme de ceux, à qui la Liberté seroit agreable. Tout ainsi que les Medecins disent, qu'à nostre corps s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit (46) il s'y bouge rien, il se

(46) *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur. — De Bouge, qui selon Nicot, fi-*

vient aussitost rendre vers ceste partie ver-
reuse : Pareillement deslors qu'un Roy s'est
déclaré Tyran , tout le mauvais , toute
la lie du Royaume , je ne dy pas un tas
de larroneaux , & (47) d'essorillez , qui
ne peuvent gueres faire mal ny bien en
une République; mais ceux qui sont taxez
d'une ardente ambition & d'une notable
avarice , s'amassent autour de luy , & le
soustiennent , pour avoir part au butin , &
estre sous le grand Tyran, tyranneaux eux-
mesmes. Ainsi sont les grands voleurs &
les fameux coursfaires. Les uns descou-
vrent le pays, les autres (48) chevalent
les voyageurs ; les uns sont en embusche ,
les autres au guet ; les uns massacrent , les
autres despouillent : & encore qu'il y ait
entre eux des prééminences , & que les
uns ne soyent que valets , & les autres les

*gnifie ce qui est comme renflé , & sortant en tu-
meur , --- est venu bouger dans le sens qu'on
l'employe ici.*

(47) De faquins , de gens perdus de réputa-
tion , qui ont été condamnés à avoir les oreilles
coupées. ——— *Essorillez ou Efforeillez, Rei
auribus diminuti : Nicot.*

(48) Pourfuivent les voyageurs pour les dé-
trousser. *Chevaler un homme , comme on chevale
les perdrix , captare : Nicot.*

374 DISCOURS DE LA BOETIE ,
chefs de l'assemblée , si n'en y a-il à la fin
pas un , qui ne se sente du principal bu-
tin , au moins de la recherche. On dit bien
que les Pirates Ciliciens ne s'assemblerent
pas seulement en si grand nombre , qu'il
fallust envoyer contre eux Pompée le
grand. Mais encores tirerent à leur alliance
plusieurs belles Villes & grandes Citez , aux
havres desquelles ils se mettoient en gran-
de seureté , revenant des courses , & pour
recompense leur bailloyent quelque prou-
fit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le Tyran asservit les Sujets les uns
par le moyen des autres , & est gardé par
ceux , desquels , s'il valoyent rien , il se
devroit garder ; mais comme on dit , pour
fendre le bois , il se fait des coings du bois
mesme. Voilà ses Archers , voilà ses Gar-
des , voilà ses Hallebardiers. Il n'est pas
qu'eux-mesmes ne souffrent quelques fois
de luy. Mais ces perdus, ces abandonnez de
Dieu & des hommes , sont contents d'en-
durer du mal , pour en faire , non pas à
celui qui leur en fait , mais à ceux qui en
endurent comme eux , & qui n'en peu-
vent mais. Et toutes fois voyants ces gens-

là qui (49) naquent le Tyran , pour faire leurs besongnes de sa tyrannie , & de la servitude du peuple , il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté , & quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car , à dire vray , qu'est-ce autre chose de s'approcher du Tyran , sinon que de se tirer plus arriere de la Liberté , (& par maniere de dire) serrer à deux mains & embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition , que ils se deschargent un peu de leur avarice : & puis , qu'ils la regardent eux-mesmes , qu'ils se recognoissent ; & ils verront clairement , que les villageois , les payfans , lesquels tant qu'ils peuvent ils foullent aux pieds , & en font pis que des forçats ou esclaves ; ils verront , dy-je , que ceux-là ainsi mal menez , sont toutefois au prix d'eux fortunez , & aucunement libres. Le laboureur & l'artisan , pour tant qu'ils

(49) *Flattent le Tyran , lui font servilement la cour.* Du temps de Nicot on appelloit *Naquer* le Garçon qui dans le jeu de Paume sert les Joueurs : & c'est de ce mot , qui n'est plus en usage , qu'a été formé *Naqueter* , ou *Nacqueter* , qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie Française*.

soient asservis, en sont quittes, en faisant ce qu'on leur dit. Mais le Tyran voit les autres qui sont près de luy, coquins & mendiants sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, & souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encores ses pensées. Ce n'est pas tout à eux de lui obéir, il faut encores lui complaire; il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, & se tuent à travailler en ses affaires, & puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses parolles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux: qu'ils n'ayent ni yeux, ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontés, & pour descouvrir ses pensées. Cela est-ce vivre heureusement? Cela s'appelle-il vivre? Est-il au monde rien si insupportable que cela; je ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un homme qui ait le sens commun, ou sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable que de vivre ainsi, qu'on n'ait rien à soy, tenant

d'autrui , son aise , sa liberté , son corps
& sa vie ?

Mais ils veulent servir , pour gagner
des biens : comme s'ils pouvoient rien
gagner qui fust à eux , puisque ils ne
peuvent pas dire d'eux , qu'ils soient à
eux-mesmes. Et comme si aucun pouvoit
rien avoir de propre sous un Tyran , ils
veulent faire que les biens soyent à eux ;
& ne se souviennent pas , que ce sont eux
qui luy donnent la force , pour oster tout
à tous , & ne laisser rien , qu'on puisse dire
estre à personne. Ils voyent que Rien ne
rend les hommes sujets à sa cruauté , que
les biens ; qu'il n'y a aucun crime envers
luy digne de mort , que le dequoy ; qu'il
n'aime que les richesses ; ne desfait que
les riches , qui se viennent presenter com-
me devant le boucher , pour s'y offrir
ainsi pleins & refaits , & luy en faire en-
vie. Ces favoris ne se doyvent pas tant
souvenir de ceux , qui ont gagné autour
des tyrans beaucoup de biens , comme de
ceux qui ayants quelque tems amassé , puis
après y ont perdu & les biens & la vie. Il
ne leur doit pas venir en l'esprit , combien
d'autres ont gagné de richesses , mais

combien peu ceux-là les ont gardées. Qu'on découvre toutes les anciennes histoires, qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance, & on verra tout à plein, combien est grand le nombre de ceux qui ayans gagné par mauvais moyens l'oreille des Princes, & ayans ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplessé, à la fin par ceux-là mesmes ont esté anéantis; & autant que ils avoyent trouvé de facilité, pour les eslever, autant puis après y ont-ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gens qui ont esté jamais près des mauvais Roys, il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelques fois en eux-mesmes la cruauté du Tyran, qu'ils avoyent devant attrisée contre les autres: le plus souvent s'estants enrichis, sous ombre de sa faveur, des despouilles d'autrui, ils ont eux-mesmes enrichy les autres de leur despouille.

Les gens de bien mesmes, si quelque fois il s'en trouve quelqu'un aymé du Tyran, tant soyent-ils avant en sa grace, tant reluite en eux la vertu & intégrité, qui voire aux plus meschans donne quelque

reverence de soy, quand on la void de
 près : mais les gens de bien mesmes ne
 scauroyent durer, & faut qu'ils se sentent
 du mal commun, & qu'à leurs dépens ils
 éprouvent la Tyrannie. Un Seneque, (50)
 un Burrus, un Trajane, (51) ceste terne de
 gens de bien, desquels mesme les deux
 leur mauvaise fortune les approcha d'un
 Tyran, & leur mit en main le maniement
 de ses affaires : tous deux estimés de luy
 & chers, & encores l'un l'avoit nourri,
 & avoit pour gages de son amitié, la
 nourrière de son enfance : mais ces trois-
 là sont suffisants tesmoins par leur cruelle
 mort, combien il y a peu de fiance en la
 faveur des mauvais maistres. Et à la vé-
 rité, quelle amitié peut-on espérer en
 celuy, qui a bien le cœur si dur de haïr
 son Royaume, qui ne fait que luy obéyr,
 & lequel, (52) pour ne savoir pas en-

(50) *Un Burrhus, un Trajane.*

(51) Ce *Trio*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave & sérieux, ce que l'usage défend absolument.

(52) Car un Roi qui auroit les yeux ouverts sur ses intérêts ne sauroit s'empêcher de voir, qu'en appauvrissant ses Sujets, il s'appauvrirait aussi certainement lui-même, qu'un Jardinier qui

380 DISCOURS DE LA BOETIE ,
cores aimer , s'appauvrit lui-mesme , &
destruit son empire ?

Or si on veut dire , (53) que ceux-là
pour avoir bien vescu sont tombez en ces
inconveniens , qu'on regarde hardiment
autour (54) de celuy-là mesme , & on verra
que ceux qui vindrent en sa grace , & s'y
maintindrent par meschancetez , ne furent
pas de plus longue durée. Qui a ouï par-
ler d'amour si abandonnée , d'affection si
opiniastre ? Qui a jamais leu d'homme si

*après avoir cueilli le fruit de ses arbres , les com-
peroit pour les vendre. C'est ce qu'Alexandre le
Grand comprit si bien , qu'il se fit une loi de
n'imposer aux Peuples qu'il conquit en Asie , que
le même tribut qu'ils avoient accoustumé de
payer à Darius ; sur quoi quelqu'un lui ayant re-
montré qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus
d'un si grand Empire , il répondit qu'il n'aimoit
pas le Jardinier qui coupoit jusqu'à la racine des
choux dont il ne devoit cueillir que les feuilles.*
Cette réponse est fondée sur le simple sens com-
mun : cependant on trouve dans l'Histoire quan-
tité de Princes qui ont mieux aimé suivre l'exem-
ple du Jardinier qui s'avise sottement de tarir
lui-même la source de son revenu , que d'imiter
la sage modération d'Alexandre , par laquelle il
s'assuroit un fond de richesses inépuisable.

(53) *Que Burrhus , Senèque , & Thraseas ne
sont tombez dans ces inconveniens que pour avoir
été gens de bien.*

(54) *De Neron.*

obstinément acharné envers femme, que de celuy là envers Poppée ? Or fut-elle après (55) empoisonnée par luy-mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary *Claude*, pour luy faire place en l'Empire. Pour l'obliger, elle n'avoit jamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir. Donc son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main : (56) après l'avoir souvent faillie, lui osta la vie : & n'y eut lors personne, qui ne dist, qu'elle avoit fort bien mérité cette punition, si ç'eust esté par les mains de quelque autre, que de celuy qui la luy avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé à manier, plus simple,

(55) Selon *Suetone* & *Tacite*, Neron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. *Poppæam*, dit le premier dans la vie de Neron, §. 35, *unicè dilexit. Et tamen ipsam quoque icū calcis occidit*. Pour *Tacite*, il ajoute, que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques Ecrivains ont publié, que Poppée avoit été empoisonnée par Neron, *Poppæa*, dit-il, *mortem obiit, foruitā mariti iracundiā, à quo grāvīdā icū calcis afflicta est. Neque enim venenum crediderim, namvis quidem Scriptores tradant, odio magis am ex fide. Annal. XVI. ab initio*.

(56) Voyez *Suetone*, dans la vie de Neron, § 34.

382 DISCOURS DE LA BOETIE ,
pour le dire mieux, plus vray niaiz, que
Claude l'Empereur ? Qui fut oncques plus
coiffé de femme que luy de Messaline ? Il
la mit enfin entre les mains du bourreau.
La simplessse demeure tousjours aux Tyrans,
s'ils en ont à ne sçavoir bien faire. Mais
je ne sçay comment à la fin, pour user de
cruauté, mesmes envers ceux qui leur sont
près, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela
mesme s'esveille. Assez commun est le beau
mot (57) de cestuy-là, qui voyant la gorge
descouverte de sa femme, qu'il aymoit le
plus, & sans laquelle il sembloit qu'il n'eust
sçeu vivre, il la caressa de ceste belle parole,
Ce beau col sera coupé tantost, si je le comman-
de. Voilà pourquoi la plupart des Tyrans
anciens estoient communément tuez par
leurs favoris, qui ayant connu la nature
de la Tyrannie, ne se pouvoient tant asseu-
rer de la volonté du Tyran, comme ils se
défioient de sa puissance. Ainsi fut tué
Domitian (58) par Estienne, Commode

(57) De *Caligula*, lequel, dit Suetone dans sa
vie, §. 33. *Quoties uxoris vel amicula collum ex-*
oscularetur, addebat: Tam bona cervix, simul-
ac jussu, demetur.

(58) Suetone, dans la vie de *Domitien*, §. 17.

(59) par une de ses amies même, (60) Antonin par Marin, & de même quasi tous les autres.

C'est cela, que certainement le Tyran n'est jamais aymé, ny n'ayme. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte: elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, ne se prend que par une mutuelle estime: elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami à l'euré de l'autre, c'est la cognoissance qu'il a de son intégrité. Les respondans qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, & la constance. Il n'y peut avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'injustice. Entre les meschants, quand ils s'assembloient, c'est un complot, non pas compaignie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils

(59) Qui se nommoit *Marcia*: Herodien, L. I.

(60) *Antonin Caracalla*, qu'un Centurion nommé *Martial*, tua d'un coup de poignard, à l'instigation de *Macrin*, comme on peut voir dans *Herodien*, L. IV. vers la fin. — C'est sans doute l'Imprimeur qui a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin*. Etienne de la Boëtie ne pouvoit pas se tromper au nom de *Macrin*, trop connu dans l'Histoire, puisqu'il fut élu Empereur, à la place d'Antonin Caracalla.

s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or quand bien cela n'empescheroit point, encores seroit-il mal-aysé de trouver en un tyran un amour asseurée : parce qu'étant au-dessus de tous, & n'ayant point de compaignon, il est desja au-delà des bornes de l'amitié, qui a son gibier en l'équité, qui ne veut jamais clocher, ains est tousjours esgale. Voila pourquoi il y a bien (ce dit-on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin : pour ce qu'ils sont pairs & compaignons, & que s'ils ne s'entr'ayment, au moins ils s'entrecraignent : & ne veulent pas en se desunissant, rendre la force moindre. Mais du Tyran, ceux qui sont les favoris, ne peuvent jamais avoir aucune asseurance, de tant qu'il a appris d'eux mesmes, qu'il peut tout, & qu'il n'y a ny droit ny devoir aucun, qui l'oblige; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, & n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est-ce pas grand' pitié, que voyant tant d'exemples apparents, voyant le danger si présent, personne ne se veuille faire sage aux des-

pens d'autrui? Et que tant de gens s'approchent si volontiers des Tyrans, qu'il n'y ait pas un, qui ait l'adviseement & la hardiesse de leur dire, ce que dit [comme porte le conte] le Renard au Lyon, qui faisoit le malade: *je t'irois voir de bon cœur en ta taniere; mais je voy assez de traces de bestes, qui vont en avant vers toy; mais en arriere qui reviennent, je n'en voy pas une.*

Ces misérables voyent reluire les thresors du Tyran, & regardent tous estonnez les rayons de sa braverie; & allechez de cette clarté ils s'approchent & ne voyent pas qu'ils se mettent dans la flamme, qui ne peut faillir à les consumer. Ainsi le satyre indiscret [comme disent les fables] voyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethée [61] le trouva si beau, qu'il l'alla baiser, & se bruster. Ainsi

(61) Ceci est pris d'un Traité de Plutarque, intitulé, *comment on pourra recevoir utilité de ses Ennemis*, ch. ij. de la Traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles: *Le Satyre voulut baiser & embrasser le feu la premiere fois qu'il le vit: mais Prometheus lui cria, Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton, car il bruste quand on y touche.*

le Papillon, qui esperant jouïr de quelque plaisir, se met dans le feu, pour ce qu'il reluit, il esprouve l'autre vertu, cela qui brulle, ce dit le Poëte Lucan. Mais encores mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent. Ils ne se sauvent jamais du Roy, qui vient après. S'il est bon, il faut rendre compte, & recognoistre au moins lors la raison. S'il est mauvais, & pareil à leur maistre, il ne sera pas, qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communément ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souvent & les biens & la vie. Se peut-il donc faire, qu'il se trouve aucun, qui en si grand péril, avec si peu d'assurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand'peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est-ce, vray Dieu? Estre nuit & jour après pour songer pour plaire à un, & neantmoins se craindre de luy, plus que l'homme du monde: avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embûches, pour sentir la mine de ses com-

paignons , pour adviser qui le trahit , rire à chascun , se craindre de tous , n'avoir aucun ny ennemy ouvert , ny amy assure : ayant tousjours le visage riant & le cœur tranfy : ne pouvoir estre joyeux , & n'oser estre triste ?

Mais c'est plaisir de considerer , qu'est-ce qui leur revient de ce grand tourment , & le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine & de cette miserable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il souffre , n'en accuse pas le Tyran , mais ceux qui le gouvernent. Ceux-là , les peuples , les Nations , tout le monde à l'envy , jusques aux payfans , jusques aux laboureurs , ils savent leurs noms , ils deschiffrent leurs vices : ils amassent sur eux mille outrages , mille vilenies , mille maudissions. Toutes leurs oraisons , tous leurs vœux sont contre ceux-là. Tous les malheurs , toutes les pestes , toutes les famines , ils les leur reprochent : & si quelquefois ils leur font par apparence quelque honneur , lors mesmes ils les maugréent en leur cœur , & les ont en horreur plus estrange , que les bestes sauvages. Voilà la gloire , voilà l'honneur qu'ils reçoivent

vent de leur service envers les gens, desquels quand chascun auroit une piece de leur corps, ils ne seroyent pas encores [ce semble] satisfaits, ny à demy saoulez de leur peine. Mais certes encore après qu'ils sont morts, ceux qui viennent après, ne sont jamais si paresseux, que le nom de ces [6] *Mange-peuples* ne soit noircy de l'encre de mille plumes, & leur réputation deschirée dans mille livres, & les os mesmes par maniere de dire, traînez par la posterité, les punissant encores après la mort de leur meschante vie. Apprenons doncques quelquefois,

(62) C'est le titre qu'on donne à un Roi dans *Homere* (*Ἀντιόχοπος Βασιλεὺς*, *Ibid.* A. v. 341.) & dont *la Boétie* régale très-justement ces Premiers Ministres, ces Intendans ou Surintendans des Finances, qui par les impositions excessives & injustes dont ils accablent le Peuple, gâtant & dépeuplant les pays dont on leur a abandonné le Toin, font bien-tôt d'un puissant Royaume où fleurissoient les Arts, l'Agriculture, & le Commerce, un Desert affreux où regne la barbarie & la pauvreté, jettent le Prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de Sujets, & méprisable à ses Voisins. Ce sont-là des *Mangeurs de Peuple* qui aiment bien moins les hommes qu'un Jardinier n'aime les arbres de son jardin. Aussi ne songent-ils qu'à profiter du dégât qu'ils font, sans se mettre en peine de ce qui pourroit arriver au Jardin ou au Maître du Jardin.

apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le Ciel ; ou bien pour nostre honneur , ou pour l'amour de la mesme vertu , à Dieu tout-puissant , asseuré tefmoin de nos faits , & juste Juge de nos fautes. De ma part , je pense bien , & ne suis pas trompé , puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu tout liberal & desbonnaire , que la tyrannie : qu'il réserve bien là-bas à part pour les Tyrans & leurs complices , quelque peine particuliere.

Fin du Tome IX.

T A B L E

DES CHAPITRES,

Contenus dans le Tome IX.

S U I T E D U L I V R E T R O I S I E M E.

CHAP. XI. D E S Boiteux.	
CHAP. XII. de la Phisionomie.	2
CHAP. XIII. De l'Expérience.	10
LETTRE DE MONTAIGNÉ.	24
LET. I. à M. de Lansac.	24
LET. II. à M. de Mesmes.	25
LET. III. à sa Femme.	25
LET. IV. à M. de l'Hopital , Chancelier de France.	25
LET. V. à son Pere.	26
LET. VI. à Madame Paumier.	29
LET. VII. à son Pere.	29
LET. VIII. qui sert de Préface aux Oeuvres de la BOETIE.	30
LET. IX. à M. de Foix.	30
DISCOURS D'ETIENNE DE LA BOETIE, la Servitude Volontaire.	30

TABLE DES PIÈCES.

[Cette piece qui étoit fort rare ne se trouve point dans les précédentes Editions de Londres & de Paris.]

Fin de la Table des Pieces du Tom. IX.



